

# Vincent-Paul TOCCOLI

## LETTRES EN SOUFFRANCE

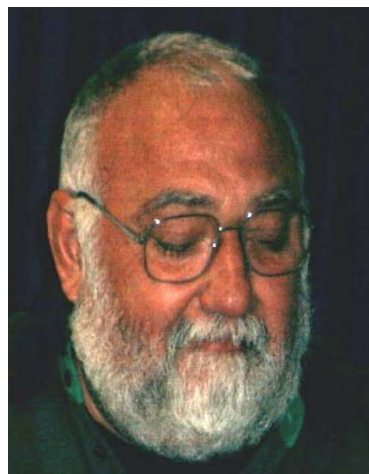


Carnets de Chine

Guilin, Hong Kong, Shanghai, Xi'an, Canton,  
Taipei

*Novembre 1991 – Juillet 1992*

## POST SCRIPTUM



Mémoire Retrouvée  
de Chingchuan à Nice

*Août - Septembre 1992*

*Joie de se croire cause de rien  
de voir s'évanouir le donné  
de se savoir méconnu du monde  
et de soi-même  
et de laisser les basses nuées  
passer en lambeaux  
sur le zinc mouillé des toitures...*  
Jean GROSJEAN, *l'Ironie christique*,  
Gallimard 1991.

Bénévent

## SOMMAIRE

### LETTRES EN SOUFFRANCE

Carnets de Chine  
Guilin, Hong Kong, Shanghai, Xi'an, Canton,  
Taipei

*Novembre 1991 – juillet 1992*

Présentation

Première Partie

- Guilin
- Hong Kong
- Shanghai
- Xi'an,
- Canton

Deuxième Partie

- Taipei

Troisième Partie

- Chingchuan (Taiwan)
- Provence (France)

### POST SCRIPTUM

Mémoire Retrouvée  
de Chingchuan à Nice

*Août - Septembre 1992*

## PRÉSENTATION

Ces carnets sont restés dans mes tiroirs ou m'ont suivi dans mes pérégrinations depuis plus de dix ans !

Rentré de Chine et environs, j'ai mis de l'ordre dans mes manuscrits. À la relecture de ces carnets de Chine et de leur Post Scriptum, j'ai retrouvé des émotions et des intuitions que la distance et le temps n'ont pas rendues obsolètes ! Pas tout à fait en tout cas !

Mes déambulations dans quelques villes chinoises, que j'accompagnais, de retour à l'hôtel, de considérations sur un continent multiple et fascinant, où m'envoyaient mes supérieurs et mon obéissance, puis mon stage industriel à Taipei, dès la première année de mes activités chinoises, pour acquérir les moyens de communiquer dans l'Empire du Milieu..., tous ces feuillets avaient été rédigés pour être envoyés, comme autant de lettres régulières, à ma collaboratrice restée à Nice.

Et puis, une certaine nonchalance, ma fainéantise et mon laisser-aller naturels, en matière de correspondance, me faisant remettre toujours au lendemain ou à plus tard l'envoi de ce courrier, cela devint bientôt inutile. J'oubliai mes promesses, on me pardonna, je rentrai en Europe avec dans mes bagages, bien écrites, mais jamais expédiées, ces *lettres en souffrance*. Mon assistante en prit donc connaissance d'un trait, et goulûment. Comme elles avaient été écrites pour elle, je me contentai de les lui remettre, heureux de tenir, même à retardement, ma parole, ou plutôt mes mots !

Le séjour à Chingchuan, dans la montagne de Taiwan, prit une tournure inattendue, avec la présence du Père Barry M., et l'ouvrage d'Annie Dillard, *The writing life, Harper at Row, New York, 1989* qu'il déposa sur ma table, *sans crier... gare !*

Cette échange d'écrivain à écrivain me permit de me saisir écrivain, et d'appréhender pour la première fois mon processus de *l'écrire*, du moins pendant ces quelques jours passés dans la jungle de Hsinchiu. En préparant, ces jours, le manuscrit pour l'édition, c'est cette partie des feuillets qui m'a retenu d'abord, certains d'entre eux, dont Étienne W., Barry M., Anne Dillard, sans oublier la jungle formosane, avaient favorisé l'éclosion, comme ces fleurs rares du désert et qui ne durent que le temps de la fraîcheur.

*J'avais 15 ans peut-être ; c'était il y a plus de trente ans. L'histoire m'avait bouleversé. King VIDOR avait fait du roman de Han SUYIN un film que j'avais couru voir, à cause de Jennifer JONES et de William HOLDEN. Le bac se préparait tout seul dans la plus totale improvisation tandis que sévissait dans Alger la plus tragique de toutes les guerres : la guerre civile ! Et moi, je fredonnais « Love is a many splendored thing ! » C'est en sortant de la salle de cinéma Le Roxy, à Belcourt, que pour la première fois, j'ai désiré d'un grand désir écrire une belle **histoire**...*

*Écrire est véritablement un acte créateur. Peut-être pas ex nihilo, mais ex memoria. La macération des souvenirs, des impressions et des rêves, dans le long processus des apprentissages morphologiques, lexicaux et syntaxiques surtout pour un polyglotte globe-trotter (!) engendre des signifiés in-circon-scriptibles Je mesure l'horreur de ce néologisme, seul capable d'exprimer l'incommensurable territoire et résonance des phonèmes et des morphèmes, quand ils emmagasinent dans leurs caves sonores toutes leurs acquisitions philologiques.*

*Le génie de l'écrit est ailleurs. Il est paradoxalement dans la part de ce qui ne peut y être ramené ; il y a de l'impossible à écrire que l'écrit parfois réussit à transmettre : c'est par là qu'il libère le réel de l'illusion. Le réel demeurant la réalité la plus intransmissible. Ce que j'écris n'est jamais ce que je me raconte, et ce que je raconte n'est jamais ce qui s'est passé ! Il s'agit en fait d'interpréter une « histoire » en fonction d'une image puissante comme l'évidence. Ainsi, le musicien que chacun entend interpréter sa **partition**. Mais quelle partition ?...*

*Racines, terre, eau, sève, suc, parfums, fragrances..., couleurs, éclats..., formes, feuilles, fleurs, tiges, branches, troncs..., bourgeons, fruits, grappes..., écorce, peau, mousse, printemps, été, automne, hiver..., humus, eau, terre, racines. La métaphore est dépassée : tous ces jardins produisent effectivement la matière première des entreprises scripturaires. Et il n'est pas indifférent pour celui qui écrit d'avoir entendu « dire »*

*pour la première fois le mot « mer » à Shanghai, à Capri ou à Ushuaïa : moi, ce fut en Alger, côté baie et côté casbah, blanc et bleu, avec beaucoup de lumière, d'iode et de chansons, toutes mes eaux y trouvent leur source ; en moi, tout océan, tout fleuve et tout lac est d'abord quelque peu méditerranéen. Je suis allé plus tard à la montagne, à la vallée, à la prairie, à la neige, au brouillard, au froid ; au manteau, au foulard et aux gants... Et quand je change ainsi de « jardin », j'ai le sentiment de fouler une terre étrangère et d'utiliser une langue d'emprunt qui ne réveille en moi aucune trace de mémoire : je parle sans sentir et j'écris sans réflexe...*

Et puis au fond, pourquoi ne pas offrir ces quelques pages au voyageur épris de réflexions, et l'inviter à suivre dans quelques haltes les conseils du Dr Victor Ségalen, un connaisseur en la matière, pour qui l'exotisme n'est qu'une esthétique du divers.

Ensemble, cherchons la force dans ce qui subsiste... après !

*Nice, été 2005*

## Première partie

- Guilin
- Hong Kong
- Shanghai
- Xi'an,
- Canton

### Guilin, 3 novembre 1991

16 heures – Ma chambre au Gui Shan de Guilin donne au Nord Ouest sur un bras tranquille de la rivière Li. Mon hôtel occupe en paix une petite île alluvionneuse, un peu à l'écart de l'agglomération et contemple la perspective des fameuses montagnes qui, en cette fin d'après-midi, alors qu'un soleil jaune pointe le *i* de la pagode de la Colline de l'Éléphant, se déroulent tout le long de l'horizon, en dentelures irrégulières, comme le décor stylisé qu'un ciseau capricieux mais habile aurait installé là pour mon plaisir étonné. Je suis arrivé ici par le dernier avion, en provenance de Canton, le dernier jour d'octobre. Il faisait nuit ! En préméditant cette escapade, je m'étais promis, depuis Hong-Kong, de me reposer et d'écrire. Il est certain que l'activité n'a eu de cesse depuis mon retour de France le 3 septembre dernier : il fallait bien lancer les trois communautés de Hong-Kong, de Daya Bay et de Canton ; constituer les staffs, définir rôles et responsabilités, dresser les calendriers, amorcer enfin toutes les entreprises. C'est chose faite. Je profite de ces trois premiers jours de novembre pour faire retraite en quelque sorte.

L'œil intense du soleil, à présent auréolé d'orange, glisse à la cime des osmanthus, sur la pente douce de la colline. Autour de lui, quelques cumulo-nimbus se préparent à l'empourprement du soir. Dans mon fauteuil, depuis mon observatoire, je me rends compte que je n'ai pu célébrer ces derniers jours, faute de vin ! Je le ferai demain midi à Canton, chez Martine D., regroupant les Saints et les Morts dans une messe domestique à l'hôtel China.

Voilà ! *Mon* soleil vient de s'éteindre derrière la croupe de l'Éléphant. La chaîne des collines s'est teintée de gris bleu et la rivière est une estampe verte et noire. Je vais allumer les lampes ; j'ai froid soudain. Cette minute-là ne reviendra jamais !

Au cœur de la tourmente de mes déplacements, au cours des deux derniers mois, au cours de ma production de tant de textes, d'invitations, de réglementations, etc., j'ai cru sentir s'imposer en moi ce que j'appelle une nécessité d'écriture. Je pense bien sûr, à celle qui me *força*, en quelque sorte, à réaliser le Pentabase, entre janvier et août. Mais il se développait alors une dynamique de *rétablissement* – comme cet exercice à la barre fixe – qui exigeait le passage à la rédaction sous peine de rupture d'équilibre. Aujourd'hui, c'est à cause du sentiment que j'ai, de ne m'être pas assez *écouté* ces derniers temps. Comme si je souhaitais m'asseoir à mon propre chevet, de la même manière qu'auprès des mourants, attentif à ma voix et à mon silence, présent à mon désir et à mon espérance, soucieux d'aucune affaire ni d'aucune attente que celle de me consacrer, à moi-même, du temps !

La nuit tombe maintenant. Quelques fulgurances mauves ont fugacement *barri* du côté de l'Éléphant. Les nuages s'effilochent comme une longue chevelure crépue qui se serait emmêlée dans le vent. La couronne crénelée de Guilin se confond de plus en plus avec le plomb mat du ciel. Pourtant, quelques velléités de rose, tantôt tirant sur le lie de vin, tantôt sur l'ocre orange, offrent au jour qui prend congé,

une cape apprêtée pour draper sa sortie. La terre est noire : vendredi, toutes les collines *urbaines* étaient intéressantes, même sous la pluie ; samedi, j'ai aimé la rivière et son cortège de karst animé, et la rentrée aussi, en taxi, par la campagne, sous le soleil rasant sur les travaux des champs. Ce matin, je m'en suis allé à pied jusqu'au quartier des deux lacs : Rong Hu, le lac des Banians et Sha Hu, le lac des pins. Mais c'est de cette délicieuse fin de journée que je me souviendrai, passée devant l'immense baie de ma chambre, lisant quelques *Lettres édifiantes et curieuses de Chine* par les Missionnaires Jésuites – 1702-1726, chez Garnier Flammarion – et rédigeant, pour le plaisir, ces lignes après deux mois de silence scripturaire.

Tout me sourit. Encore ! Les gens, les événements, les choses. Je n'ai souvenir d'aucune difficulté. Le temps même vient à mon aide, faisant coïncider ma présence avec sa marche, et les rencontres les plus diverses viennent faciliter – toujours en les agrémentant – mes vacances les plus diverses. Aussi je me surprends sans cesse à m'avancer sur des routes que balise pour moi un ordonnateur qu'il me faut bien soupçonner de savoir mieux que je ne le saurai jamais, et ce que je dois et ce que je peux. Peut-être suis-je en train de donner à un éventuel lecteur l'inévitable impression que je me répète en l'occurrence. Eh ! Qu'y puis-je, puisque c'est le fait, qu'il me plaît qu'il en soit ainsi et que je n'aurai de cesse que d'affirmer que c'est la chose qui me soit à la fois la plus habituelle et pourtant la plus étonnante. Oui, quand je me pose et que je songe au train de ma vie, c'est cette constante qui s'impose : celle de moins vouloir les choses que de les reconnaître, celle de moins chercher, celle de moins désirer que de recevoir. Quand j'ouvre les yeux, j'aime ce que je vois ; quand j'ouvre la bouche je suis comblé, immédiatement ; mes mains se remplissent quand je les ouvre, et mes bras ouverts ne cessent d'embrasser. Jusqu'à mon espoir toujours enclin à apprendre, qui se voit servir en permanence, par tous les esprits qu'il rencontre, la connaissance de mondes encore à découvrir. *Mon transport à la Chine* confirme une conduite ordinaire. Un regard sur mon agenda, ce qui s'est passé, ce qui m'attend, tous ces gens qui sont mes partenaires – si actifs et si efficaces, en même temps que si prévenants et si soucieux de moi, de mon bien être, de ma réussite et de ma santé –, tous ces endroits que je fréquente, tous ces lieux que je visite, toutes ces surprises à moi réservées, ces aventures à moi proposées, tous ces enfants qui m'attendent et me font fête ; toutes ces portes qui s'ouvrent à mon approche... tout cet amour qui pleut sur moi à verse... comment l'expliquer, comment le comprendre ? Non qu'il faille, bien évidemment, ni tout expliquer, ni tout comprendre... comme si cela était possible. Mais je ne suis jamais las de m'émerveiller, que celui-là soit mon lot, sans que je le mérite expressément !

Je sais que le ciel ne m'a point laissé sans qualités. Et qu'il eut même la main généreuse ! Je ne puis que l'en remercier et m'en réjouir, en étant gratuitement le bénéficiaire. Je sais aussi que ces talents ont rapporté et que je n'en ai à ma connaissance enterré aucun. Je dis bien, à *ma connaissance*. Je demeure persuadé que certains – plus subtils, plus secrets, exigeant plus de finesse, de sagesse et de sainteté pour être perçus –, restent encore enfouis dans les possibles qui m'attendent. Quelqu'un aura sans doute décidé que l'heure n'est pas encore venue pour eux de se révéler à moi, pour moi de les activer. Je sais enfin que je ne ménage pas ma peine au travail. Bien que le mot *peine* sonne étrangement pour moi. En effet, entraîné à toutes sortes de savoir-faire depuis longtemps déjà, ayant appris à ne faire que ce que je sais et à le bien faire ; formé enfin à la conscience du devoir accompli... je ne puis que me réjouir d'accomplir la tâche que j'accomplis, puisqu'elle satisfera toujours et à la fois mes compétences, ma prudence et mon éthique. En somme, comme ce fut le cas en Europe ou aux Amériques, ma mission à *la Chine* – ah ! Que j'aime cette tournure ! –, ne pourra que me combler, je le sais. Il n'y a là aucune forfanterie, aucune naïveté, ni aucune coquetterie. Quand je dis, par exemple, que *je ne connais rien à la paroisse et que j'ai tout à apprendre*, cela est vrai d'un certain point de vue. Mais d'une part, je sais faire tout ce qui peut se pratiquer dans une paroisse et d'autre part, *ma* paroisse relève d'un tel modèle qu'on ne peut y appliquer rien d'a priori, et que si *paroisse* il doit y avoir, alors ce ne pourra être qu'une *invention* de paroisse... surtout quand celle-ci, de surcroît, se révèle polycéphale au plan communautaire, et polycentrique au plan géographique. C'est d'ailleurs ce qui m'inspira cette organisation de *correspondants* – référents –, de lettres encycliques, de *théogrammes* ; cet équipement de pager, fax, téléphone, traitement de texte, ce lobby d'*ambassadeurs* itinérants pour faire circuler information et communication ; et ces tournées pastorales régulières, au timing rigoureux et varié.

Est-ce tout cela qui plaît ? Est-ce cette propension à enrôler les gens dans une aventure où ils vivent à la fois la sensation de l'imprévu et la sécurité que confère seule la confiance dans le chef ? Est-ce l'intérêt que suscitent quelque 15 ans d'université, des études pluridisciplinaires, une certaine connaissance du vaste monde, l'expérience des hommes et une curiosité tous azimuts ? Est-ce la provocation que j'incarne en permanence et qui fait naître, selon le cas, sympathie ou rejet... jamais l'indifférence !

*Tout cela* en effet doit être vrai ! Aussi ! Mais qu'en est-il de ce pourquoi j'étais là où j'étais, de ce pourquoi je suis là où je suis ? Et quand j'écris *ce pourquoi*, je ne sais peut-être moi-même pas ou plus très bien comment l'explicitier. Une chose dont je suis sûr, c'est qu'il s'agit de Jésus-Christ ! Les termes usuels seraient : évangélisation – le mot est trop grand pour moi ! –, annonce de Jésus Christ, je ne me sens pas *digne* de la dimension missionnaire de cette expression, témoignage – peut-être serait-ce le mot le moins inadéquat. J'ai déjà dit d'ailleurs que l'important ne me semble pas d'être ici où là, au milieu de ceux-ci plutôt que ceux-là, de faire tel type de travail plutôt qu'un autre, pourvu qu'on sache s'y prendre ! Le chrétien que je suis – le religieux, le prêtre –, est d'abord quelqu'un qui s'étonne d'être chrétien, – religieux, prêtre ! Je ne me suis pas encore fait à cette idée : j'en suis toujours et encore surpris. D'une certaine façon- et quand je considère la vie que je mène depuis 50 ans bientôt, *je n'aurais jamais cru* que cela puisse m'arriver, comme on dit ! La famille, l'éducation, la culture expliquent beaucoup de choses, mais elles ne rendent pas compte de tout. Sans être mécontent d'être chrétien –religieux, prêtre –, je peux dire que je ne me serais jamais *choisi* pour en être. Et pourtant j'en suis, et volontairement, pour autant que j'en puisse répondre. Ma vie chrétienne, ma vie religieuse et sacerdotale, a cela de particulier qu'elle ne s'est jamais identifiée *suffisamment*, c'est-à-dire *totalemment* avec ce que la *religion*, les *vœux*, les *ordres* sont canoniquement en droit d'attendre, d'exiger et de contrôler, chez un adepte, un moine, un clerc !

Je pense que les gens sentent – animalelement – cette discrédence entre l'institution catholique et le chrétien – religieux, prêtre – que je suis et que j'apparais à leurs yeux. Et à la fois, la même interrogation, la même surprise, le même étonnement surgissent, soit sous la forme interrogative, chez ceux qui se contentent du *sensationnel* – comment cela est-il possible ? ; soit sous la forme énonciative, chez ceux que le scrupule ou l'hésitation avaient retenus jusque-là – cela est donc possible ! Les premiers peuvent éprouver de la peine à reconnaître, à comprendre, puis à admettre éventuellement ; très souvent leur résistance l'emporte parce qu'il leur faudrait abandonner tant d'habitudes et de tranquillité... Les autres commencent à respirer, se souviennent d'un temps où ils nourrissaient cette intuition et cet espoir et, identifiant en moi un *frère d'existence*, se remettent à croire Dieu possible et leur vie moins absurde !

Mon témoignage, s'il existe, doit être de cet ordre. Mon propre étonnement à croire est la source de ma capacité à croire. Mais, c'est en Jésus-Christ que je fonde le paradoxe de ma position. C'est parce qu'il est mort, *à temps*, que pour moi – et pour ceux qui croient à travers moi –, tout reste toujours possible. L'Église qu'il est et qu'il crée, en appelant *certaines* à Le choisir comme voie, à Le croire comme vérité, à L'adopter comme (mode de) vie, se réfère, outre Lui, à deux autres éléments : un tombeau vide, une absence de cadavre, un resurgissement – re-surrection – du corps, donc une *assumption* du matériel, des choses du créé tout entier ; et un souffle libre, dont on ne sait ni d'où il vient, ni où il va, capable de propulser individus et groupes off limits !

C'est comme ça que je théorise, maintenant, ce que cette Foi me fait vivre. Mais comment faire autrement ? On ne peut être sans avoir été. Le piège est d'expliquer l'avant par l'après. Que sais-je encore du petit garçon qui entre au séminaire parce qu'il veut faire de bonnes études ? Je pense en fait que tout s'est décidé là : ce que je suis et ce que je crois. En quittant mon quartier de la banlieue d'Alger – le Ruisseau ! – j'entrai dans le monde ; en quittant mon clan, je l'entraînai en fait avec moi. En *croyant ma mère*, j'acquis un Jésus Christ de liberté et de confiance. J'emporte toujours avec moi tous ceux que j'aime et qui m'aiment. Entre ma mère et le Christ, il y a tous les autres... Que se fût-il passé si... Il suffit que je voie mes compagnons de bagarres dans la rue : qu'a de commun ma vie avec la leur, sinon d'avoir baigné ses racines, un certain temps, dans l'eau du même caniveau. Et ceci n'est

pas une métaphore. Il ne s'agit pas de me prétendre mieux qu'eux, mais bien plutôt d'évaluer les dimensions de la destinée !

Témoigner de Jésus Christ, c'est communiquer tout ça à la fois : c'est pourquoi l'eucharistie, telle que je la *conçois* est vraiment et en permanence une action de grâce ! La parole de Dieu échangée, le corps et le sang du Fils partagés, l'Esprit de la création mobilisé : comment ne pas me sentir en accord avec cette communication, cette convivialité, cette collaboration ? Ah, donner à comprendre que tout se joue là sacramentellement, c'est-à-dire en réalisant –en rendant réel – ce qu'Il signifie, ce qu'Il veut dire. Oui, réellement, c'est ce que je dois faire sentir à mes paroissiens ! Dieu parle, Christ est consommé, l'Esprit anime ! Cette mémoire est actuelle, elle n'est pas qu'un souvenir. D'où la liberté qu'est la nôtre, et la confiance qui nous fait espérer.

Je n'ai pas seulement l'impression de ne rien craindre, ni personne. Je ne crains réellement rien ni personne. Et effectivement, la liberté avec laquelle j'évolue n'a d'égale que la confiance que je respire et dois transmettre à ceux qui me côtoient.

Demain matin, je quitte Guilin et la rivière Li ; la pluie, le brouillard, le soleil ; la paix du fleuve et des montagnes ; le silence du Gui Shan. Je sais qu'on m'attend !

### **Hong Kong (HK), Pokfulam, 20 novembre 1991**

17 heures 45 –

*Il est là, sur le seuil du Palais de Mémoire, avec ses souliers brodés. La blessure qu'il s'est faite au pied en sautant par la fenêtre, [à Canton,] il y a bien longtemps, lui donne des élancements douloureux.*

*Devant lui, aussi loin que l'esprit puisse aller, s'étendent des colonnades et des murailles étincelantes, des portiques et des grandes portes sculptées, derrière lesquelles sont emmagasinées les images nées de ses lectures, de son expérience et de sa foi...*

*Il arrive souvent, écrit-il, que ceux qui vivent à une époque postérieure soient incapables de discerner le moment où ont pris naissance les entreprises et les actions d'envergure de ce monde. Et moi, qui cherche perpétuellement la raison de ce phénomène, je n'ai pu trouver d'autre réponse que celle-ci, à savoir que toutes les choses (y compris celles qui, à la fin, triomphent magistralement) sont, en leurs commencements, si infimes et si ténues en apparence, qu'on a du mal à se persuader que d'elles naîtront des événements de grande importance.*

*Imposant et barbu, il se tient sur le seuil, dans son manteau de soie pourpre rehaussé de bleu. Le Palais de Mémoire est plongé dans le silence. Derrière lui, attendent les deux femmes qui bercent chacune un enfant dans les bras...*

*Les deux enfants le regardent. Le premier lève sa petite main en signe de bénédiction ; le second tend les bras pour jouer. Confusément, à travers l'atmosphère paisible, monte la rumeur des rues de Pékin. Il referme la porte...*

Ce sont les dernières lignes, du livre de Jonathan D. Spencer, *Le Palais de Mémoire de Matteo Ricci*, Paris, Payot 1986, (pp 256-257).

Cela fait un an, ce(s)jour(s) que l'Extrême-Orient m'a appelé. Je m'en suis immédiatement souvenu en refermant le livre de Spencer, au moment où Matteo referme la porte. Dans cette image de la porte, du livre que nous refermons ensemble en ces instants, je soupçonne nos palais de renfermer des trésors qui nous sont communs. *Imposants et barbuis* nous voici sur le seuil, à quatre siècles de délai, nous passant comme un relais ces deux enfants qui nous regardent. Et je crois reconnaître ces deux femmes qui les portent : la mémoire accumulée de cinquante années d'itinérances défile devant mes yeux au moindre besoin et à la moindre alerte, dans la belle ordonnance qu'ont les choses à leur place. Je ne cherche même pas du regard : je vois immédiatement ce qu'il me faut, maintenant. L'agencement s'est opéré comme à mon insu, mes maîtres d'Alger m'ayant façonné un esprit de rangement.

Je suis parti de France sans rien sinon les Châteaux de Thérèse d'Avila, les poèmes de Jean de la Croix et les Exercices Spirituels d'Ignace de Loyola. Ou alors il eût fallu tout emporter avec moi. J'ai agi sagement en ne le faisant pas : il eût fallu choisir, désespérément, et accorder, imprudemment peut-

être, une importance excessive ou insuffisante à l'un ou l'autre des savoirs. Or, je constate qu'ils sont tous là, à ma disposition et à ma convenance, se réveillant à l'heure où mon intérêt bat, à leur endroit, le rappel de leur aide ou de leur assistance. Alors, des portes s'ouvrent, des corridors s'illuminent, voici des coins obscurs s'éclairant à mon approche et des salles entières m'exposant leurs richesses : j'ignorais même qu'il y en eut tant ! Tout est là, et plus encore. S'il m'arrive d'hésiter, c'est entre le bon et le meilleur, et ma paresse, parfois, engendre cette nostalgie que je connais bien de ne pouvoir toujours retenir tout ensemble, l'utile et l'agréable.

Il me semble n'avoir dû faire aucun effort pour parvenir à savoir sans m'encombrer, à tenir prêt, toujours, et tout, et tout en place ; à pouvoir voyager sans impedimenta sur les grand-routes de la connaissance. Cela doit me venir de cet immense travail sur les images, entrepris systématiquement à mon retour d'Allemagne, il y a 17 ans. Les lignes, les formes, les couleurs, les plans, les séquences, les scénarii, l'histoire. Sur la musique aussi, sur la conjonction des rythmes, des mouvements et des volumes. Et toutes ces heures, à contempler, analyser, décoder, puis célébrer et transposer les vingt deux toiles et les trois vitraux de Marc Chagall à Nice <sup>1</sup>. Et cette méticuleuse et exhaustive poursuite du Baroque dans tous ses états, depuis la forêt de Bethléem, près de Prague, jusqu'aux pierres de miel de Lecce et de Martina Franca, via Munich, Vienne, Rome et Naples. Voir, identifier, interpréter, intégrer. Que de fois et dans toutes les langues, l'ai-je enseigné moi-même aux Amériques et en Europe, après l'avoir appris de Bernard Favrel <sup>2</sup>, parti prématurément.

*Une teste bien faite*, est-ce seulement cela ? Il aura fallu aussi les meilleures nourritures pour l'œil et pour l'oreille, comme pour les autres sens. Le contact avec le beau et avec le vrai engendre toujours du beau et du vrai, avec du travail, de l'énergie et de la créativité. Si je peux renoncer aux moyens, c'est pour les avoir utilisés au mieux de leur rendement et pour en connaître assez l'utilité et la limite. Plus la *machine* devient nécessaire, plus l'homme (re-)devient contingent. J'aimerais que ma mémoire demeurât artisanale – sans être artisanale ! – et que son enrichissement fût redevable plus à sa complexification qu'à une inhumaine mécanisation.

Comme Matteo, j'attends de mes lectures, de mon expérience et de ma foi plus que de la technologie que j'accepte devoir mettre à mon service. L'expression même, traitement de texte, me paraît relever plus d'une thérapeutique médicale que de l'imaginaire créatif. Si je m'y soumetts – un jour –, ce sera plus pour faciliter la tâche de mes secrétariats – mon écriture n'est pas toujours lisible, me confie-t-on ! –, que mon travail d'écriture. J'écris, en somme à l'arme blanche, au corps à corps, avec mon sang. C'est ainsi que j'apprends, découvre et retiens. Dans mes entrepôts de mémoire, les voix ne sont pas éteintes, ni les yeux fermés, ni les oreilles bouchées ; on continue à humer le vent au passage, des mains s'agrippent à mes basques : il y règne une vie qui attend et qui sait que la vallée d'Ézéchiël se remettra debout.

Mais tout cela s'ignore, en ses débuts. Le garçon, soudain sage, qui arpentait en songeant les balcons de la villa mauresque transformée en collège, sur la colline de la Bouzaréa pouvait-il deviner, en regardant La Méditerranée à perte de vue que celle-ci préludait à l'Atlantique, aux Caraïbes, au Pacifique Sud et à la Mer de Chine ? Et pourtant cette image quotidienne, bleu roi sous le tiède sirocco, secrétait à son insu la matricielle image de tous *ces pourquoi pas ?* ultra-marins. C'est pour avoir contemplé, écouté, articulé, goûté, humé, palpé, c'est pour avoir construit une mémoire physique d'abord, que le jeu des icônes panesthétiques a relayé comme naturellement et supplanté admirablement le support matériel des *émotions qui se souviennent*. <sup>3</sup>

Les femmes veillent, chargées d'enfants. Le Palais peut s'endormir, dans la profonde sécurité des présences tutélaires. Les souvenirs vont se reposer, le temps de s'entre-nourrir les uns les autres de la vitalité de leurs connotations propres. Il faut refermer la porte. La mémoire rêve !

---

<sup>1</sup> *Édité depuis : Marc Chagall La Bible Révée, NGM Publisher, Singapour 2003*

<sup>2</sup> *Fondateur de l'ACNAV et mon maître en audio-visuel.*

<sup>3</sup> *Missionnaire pour des temps nouveaux, Factual, Paris 2005*

## Hong Kong, The Peak, 6 décembre 1991

17 heures 10 – Depuis deux jours, je me suis réfugié chez Marianne, Severn Road, une villa immense au-dessus d'Aberdeen et de Repulse Bay. Je devrais me trouver à Beijing, si Beijing en avait émis le vœu... Alors soudain, la fatigue s'est abattue sur moi, tout d'un coup, parce que j'ai dû me relâcher un instant en contemplant la semaine qui se dégageait devant moi. Mes paupières s'alourdissaient, mon corps se refusait à l'effort, mon esprit aspirait au silence. Je pris assez vite ma décision : Claudine m'y encouragea, de même que Catherine et Jean-François chez qui je dînai mardi soir et passai la nuit, à Stanley. Marianne m'envoya voiture et chauffeur dès le lendemain matin... et depuis, je jouis des mille attentions dont on me gâte, en particulier la vieille gouvernante chinoise que réjouit ma masse volumique... L'accent de Marianne me rappelle l'Algérie : elle est de Constantine, et l'ascétisme de Marc – quand il est là –, témoigne d'une alternative qui n'est pas, encore, la mienne... Une immense terrasse (40x10m), agrémentée de bougainvillées, de cahourdons, de toutes sortes de palmiers nains, et d'énormes pots de fleurs déroulent, face aux deux baies du sud de l'île, le solarium le mieux exposé et le plus silencieux. Cela me change de mon cinquième étage à *Pokfulam*, surplombant carrefour et fly over de l'incessant trafic.

Je me surprends à goûter la vie avec une *Selbstverständlichkeit*, « avec une évidence, une immédiateté, une naïveté », dont j'ai toujours su que j'en étais capable, mais rarement – jamais ! – soupçonné à ce point. J'entre dans la *vacance* et dans les vacances – le farniente, le repos –, avec autant de simplicité que dans l'activité, le travail, la recherche, l'étude. Le plaisir est égal, et si une quelconque hésitation précède et l'un et l'autre, l'intensité n'en connaît pas une grande variation, et la source n'en semble pas être bien différente. Il ne me surprend pas d'être aussi bien loti quand je m'arrête, qu'au long de mes diverses et nombreuses activités organiques, non par quelque motif de mérite ou de récompense, mais par une nécessité interne de fonctionnement, une espèce de mouvement de systole et diastole, une sorte de respiration globale, où la qualité de l'expiration est très précisément fonction de la qualité de l'inspiration et ce, au double sens de ce dernier terme ! Véritablement, les conditions de vie qui me sont aménagées concourent, sans doute aucun, à la qualité de l'entière entreprise pastorale. Je suis entouré, *supporté*, équipé. Un grand matelas de sécurité assure toutes mes initiatives et la sympathie que ces dernières ne laissent de susciter à mon endroit rendent pitoyables et évanescents les rares et légitimes insatisfactions éprouvées par l'un ou l'autre, ici ou là. Alimentées du meilleur carburant, les performances atteignent le degré de *high fidelity* et, tout en maintenant une allure avantageuse, ne reculent pas quand le parcours exige dépassement et accélération.

Toutes les portes s'ouvrent et tout me sourit. Je constate jour après jour que cette vie me convient et que j'y corresponds, sans l'avoir choisie. Tout ce qui est à faire, dans ma paroisse explosée, se révèle immédiatement être le lieu et l'occasion d'exercer un potentiel de créativité qui n'attend, en fait, que cela. Si parfois fatigant, rien n'est pénible. Seule la paresse, plus qu'à son tour, retarde un démarrage, ralentit une réalisation, appesantit un style : mais elle se rend bien vite à l'intérêt objectif de l'entreprise, et se rallie sans trop d'histoire à la poursuite de la tâche. Je ne veux pas dire que tout est facile, et partant, banal. Je dis que me sont toujours donnés les moyens de l'action, qu'ils proviennent de moi-même et de ce que je suis, des autres et de leur logistique, et de l'Esprit qui m'ouvre des crédits illimités.

Je vis tranquille, épargné par le stress comme par l'oisiveté. Adéquatement organisé, je traverse les affaires courantes en déléguant les responsabilités et en contrôlant procédures et résultats. J'informe et suis informé en permanence, promeus l'initiative en conseillant l'initiateur, provoque aménagements et développements en suscitant de l'intérêt et en choisissant des collaborateurs. Et si je me retire, c'est comme la mer, pour révéler les profondeurs.

Je ne m'ennuie pas, tout en devenant de plus en plus indifférent. Ce qui doit être fait est fait, et avec l'enthousiasme et la compétence requis. Mais tous les projets retenus ne pouvant qu'aboutir – et à cause de leur nécessité et à cause de leur préparation –, ils ne peuvent retenir plus qu'ils ne le méritent ni mon attention, ni mon intérêt. Je me défais d'eux, sinon aussitôt conçus, du moins dès qu'ils se

mettent à vivre. Sitôt *exprimés*, ils ne sont plus à moi ; et si je suis leur croissance, c'est moins en vertu de ma paternité qu'au nom de ma responsabilité pastorale : veiller à ce que *les choses* marchent et à ce que les hommes soient servis.

Non, je ne m'ennuie pas. Je cherche, je découvre, j'apprends. Quoi ? Tout ce que j'ignore encore ! *L'Extrême Orient*, bien sûr, la *Chine*, les Chinois et le chinois. Mais aussi l'homme que je deviens depuis quelque temps. Depuis septembre 1989, et mon retour du Brésil. Depuis la disparition de *l'Amérique Latine* du tableau de mes départs. Depuis deux ans ! Je sens que le stand by n'est pas encore over. Non pas que je me contenterais de *passer le temps* à *Hong Kong*. Mes paroisses sont exigeantes et elles en veulent pour leur investissement !

Je suis plutôt en train d'entrer dans une nouvelle compréhension du temps. L'aspect durée m'en paraît être la toile de fond. Comme une épaisseur dans laquelle il s'agirait de s'enfoncer peu à peu pour y disparaître, tout en continuant d'exister activement. Juste disparaître, s'évanouir dans la trame comme le filigrane dans le parchemin ou le billet de banque. Attester de plus près, reposer à fleur d'eau, devenir sous-jacent. Je me sens appelé à me transformer en épice, en effluve, en écho, en déjà-vu, en météo... pour évoquer et renvoyer sur les ondes des mémoires les rappels de la vie, sur laquelle aucun rideau, jamais, ne tombera définitivement.

Voilà pourquoi j'aspire à devenir chinois, à me siniser. Je sais que ce ne sera pas ici, à *Hong Kong*, ni dans ce *Guangdong* de la frontière qui n'aspirent en fait, eux qu'à s'étatsuniser, à se capitalismiser (!). Mais je dois passer par-là, puisqu'*on* m'y a envoyé et que je m'y trouve... pour trois ans au moins. Je me dois de rester très attentif à la paroisse qui m'est confiée... C'est comme cela que je comprends cette grâce de l'indifférence qui me comble entièrement de ce vide intérieur où doit se manifester, se concevoir et croître cette parole qui ne manquera pas de me parvenir, je ne sais ni quand, ni par qui !

Je suis habitué à ces rendez-vous qu'Il me fixe toujours in tempore opportuno ! Je ne suis pas /plus pressé, puisque je commence à comprendre qu'il s'agit pas /plus d'une question de temps ! Mais de durée ! Peut-être suis-je encore trop *visible* et mon camouflage inopérant ?

Apprendre à faire qu'Il croisse et que Je diminue.

### **Hong Kong, The Peak, 8 décembre 1991**

12 heures 45 – François m'a prêté *Sagesse de la Chine* de H. Van Praag. Il y un instant, je suis tombé sur quelques sentences du Tao te King. Les voici :

*(...) Le sage agit par le non-agir,  
enseigne par le non-dire.  
Il ne distingue pas et ne peut donc préjuger.  
Il aide à naître sans se faire connaître.  
Ce qu'il décide n'est point par préférence.  
Ce qu'il accomplit n'est point par intérêt.  
Il n'exige pas la confiance,  
La défiance ne l'atteint donc pas (...)* (sentence 2)

*(...) Sans désir,  
il est sans reproche* (sentence 8)

*(...) Veux-tu ouvrir et clore les Portes du ciel ?  
Il te faut pouvoir être celui qui reçoit.  
Veux-tu tout voir et tout savoir ?  
Il faut qu'en toi se fasse le vide.  
Engendrer, nourrir*

*sans vouloir asservir,  
agir sans vouloir réussir,  
gouverner sans vouloir régir,  
telle est la vertu mystique (...) (sentence 10)*

Comment ne pas y reconnaître des poteaux indicateurs de ma longue marche depuis janvier, depuis la Grotte-près-des-eaux (La Baume-les-Aix) ? <sup>1</sup> Je continue donc à me sentir, à me voir, porté et guidé par cette invisible et puissante main qui offre à mon cœur et à mon intelligence d'opportunes nourritures. Sommé de durer, je n'entrevois, en fait, que le paradoxe du non-agir et du non-dire – l'enfouissement et le silence – pour faire de mon travail et de mon enseignement des entreprises conçues *ailleurs*. Décider sans préférence, accomplir sans intérêt, vaquer sans attente... L'indifférence continue de me *travailler* et gagne du terrain sur-le-champ de mes batailles. Le vide, la Nada, le parcours se confirme. Pouvoir être égale, être capable d'être, se rendre capable d'être, se laisser faire *récipiendaire* ! Apte à recevoir ! La seule volonté, le seul désir, la seule vertu du rien !

*Les aigles veillent  
Au-dessus de Deep Water Bay  
dans le vent sec, poursuivent des nuages.*

*Les îles au dos rond  
apaisent  
dans les abris-typhons  
la mer, acier mat et froid.*

*Il faut quitter le Peak pour Pokfulam  
Laisser aux aigles leur royaume,  
La paix sur la montagne.  
Je contemple  
Dans un rayon de soleil blanc  
Les grappes violet-rouge  
de la bougainvillée qui se penche  
sur la murette du balcon :  
libres encore des fleurs de l'âge,  
pointent vers le ciel qui passe  
d'improbables destinations,  
les jeunes pousses du printemps.*

*Je pars  
comblé de l'immobile silence,  
rafraîchi par le souffle créateur  
des respirations primordiales,  
confirmé sur ma voie,  
par les échos du songe  
où je renais  
chaque fois que m'y plonge.*

## **Deuxième jour en Mer de Chine, 28 décembre 1991**

16 heures 45 – Nous roulons depuis notre départ de Hong Kong. L'arrivée à Shanghai est prévue pour le 30 dans la journée. Peu m'importe ! L'essentiel était de partir. Comme pour Guilin à la Toussaint, ces *fuites* me sont salutaires. Je nourris même la conviction qu'elles le deviennent de plus en plus !

---

<sup>1</sup> *L'Échelle de Perfection, Factuel/Parole et Silence, Paris 2006*

Aussi, 1991 sera l'année des sept retraites : Aix-en-Provence, Loyola-Manrèse, Cogolin, Venasque, Sainte Lioba, Guilin et la Mer de Chine. Peut-être est-ce un effet, ou une nécessité de l'âge...  
Le 13 février prochain... j'aurai 50 ans.

M'étant décidé à temps, je me suis vu attribuer *la cabine amirale* : pont promenade, directement face à la proue, avec deux hublots à travers lesquels j'aperçois de la place où j'écris les deux mâts de gréement et l'écheveau croisé des poulies et des câbles.

Le départ de Hong Kong s'est infiniment étiré dans une lumière irréelle, un crachin breton et les embruns pollués de la passe Victoria. Le port, en fait, est un immense plan d'eau où mouille, dans un ordre réel, quoique mystérieux, tout ce que la marine marchande internationale peut compter de navires et de modèles. Assistés de chalands et de grues, ils s'abandonnent aux manœuvres de déchargement et de chargement, sans avoir à accoster à l'un des quelques immenses quais de l'Océan Terminal de Tsim Sha Sui. Les marins ne mettront même pas pied à terre. Leur navire s'évanouira, aussi furtivement qu'il est apparu, avec une nouvelle cargaison, pour une autre route maritime vers Sydney, Vancouver ou Guayaquil : peut-être pourront-ils y débarquer.

L'immense navette qui nous a pris au quai du China Hong Kong City Terminal s'est ainsi faufilée pendant plus de quarante minutes entre ces entrepôts flottants, battant tous les pavillons de la terre. L'île de Hong Kong s'emmailotait et se débattait à la fois dans les ouates. Gris, bleu acier, neige sale et franchement noire, tourmentée de gros nuages malmenés qui devaient, au moment où nous gravissions l'échelle de coupée du Jin Jian, éclater en gouttes froides et lourdes. L'île alors disparut derrière des haillons effilochés de brume et d'embruns mêlés. Quelques instants, une lueur d'outre-tombe illumina la scène à la David Kaspar Friedrich, juste au moment où je me retournai, avant d'entrer dans le ventre du bateau pour me laisser conduire à ma cabine du gaillard d'avant. Oui, tout est immense : le port, les quais, la navette et maintenant notre cruiser construit pour trois fois notre nombre – nous sommes 500 passagers environ – et qui expose à la désolation glacée des eaux du ciel et de la mer, ses ponts promenades, sa piscine, son golf et ses terrasses qu'arpente toujours seul, depuis 24 heures, le fils de marin que je suis, gréé d'un pull, et d'un k-way, capuche serrée. Quelle sensation forte, debout, seul, face au vent glacial de la proue qui se soulève et plonge delphinement, droit devant soi, inaugurant des voies qui se referment derrière elle.

Les horaires de la salle à manger sont monastiques : 8h – 12h – 18h. Avec un (jeune) couple de canadiens anglais, nous sommes servis dans un salon attendant au restaurant. Chinois, du soja de l'entrée à la soupe finale... Je suis fatigué. Je partage mon temps en lecture, méditation – Thérèse d'Avila, *Le Chemin de Perfection*, et Marcel Granet, *La Pensée Chinoise* –, en promenades hygiéniques et pneumatiques à travers les ponts où je ne rencontre âme qui vive (!) et en assoupissements bienfaisants que je reconforte en alternance de liquide, thé rouge au jasmin et Ballantine's 12 y.o, et, de solide, friandises reçues de Nice juste avant mon départ : pâtés de soubressade, montecos maternels et sororaux, calissons d'Aix !... La croisière peut durer !

Tout à l'heure, depuis mon poste d'observation amiral, sont remontées avec l'écume blanche de l'étrave, les traversées nocturnes Alger-Marseille avec l'étape illuminée de Majorque et de Minorque vers minuit, la descente du Nil à la hauteur de Kom-Ombo, quand on se prend soudain à remonter le cours de l'histoire, l'émotion de Thassos sous une fine pluie d'été, avec des corbeaux noirs sur le socle du Temple d'Apollon et la mer envahissant le quai du petit port qui s'affaisse, et le détroit de Magellan, que je survolai en hélicoptère faute d'un bateau pour m'y conduire depuis Ushuaia. J'ai cru sentir le cuir, cuit de transpiration et d'iode, de la casquette de mon père : comme il était fier d'en couronner la tête de son fils – je n'avais pas 10 ans encore ! –, quand il m'emmenait avec lui, sur son ravitailleur, dans l'élégant port d'Alger, barbaresque à souhait, avec la crête blanche de sa casbah et les bâtiments mauresques de l'Amirauté et du Club Nautique.

Mon avenir, sans s'en repaître jamais, se nourrit d'un passé merveilleux et qui ne peut mourir ! Je ne puis rien penser ou imaginer sans devoir reconnaître – avec reconnaissance ! – que je suis préparé, que je ne cesse de me préparer, à ce qui m'arrive, à ce qui vient à ma rencontre. À l'avant du Jin Jiang, le cap sur Shanghai, je sais que l'inconnu n'est tout au plus pour moi que ce que je n'ai pas encore

vérifié. Si je crains, ce n'est pas de n'être pas à la hauteur – les Allemands disent : *der Sache gewachsen sein*, avoir grandi pour cette chose ! –, mais de me tromper peut-être – *irren*, disent-ils encore, se tromper, mais aussi devenir fou !

19 heures 45 – Il fait particulièrement bon dans ma cabine. Le chauffage a été allumé. J'ai eu effectivement froid toute la journée, me servant de ma couverture comme d'un plaid pendant que j'écrivais ou lisais... Le garçon de coursive m'a demandé, dès la nuit tombée, de maintenir tirés les rideaux de mes hublots : leur lumière gêne le pilote au-dessus de moi, trois ponts plus haut. J'entends au loin quelques rires stridents de chinoises que l'on doit chahuter. Le navire continue de rouler régulièrement. Avant l'obscurité, je n'ai pas remarqué si le ciel s'était quelque peu éclairé. J'aimerais tant du soleil pour demain, et du ciel bleu. Peut-être pourra-t-on distinguer les côtes. Nous cabotons, en fait, même si c'est d'un peu plus loin. Ces heures-ci, nous devons être en train de voguer au large de Taïwan.

La Mer de Chine ! Le mot seul fait rêver, au moins ceux qui ne sont pas chinois. François-Xavier, que nous fêtions au début du mois, y a bourlingué, de Macao au Japon, aller-retour, pour venir mourir misérablement sur l'île de Sancian, en face de cette Chine à lui interdite ; Matteo Ricci n'y a pas voyagé, que je sache : il a bien failli se noyer, mais c'était dans une rivière du côté de Yanzhou ou de Hanzhou, je ne sais plus. À l'époque des Ming, la Chine était maîtresse des mers et ses bateaux sillonnaient cette mer qui porte son nom, entre Japon, Philippines et Tonkin jusqu'aux îles de la Sonde et à la Papouasie. Aujourd'hui, les transporteurs chinois ne sont plus que de vieux rafiots, même s'ils s'en construisent de beaux : tout est *made in Japan* ou bien *in Korea*, containers et tankers. Dans la nuit noire, perlent tous les falots verts et rouges des modernes galères marchandes.

Mes premiers quatre mois de Hong Kong se sont clos dans l'île-prison d'Heiling Chau : un petit camp d'un millier de réfugiés vietnamiens, à qui nous avons rendu visite le jour de Noël et apporté – je jouais le Père Noël ! – plus de 400 jouets collectés dans leurs trésors par les enfants du catéchisme de notre Communauté Catholique Francophone. Une île paradisiaque, que nous avons atteinte après deux traversées en ferry, par Peng Chau. Un paradis peuplé de prisons, d'asiles et de camps, et où le barbelé électrifié fleurit au pied des miradors. Le camp est dans une crique, en contrebas d'une petite colline pentue : l'accès à la plage est grillagé. Il faisait très beau : nous avons sympathisé, disputé un match de foot – je « *supportais* » seulement ! –, distribué les joujoux – vous m' imaginez avec mon chapeau rouge bordé de neige –, chanté... Et puis nous nous en sommes retournés, tout mélancoliques, vers nos ferries, dans un coucher de soleil kitsch, tellement il était beau.

Nous étions trois familles, deux VSN (Volontaire du Service National), Fabrice, le Field Officier de l'ONU et moi-même : dix adultes et sept enfants, muets de joie mêlée, comme si nous avions fait quelque chose à la fois de beau et d'obscène. Le soir au repas chez Claudine, Christophe, – un VSN de 22 ans –, avoua son trouble en même temps que son émotion devant cette insoluble misère et l'absolue nécessité de notre démarche dérisoire. Il s'avança plus loin, nous confiant simplement et naïvement, autour de la table, combien il en revenait bouleversé et interpellé dans sa *vocation*, qu'il cherche enfin, maintenant qu'il sait qu'il ne peut *que bien gagner sa vie* !!!

Cette année 1991 va mourir à Shanghai. Elle passe ses derniers jours en mer de Chine. Elle est née à Céron, au château de la Frédière, en Saône-et-Loire, laissant 1990 s'éteindre dans la neige fondue de Bocholt, en Allemagne, où je mariaï en trois langues Robin et Thomas. Curieux parcours que ce dernier itinéraire de quarantaine, qui descendit jusqu'à Lecce et Leuca mettre un point final à cette Europe du Sud, après avoir cru devoir la quitter, l'année précédente, à Palos et Moguer de la Frontera, pour rejoindre les Indes Occidentales. C'est de l'autre côté qu'il me fallait aller. Encore Jonas, mais à l'envers.

Je vogue donc ce soir sur la Mer de Chine, qui avec celles de Behring, d'Okhotsk, du Japon, des Philippines, de Corail et de Tasman, – où je compte bien voguer un jour ! –, m'ouvriront les écluses du dernier océan... le Pacifique !

### Troisième jour en Mer de Chine – 29 décembre 1991

12 heures 40 – Je viens de faire le tour du Jin Jiang par le pont promenade. Je n'ai rencontré qu'une jeune chinoise dans une sorte de pyjama rose clair, en tongues, et qui sautillait devant le bastingage de tribord, en poussant de petits cris aigus et en se frappant les mains, de joie je suppose. Je ne pense pas qu'elle m'aura remarqué. Sa voix s'est mêlée ensuite à celles des mouettes, des goélands et autres cormorans – j'ai même cru distinguer des albatros – au fur et à mesure que j'approchai de la poupe : nous ne sommes pas loin de la terre, justement. Même l'écume est d'un beau marron de crue. Nous nous trouvons pourtant encore à près de 100 km de l'immense delta du Yangtsé-Kiang et de l'embouchure du Huang pu, mais leurs eaux usées et polluées parviennent déjà jusqu'à notre latitude et ce, depuis plusieurs heures. Vers 8 heures ce matin, la mer virait entre le vert vase et le bleu acier. C'est vers dix heures que je remarquai l'épaisse teinte de boue blonde qui me rappela en un éclair la formidable embouchure du Rio Maddalena, quand il se jette dans la Mer des Caraïbes, à la hauteur de Barranquilla, en Colombie. C'était en août 1988. Bernardo Hoyos, Salésien de Don Bosco (sdb), m'y avait emmené avec le groupe d'étudiants de mon séminaire sur la communication. Les fleuves, là-bas, sont tous impressionnants, j'ai pu le constater à maintes reprises dans les jungles du Choco, de la Macarena et de l'Amazonie. Mais c'était la première fois que j'en contemplais un lors de ses épousailles avec la mer. J'avais, sinon les mots, la vision de Rimbaud ! L'année suivante, je devais voir à Belem, au Brésil, l'Amazone se déverser dans l'Atlantique : ce fut loin d'être aussi grandiose et terrible à la fois que la confrontation antillaise.

J'ai célébré ce matin, dans ma cabine, la messe de la Sainte Famille. Anne, femme d'El Kana, qui vient au sanctuaire de Silo donner son fils Samuel à Yahvé – comme promis –, entre les mains du prophète Elie, et Marie, femme de Joseph, qui retourne au Temple de Jérusalem rechercher son fils Jésus occupé –comme prévu –, aux affaires de Yahvé, au milieu des docteurs de la Loi. Deux femmes – Anne et Marie – à qui Dieu donne un fils : à l'une pour exaucer sa demande, Samuel ; à l'autre sans qu'elle ait demandé quoi que ce soit, Jésus...<sup>1</sup> Les deux semblent plus prêtés que donnés. Ils doivent, en, quelque sorte, être rendus. Les deux familles les auront reçus en *dépôt*, car ils appartiennent d'abord, et depuis le début, à Dieu seul. El Kana et Joseph jouent leur rôle de témoins : géniteur ou nourricier, ils s'effacent devant les mères qui l'une accomplit sa promesse et l'autre, sans comprendre, garde l'événement dans son cœur. Les deux enfants sont nés du désir, mais Samuel d'un désir humain et Jésus du désir divin. La famille en est toute transformée et l'amour et toutes les relations. Mères toutes les deux, mais de fils si divers. Désir de mère : désir d'enfants ! Désirs de fils ! Qui dira jamais ce désir-là. Qui jamais dira la famille où la mère n'a qu'un fils, qu'un Samuel qu'elle a promis de rendre. Qu'un Jésus qu'elle ne peut qu'aimer sans comprendre ni rien prétendre d'autre. Voilà les pensées que berçait la Mer de Chine, de ses eaux uniformément brunes maintenant, alors qu'un ciel bleu franc fait claquer sa clarté !

16 heures 15 – Nous sommes en vue des Iles Riuh Kiu, l'extrême sud du longiforme archipel nippon. Avec le soir qui commence à tomber et le ciel incertain – encombré comme des bronches prêtes à cracher les plus infâmes liquides - les eaux tournent à la lie de vin, au vinaigre éventé, à la vinasse rougeaude qui croupit au fond des futaies à mi-août. Apparemment plus calmes, bien que le vent cingle toujours autant dans les câbles des mâts, les eaux du chenal, entre une multitude d'îlots ras, mais dont les plus importants indiquent par des baraquements bien en vue la présence militaire de leur propriétaire...

### Shanghai, Seagull Hotel, 2<sup>e</sup> jour, 31 décembre 1991

17 heures 20 – J'ai voulu célébrer ce matin à mon lever. Ma chambre au Seagull est perchée au onzième étage et sa grande baie vitrée donne à la fois sur le Huang pu et le Bund. Exactement ce que j'avais stipulé à Didier, le mari de Claudine, mon bras droit à Hong Kong, qui donna ses instructions à Madame W., le bureau de la BNP, Shanghai, pour préparer mon séjour...

---

<sup>1</sup> Si la Bible m'était contée, *La Bible à nos amours*, Factuel/Parole et Silence, Paris 2006

À la consécration, en élevant le pain, puis le vin, en ce dernier jour de 1991, j'offris le sacrifice pour la ville et la Chine et j'eus exactement le même sentiment qu'il y a quelques années à Lima d'abord, dans la chapelle du Politecnico Salesiano de la Plaza Bolognesi où je priai pour le Pérou en déroute et toute l'Amérique Latine – à laquelle je me préparais alors ! –, en Égypte ensuite, dans une grotte funéraire d'Akhétaton où j'offris de fêter l'Eucharistie à un groupe de la Procure de Paris que je guidais, pour le repos de l'âme du Pharaon Akhenaton – à 35 siècles de distance ! –, et pour l'Égypte ancienne tout entière – cela me valut d'ailleurs tout un train de protestations que j'ignorai le plus catholiquement du monde... Le Pérou, l'Égypte, la Chine : j'étais heureux de réunir dans le même mouvement vertical Inti – le soleil –, Aton – encore le soleil –, et tous les fils du Ciel !...

Le Pérou restera d'ailleurs une référence. Que de fois déjà j'y ai fait appel, pour confirmer et fortifier une expérience qui ne cesse de se vérifier : celle d'être protégé, suivi, accompagné... au moment opportun et de la façon la plus extraordinairement naturelle... Après avoir débarqué hier sur un quai d'abandon, et passé la douane dans un mauvais décor de guerre reconstitué... je gagnai à pied le Seagull Hotel, à seulement quelques encablures des arrivées internationales. Madame W. avait bien réservé le type de chambre désiré. Installation, douche, change. Il me fallait immédiatement confirmer mon vol de retour sur Hong Kong pour le samedi 4 janvier sur le CEA (China Eastern Airlines). Le Seagull n'ayant pas de bureau de représentation de cette Compagnie... chinoise, on me conseilla d'aller au Peace Hotel sur le Bund. Au Peace, on m'expliqua (mal) que... etc.

J'en ressortis avec une vague adresse que je me mis en demeure de chercher. Je n'étais pas plutôt sur la Nanjing-Lu – la rue marchande la moins praticable que je connaisse... au monde de moi connu ! –, qu'un homme maigrelet, correctement mais pauvrement habillé, d'ascendance mongole ou sichuanaise, mais en rien le type shanghaien, m'interpella sans m'apostropher ni me héler : quelque chose de très familier, d'amical presque, en tout cas de très engageant. J'écartai immédiatement l'idée d'un racoleur, d'un changeur à la sauvette ou d'un escroc. Je voyais bien que ma corpulence, mon port et ma barbe l'impressionnaient sans l'épouvanter ni le pousser aux facéties habituelles. Il se prit à faire quelques pas avec moi ; je le tolérai à mes côtés. Nous commençâmes par échanger quelques banalités protocolaires. Nous ne nous sommes pas quittés depuis deux jours !

Huang – je crois que c'est son prénom ! – joua avec moi les Raphaël, comme l'enfant des déserts péruviens l'avait fait à mon arrivée à Pico, entre Lima et Arequipa. Comme hier soir encore, à l'hôtel Dong Feng, *Vent d'Est* – l'ancien foyer des Marins sur le Bund –, où j'arrivai dans une panne totale d'électricité ; je voulais voir le fameux bar de plus de 100 pieds de long, chanté par Richard Hughes que John le Carré a immortalisé dans le personnage de Craw, dans *The Honorable Schoolboy*. Le bar n'était plus ce qu'il était – comme la nostalgie – et l'ancien Foyer abrite un *Kentucky Fried Chicken* ! En outre, je me suis fait aborder par deux filles de bar aux intentions plus qu'évidentes et que j'éclairai assez vite sur mes intentions à moi...

Alors, un jeune homme s'approcha de moi et dans un anglais timide, se présenta comme un apprenti guide. La lumière revint soudain et l'ancien Foyer perdit le peu de nostalgie que lui accordait encore l'obscurité baroque des bougies qu'on avait disséminées sur les rampes et les escaliers. L'envie de fuir ce lieu me fit déclarer à mon interlocuteur que je désirais manger shanghaien. Il se proposa de me conduire dans une gargote de Jianshi Lude, au Hong Kong Fandian, où l'on me servit toutes sortes de légumes délicieusement préparés, arrosés d'un vin jaune primé – oui ! Le local me rappela la *Taca d'Oli* du Vieux Nice, avec son jeune patron bonasse, mais près de ses sous. Nos voisins de table s'y mêlèrent : nous bûmes et chantâmes jusqu'à minuit. Chang – à qui j'offris d'emporter les restes dans des doggy bags ! –, tint à me présenter à sa famille (à cette heure !). Je ne pus qu'accepter. C'était à 5 minutes, dans le Zhong Road, à deux pas de Nanjing Lude. Misérable mais propre habitation au troisième étage d'une espèce de remise. Le beau-frère et le neveu étaient au lit, regardant un film américain sur Sarajevo (!), la sœur, touchée, digne et intelligente, pela une tangerine qu'elle disposa sur une assiette. L'autre sœur, l'aînée, s'éclipsa, adroitement, au bout de quelques minutes... Instants simples et pleins que je n'avais pas prévus – comment l'eussé-je pu ! – et qui firent de mon premier jour à Shanghai un lieu d'épiphanie pour tous ces Raphaël qui se succédèrent à mes côtés.

Huang – qui m'aborda sur Nanjing Lude vers 10 heures 30, hier matin à la hauteur du Peace Hotel – parle un anglais excellent qu'il perfectionne à la BBC et doit vendre des cartes postales sur la rue, car il n'a aucun piston pour entrer dans une administration ou prétendre à un emploi quelconque. Il est

disert, doux, enjoué et bon. Il ne cessa de me répéter au début que je lui paraissais *happy, lucky and intelligent*. Je souhaite qu'il ne se trompe pas : je m'y retrouve fort bien ! Quand je lui ai proposé de lui acheter une série de cartes postales, il accepta (10 yuans les 10 cartes, soit environ 2,15 €) mais me déclara qu'il voulait devenir mon ami et que désormais il n'accepterait plus que je lui donne quoi que ce soit – ancienne mais noble façon de garder la nécessaire distance respectueuse. Désormais, c'est mon guide, sans l'être : c'est un compagnon extrêmement attentionné, c'est un ami en devenir. Hier, après les rues marchandes et ma confirmation de vol aux CEA, nous déjeunâmes d'un **BBQ**, dans un restaurant coréen, puis il me fit entrer au Dashijie : une espèce de Centre de Loisirs, exactement le Palais de la Culture du Travailleur ! Triste, sale et enfumé. Seule la terrasse m'offrit une vue superbe sur Shanghai et sa brume d'un rose violet. Ce matin, il vint me prendre à 10 heures au Seagull. Un taxi (cher) nous emmena dans la vieille ville chinoise dans les Jardins Yu : j'en reparlerai certainement. Puis, après une spécialité shanghaienne prise dans un petit boui-boui très populaire, nous allâmes vers le Musée, hors de prix et glacial, puis en bus vers la Pagode du Bouddha de Jade. Huang est toujours là, me tenant le bras dans les montées, me soutenant dans les descentes, m'évitant tour à tour la foule, les flaques – la neige fond en mares immenses –, l'eau qui tombe des toits et des balcons, la glace, de peur que je glisse). Il m'a même déclaré que je lui donne beaucoup de joie par ma façon d'être et que je suis son second père !

Il m'a encore raccompagné. Je lui donne congé demain 1<sup>er</sup> janvier 1992. Nous nous retrouverons jeudi 2 à 10 heures. Je suis rentré crevé ! Ce soir je voudrais aller au Peace, écouter du jazz 1930, boire un verre. Manger au 8<sup>e</sup> étage et rentrer au Seagull. J'espère que le Bund sera illuminé, tout le monde m'en parle. Je n'ai vu que les photos. Je viens de me retourner pour le voir. Malraux n'est vraiment plus là.

19 heures 30 – Peace hotel, jazz bar. La salle est quasiment vide. Seuls le barman et les garçons s'affairent. Deux chinois – de San Francisco, certainement vu leurs pantalons – viennent de s'asseoir à une table à côté de la mienne. Un garçon m'apporte la Drink List : hors de prix, au premier coup d'œil, je me décide pour une Shanghai beer tout simplement. Deux, trois musiciens – qui semblent plutôt sortir d'un conseil d'administration ou d'une session extraordinaire du parti –, retirent housses et classeur-partition. Le batteur qui baille au moment où je le croque, me rappelle Joe La Motta. L'hôtesse à l'entrée ingurgite consciencieusement son thé. L'éclair intermittent du sapin du hall nous rappelle la saison. Je suis prêt pour le fameux jazz chinois du Peace hotel. Stop !

Ah ! j'oubliais l'architecture : à la fois du Hofbraühaus de Munich par la disposition et les proportions, du hall de St John's College, Cambridge par l'allure salle à manger, et de la Chapelle royale de Los Reyes à Tolède, pour la prétention gothico-establishment. Tout cela à Shanghai, sur le Bund !

19 heures 55 – On s'agite : les jazzmen sont en place, une dizaine d'amateurs occupent maintenant les premières tables – je viens de demander des cacahuètes au garçon ! À ma connaissance, et à cette heure, je suis le seul Western dans la salle. C'est parti, il est 20 heures. Et puis ce côté plafond anglo-normand, de poutres carrées, noires et régulières, se détachant sur un fond chaulé et rendu crème par l'éclairage jaune de lustres rouges en fer forgé, plantés de chandelles électriques. Ah, Danielle, toi seule pourrais distinguer entre les vieux pots-pourris, tous aussi nostalgiques les uns que les autres et dont tout en reconnaissant les mélodies, je ne sais ni les titres, ni qui les chantait. Mais si Humphrey Bogart traversait soudain la salle aux bras de Lauren Bacall ou d'Ingrid Bergman... ; si, à une table voisine je voyais Malraux et Hemingway s'interviewer mutuellement... ; si tout de suite, Lucien Bodard me tapait sur l'épaule pour me demander de déplacer un peu ma chaise, car il voit mal le pianiste... ma chère Daniela, je serais à peine surpris de me trouver au même endroit, mais pas du tout qu'ils s'y trouvent, eux.

20 heures 30 – Arrêt thé... pour nos musiciens. Deux Américains viennent de prendre place à ma table ! Ça repart !

20 heures 35 – Pendant qu'un détachement japonais traverse la piste de danse, un vieux couple chinois s'est mis à danser, tout seul, sur une musique de Glenn Miller, rejoint par un couple moins jeune : In The Moods, bien sûr !...

20 heures 38 – Maintenant, c'est Chagrin d'Amour. Je crois que rien ne nous sera épargné..., si je reste jusqu'au bout ! Le saxo-clarinettiste s'ennuie à mourir et regarde sa montre. Un groupe de 6 personnes plutôt blondes – mais pas américaines – cherche désespérément de quoi et où s'asseoir. On vient de les aider en transbahutant des chaises... quelque part, je ne vois plus rien à cause des piliers ! Le pianiste, en revanche, vient de tomber la veste. Que nous réserve-t-on ?

20 heures 45 – Deux japonais viennent de *junper* littéralement sur la piste de danse ! ...

Deux autres ! ...

La soirée risque d'être nipponne ou de ne pas être. C'est maintenant le bassiste qui se met en manches de chemise.

20 heures 50 – Le batteur laisse tomber sa veste. Je crois que la soirée va commencer. Et, en effet, on attaque une rumba. Ah, Père Chéri ! Si tu étais là ; d'ailleurs, c'est tout à fait un décor pour toi. À la fois 1930 et immédiat après (2<sup>e</sup>) guerre (mondiale). Assistance internationale aux goûts en définitive incertains. Le langoureux- et cette trompette ! Mon Dieu, cette trompette – et le rétro ! Je crois qu'on va finir par amener Marguerite Duras !

21 heures – Fièremment, l'orchestre lance Le Pont de la Rivière Kwai et qui – oui devinez qui ! – se précipite en hordes sur la piste ? Tout ce que la salle compte de Japonais, Japonaises et autres nippons ! À la fois bon enfant, spontané et sûr de son droit, comme Pearl Harbour !

Et cette envie de conserver le passé. On a dû être heureux au Peace hotel. Il y eut certainement un merveilleux Jazz Band dont les échos se transmettaient sur tous les territoires de la Mer de Chine. On a dû en vivre, on a dû en voir sur le Bund et dans la concession française ! Et les femmes, les fatales, les aventurières, les Mata Hari du renseignement et de l'oreiller, les Bo(u)nd's girls de l'époque : oui, il a dû en circuler dans les kilomètres de couloirs des neuf étages du Peace... Et alors ! Ce qui traîne ici, à l'heure actuelle, c'est du *petit budget* et ce dans tous les sens du terme...

21 heures 15 – Oh ! J'ai soudain un haut le cœur ! Voilà la musique –ici ! –, du Roméo et Juliette de Zefirelli. Oh !, je ne vois pas pourquoi après tout, mais je ne peux m'empêcher de penser à Léonard Wittig, à Monica Hussey, à Ressins, au mariage de Jacques, aux années 1960... vraiment rien ne tient : rien n'est respecté, ni respectable peut-être. Peut-être voudrais-je moi aussi conserver quelque chose du passé. Il s'en va, le passé. Il s'en va ! C'est ce qui rend cette soirée ridicule, touchante et très *condition humaine* ! Chassez le Malraux, il revient au... fox trott !

21 heures 55 – Je viens d'abandonner le Jazz Band : deux fois Le Pont de la Rivière Kwai en moins d'une heure. Avec les mêmes bataillons japonais. Non vraiment ! Je suis monté au 8<sup>e</sup> étage du Peace, dans le *fameux* restaurant ! Là aussi ! Plus rien ne ressemble à plus rien. J'ai fait pourtant ce qu'il faut faire ici. Une table seule, près des fenêtres qui donnent sur le Bund et le Huang pu. Le plafond est toujours rempli de dragons et de chauves-souris or, en relief s'il vous plaît ! Le rouge et le vert tendre prédominent toujours. Mais à part les sirènes des navires, qui ne parlent qu'à l'oreille, tout le reste court après un passé qui n'est plus et ne fut connu, en fait, que par les récits enchanteurs de ceux qui revenaient chez eux et racontaient, bien, ce qu'ils voulaient et ce qu'ils avaient vécu, j'espère, à ceux qui n'étaient jamais partis... Non, l'Hotel Peace est bien mort, le Jazz Band réunit quelques anciens combattants, le *Huang pu* est complètement pollué et le *Bund* ne résonne plus que dans la bouche de ceux qui prononcent son nom. *Shanghai* est un *Hong Kong*, moins l'ordre et la propreté, et Madame Butterfly peut toujours attendre sur sa mer câline. Parfois quelque fantôme... Laissons l'amant, version courte et version longue, épater les niais, mais alors, en moderato cantabile...

Il est 22 heures 10 et j'ai faim !

**Shanghai, Restaurant « Luyangcun », Nanjing Lude 763, 1<sup>er</sup> janvier 1992**

13 heures – Je viens d’entrer dans *le* restaurant du Sinkiang par excellence : il paraît que tout le monde dit que... il faut y passer. Il faut d’abord le mériter. Entre le Bund – depuis le Peace Hotel jusqu’ici – j’ai assisté à deux bagarres, un accident de la circulation, une foule impossible et un trafic de révolution – qui n’a rien de culturel. Et puis, une fois arrivé, l’obstacle par excellence : celui de la langue. Menu en chinois, serveurs ne parlant que chinois, voisins de table, sympathiques – l’un vient de se pencher sur ce que j’écris ! –, mais incommunicants, quant à nos langues au moins... D’abord *on* m’a fait comprendre qu’il n’y avait plus de thé – le comble ! – à cause du froid, paraît-il, je sais qu’il fait moins 5 ce matin, mais du thé en Chine ! ? Il est vrai que l’eau chaude peut manquer. On a fini par m’en trouver !

Après mes positives désillusions d’hier soir – de l’an dernier ! – je suis rentré au Sea Gull. Sur le Waibedu, un jeune m’a interpellé : un animateur de radio qui se hâtait vers son réveillon. Il devait être 23 heures 30. Il m’a invité au New Asia Hotel. Il y avait quelque chose d’ambigu dans son allure, dans sa voix, dans les regards qu’il lançait de côté vers moi tandis que nous traversions dans le froid le fameux pont de fer, à l’intersection du Huang pu et du Suzhou Creek. Je déclinai son offre. Et, dans un mutuel Happy New Year qui embruma un instant l’interstice de notre rencontre, chacun retourna à son destin, comme dans une finale de film à la Marcel Carné !...

Je rentraï : personne dans le hall, ni à la réception. J’allai prendre ma clé derrière le comptoir. Je fis couler un bain. À minuit, je jetai un dernier coup d’œil sur le port, sur le Bund, sur Shanghai, souhaitai à chacun une bonne année, me couchai et m’endormis aussitôt.

J’avais décidé de ne pas sortir aujourd’hui. Mes pieds – le droit surtout – et tout mon corps me faisaient mal. J’avais glissé le *don’t disturb* au loquet de ma porte. J’ouvris les yeux vers 10 heures, traînai perdu dans mon triple oreiller. Je me douchai, célébrai à ma fenêtre – je repris la messe de St François Xavier. Puis je me servis un whisky – en guise de breakfast – et feuilletai mon guide. L’image tant revue de ce restaurant du Sinkiang – le serveur vient juste de m’apporter une espèce de dessert ressemblant, par la forme, aux pâtés de mon père, mais dont je ne demanderai jamais la nature du contenu. Je ne l’ai pas commandé. Peut-être est-ce une étrenne ! –, envahit immédiatement mon champ de vision et finit par s’imposer. Je concoctai immédiatement un programme dans les alentours : le Xinhua Bookstore et le Duoyunxuan Painting and Calligraphy Shop. Finalement, mon petit dessert est excellent : je m’y fais du moins... Je viens de payer moins de 30 Foreign Exchange Currency (FEC), environ 6,40 €, pour une immense soupe – aux ingrédients indescriptibles –, un plat de lamelles de porc relevé d’herbes et de piments rouges *doux*, un plat de poisson genre cartilage mais tendre et moelleux avec, là aussi, force herbes odoriférantes, un bol de riz nature, une pleine théière – jasmin je crois –, et le dessert de la maison... je pars rejoindre la jungle de Nanjing Lude. Il fait... très... froid.

Vers 14 heures 30, l’accès au Duoyunxuan s’obtient au prix d’une rude bataille alors que je ne m’en trouvais qu’à 100 mètres. Le bâtiment – l’intérieur, veux-je dire – est tout simplement très beau : une vaste maison de thé, avec deux galeries supérieures en bois de mahogany ou qui s’en rapproche. Le rez-de-chaussée est voué à la vente : pinces, papiers, encres, sceaux, rouleaux, melting pots, livres etc. Et les grands murs sont tendus de toutes sortes de dessins, peintures, tapisseries. Je flânai un instant puis grimpai (!) à l’étage : mon pied droit se rappela à moi, à cet instant même. Je tombai sur une magnifique exposition de quatre peintres de Shanghai dont l’un surtout – présent par hasard – m’impressionna. Une *peinture* minimale, du gris de toutes les nuances, beaucoup d’espace libre pour le *spectateur*, une ou deux indications de motifs *nécessaires et suffisants* sur des formats de 120x80 cm, qu’une distance de 3 mètres permettait de saisir entièrement. L’une horizontalement de gris noir, et une forme ronde *cassée* dans son premier tiers gauche ; celle du dessous, d’un blanc immaculé, et dans son premier tiers gauche elle aussi, juste au-dessus de ce qui peut être la lune, un homme, un pêcheur, devine-t-on bientôt, transi, pétrifié, gelé, la canne immense, droite et dont la verticale va rejoindre la lune du plan supérieur. J’étais en train de la contempler quand un homme jeune, sérieux, élégant, à la voix chaude s’approcha de moi.

— *I am the interpreter !* me déclara-t-il.

— Will you please interprete this for me ? lui répondis-je en lui montrant le *tableau*. John Victor (Zuang Wei Dong) était en fait le guide : il me présenta sa carte où je pus lire qu'il était supposé parler anglais et allemand. J'y passai donc, heureux de n'avoir plus à parler anglais. Après quelques balbutiements, je l'en délivrai... Nous passâmes une bonne heure devant une dizaine d'œuvres, du même auteur. C'était moi l'interprète désormais, il écoutait ravi, étonné, insatiable. J'avais plaisir à le sentir content, en ce premier jour de l'année. Je lui donnai ma carte : il dit qu'il m'écrira.

À quelques pas encore, c'était le Xinhua Bookstore : une immense FNAC, moins les facilités, mais avec des chinois de toutes les sortes, debout, assis, penchés, dans un impressionnant silence – surtout quand on vient de quitter Nanjing Lude –, lisant, feuilletant, prenant des notes et achetant les ouvrages les plus divers vu les couvertures que je remarquais. Je me pris au jeu, cherchant le rayon des dictionnaires. Je fis signe qu'on me présenta deux énormes briques : chinois-français, français-chinois, de moins de 40 yuans pièce. Plus de 6000 pages : des éditions 1978 et 1990. J'ai failli les prendre... et puis j'y renonçai. Qu'en ferais-je à mon stade ? Je sortis, attrapai un bus (Huang m'a appris ! ) descendis devant le Peace pour ne plus ressortir. J'essayai en vain, de commander un club sandwich et une bière. Et puis soudain – il était 19 heures – le Bund s'illumina, comme sur la première page du numéro de décembre de *Visit China*. Une espèce de courage-curiösité me revint. Je me rhabillai et pris la direction du Shanghaï Mansions, ne trouvai pas d'étage pour la vue du Bund, mais découvris dans le lobby un *intéressant* western restaurant. Je viens de terminer mon souper : une salade de tomates et concombres, un double steak au vin avec frites allumettes et une bière, non deux, chinoises. J'avais faim ! Je vais régler et ressortir sur le Bund. Même si mon pied droit demeure très présent.

### **Shanghai Mansions Restaurant, 2 janvier 1992**

20 heures 40 – Je suis revenu ici. Non que ce soit mieux qu'ailleurs. Mais c'est près de mon hôtel, pas trop désagréable, malgré les Japonais qui fument religieusement en mangeant. J'ai une table dans une semi-obscürité. Les pieds me font mal, j'ai la tête pleine de jardins : je rentre de Suzhou.

Hier soir, tandis que je descendais le Bund – depuis Waibedu, le pont, jusqu'au Dong Feng Hotel –, j'assistai à la disparition systématique et synchronisée des bâtiments, au fur et à mesure que je progressai. Arbitrairement illuminés, ils retombaient aussi arbitrairement dans l'obscurité glaciale où je déambulais en traînant la patte.

Ce matin, après ma messe devant le Huang pu – j'ai dit la messe du jour de Noël, je ne l'avais pas célébrée, j'étais dans le camp vietnamien de Heiling Chau ! –, je descendis dans le lobby où quelques minutes plus tard me rejoignit Huang. Le mieux était de nous rendre à Suzhou, par train. Je m'exécutai. Bus jusqu'à la gare ferroviaire. Achat des billets – je le note car cela est aussi une aventure ! Salle d'attente entre-deux guerres. Train de Luxe pour meurtres à la Agatha Christie ! Et puis l'arrivée en gare de Suzhou. La foule ! La foule ! La foule !... Les taxis étant exorbitants, nous choisîmes un rickshaw *primitif* pour trois heures et 35 FEC !... L'épopée, mais quel régal. Le froid -5 degrés Celcius, la foule, encore, mon pied droit, toujours, et Huang toujours prévenant, filial, efficace !

Zhuashong Yun, *le Jardin de l'Humble Administrateur*, fut un choc de beauté saine dans la froidure et le soleil d'hiver. Puis ce fut Shizi Lin, ou *la Forêt des Lions*. Un jardin de pierres, entourées de pièces d'eaux, de toutes formes et de tous volumes, censées représenter des animaux sauvages. Le froid, toujours le froid et mon pied droit. Et Huang me prenant le bras, me précédant dans les passages qu'il assurait dangereux. Splendeurs accumulées de sensibilité et d'intelligence. Le comble fut à *Ou Yuan*, le jardin de Ou. Une accumulation de pièces d'eau, de pierres, de ponts, de tempietti, de pavillons, de cours, d'arbres, de plantes, de... je ne sais plus quoi... avec un bataillon de jeunes architectes horticoles, prenant mesures et établissant croquis, avec le sourire et l'application de ceux qui commencent. Et Huang, à mes côtés, s'excusant pour la neige, la glace, le froid, l'inconfort, etc.

Je m'arrêtai parfois – souvent, je dois le dire ! –, autant à cause de mon pied que pour le charme du lieu. Et Huang s'arrêtait, posant alors sa main sur mon bras, comme si, soudain, il me demandait, sans mot, de le soutenir de mon admiration, de ma méditation, de mon silence. J'aimais à prolonger ces moments d'intimité qui, se passant de notre anglais obligatoire, rejoignaient ce qui nous unissait plus intimement : le miracle – il me l'a dit – de notre rencontre fortuite/providentielle sur les marches du

Peace Hotel, Nanjing Lu, le premier matin de mon arrivée... Mon programme était trop vaste : notre *taxi* renonça. Mais il nous voitura jusqu'au temple des 500 bouddhas. Magnifique agencement – je ne les ai pas comptées – de plusieurs centaines de statues dans une disposition qui me rappela immédiatement la crypte des Capucins des momies de Palerme. Étrange pèlerinage stéréophonique, à quatre ans de distance, à la même époque avec Marie Carayol et Denise Perdriel.

Je voulais terminer mon séjour à Suzhou avec un passage à la Huang Tianyuan Cake Shop, 88 Guangian Jie, où l'on trouve plus de 160 espèces de gâteaux particuliers ! Notre *taxi* trouva le détour trop long vu l'heure de notre train. Mais il nous arrêta en chemin près d'une succursale de notre confiserie-pâtisserie. J'achetai vite une quinzaine de gâteaux que nous dégustâmes dans le froid de notre *cab* jusqu'à la gare.

Le train du retour fut aussi un événement. Autant à l'aller, nous pûmes depuis Shanghai réserver un compartiment et des places assises pour étrangers, autant pour le retour, je dus me contenter de train pullman. C'est vraiment une expérience – *ein Erlebnis* –, aurais-je dit il y a 20 ans. Il faut imaginer la guerre pour avoir une idée de ce que représente pour un pauvre européen un train pour un chinois, un soir d'hiver, 2 janvier, entre Suzhou et Shanghai.

Les uns sur les autres, le sol jonché de toutes sortes d'épluchures, une atmosphère de fumée de cigarettes à couper au sabre. Des gens partout ! Par-tout ! J'avais envoyé mon Raphaël-Huang en avant, pour prendre des places assises. Bien m'en prit ! Quand j'arrivai dans le *compartiment* – à la fois *Docteur Jivago* et la *Ragazza de Bube, Pasternak et Moravia* –, Huang m'attendait, bras ouverts, au-dessus d'une place libre qu'il devait défendre depuis plusieurs minutes. Finalement, *on* se poussa : il s'assit de l'autre côté du corridor. L'endroit empestait, la cigarette tout d'abord, et puis dans le désordre : la sueur, les relents de repas, la merde et la pisse d'un cabinet qui ne fermait pas, plus cette odeur particulière de poulailler ou de clapier qu'exhalent les corps négligés depuis plusieurs jours. Je sortis mon mouchoir blanc, non encore utilisé, j'en fis une espèce de tampon qui fit rire tout mon entourage.

Et alors commença avec mon interprète de fortune, Huang, le plus merveilleux contact avec les gens les plus merveilleux. Une séquence de cinéma vérité, avec deux enfants passant de l'un à l'autre et de la part de mes compagnons de voyage, cette curiosité mêlée de respect, que l'on a pour ceux qui manifestement, se sont fourvoyés malgré eux dans un endroit qu'ils ne fréquentent jamais. J'ai aimé cette candeur, cette familiarité et cette spontanéité teintée d'une grande noblesse que je ne rencontre plus nulle part et surtout ni dans les trains de luxe, ni dans les hôtels internationaux que je dois traverser de temps à autre. Ma famille, mon milieu, mon extraction – *natus obscuro patre et matre* –, me redevinrent sensibles, tandis que je contemplai, après deux générations, quelles avaient dû être les conditions d'émigration de ceux dont je suis le descendant fier, et à eux redevables de ma sensibilité.

L'arrivée à Shanghai : le plus long tunnel sous-ferroviaire dans lequel il m'ait été donné de déambuler. Un taxi, pris à la volée ! Huang qui prend congé jusqu'à demain 10 heures. Une douche, un whisky, le Shanghai Mansions. Il est 22 heures ! Pile ! Je règle et je vais me coucher.

### **Dernier jour à Shanghai, 3 janvier 1992**

19 heure 45 – Je pars demain ! Je ne voulais pas redescendre de ma chambre pour aller souper. Et puis j'ai faim. Tout à l'heure, en lisant le *China Daily*, je rêvais de pain, de beurre, de charcuterie... Alors je me suis décidé. Mais trop épuisé pour aller jusqu'à Shanghai Mansions, je me suis arrêté au premier étage, au restaurant de l'autel – lapsus calami significatif, l'hôtel – qui est supposé servir aussi des plats *occidentaux*. Quelle erreur, comme j'aurais dû m'en douter. Enfin, j'y suis, j'y reste. Je viens de commander trois ou quatre choses, indiquées dans un anglais approximatif. Je ferai avec... !

Le chinois crie, crache et fume. Il fume n'importe où, quoi qu'il fasse d'autre et sans arrêt. En fait, il ne fume pas...

### **Xi'an Nouvel an chinois, 5 février 1992**

19 heures –... il enfume !... Je reprends ce cahier exactement un mois après avoir été interrompu à Shanghai par l'arrivée intempestive de ma commande, pour le Nouvel An occidental. Xi-An pour le Nouvel An chinois... L'épaisseur de fumée est la même ! De même, le Chinois ne voyage pas, il ne se déplace pas, il transporte : d'immenses bagages, sacs, valises, paquets, qui semblent extrêmement lourds, occupent tous les espaces libres et donnent à toute gare, train, aéroport, avion, autobus, bateau, – j'ai tout emprunté ! –, des allures de retraite, de débâcle, de fuite ! Il faut se laisser emporter par le mouvement, ne pas résister, progressivement dans le sens de la marée, abdiquer, renoncer, s'assimiler... disparaître ! Le nombre, la masse, le bruit, la fumée, le grand anonymat, l'indifférenciation primordiale des magmas initiaux... N'être plus, exister à l'état de partie d'un tout. Devenir métonymique...

Je suis arrivé hier soir, par le dernier avion de Canton. Ce matin, j'ai loué un taxi pour la journée. Je suis rentré à 15 heures pour *dé-jeuner* d'un poisson et me coucher un peu. Et ce soir, mon Dieu, ce soir ! ... j'ai voulu connaître quelque réjouissance populaire. Près du Hyatt où je suis descendu se trouve un hôtel pour chinois, avec dîner spectacle – qui vient d'ailleurs d'annoncer un entracte. Défilé de mode folklorique, bateleurs, acrobaties, culturistes. Une atmosphère bon enfant, avec une sorte de silence électrique quand le *mannequin* se déhanche excessivement ou que l'athlète – homme ou femme – bande, effrontément, les muscles. Je me souviens des spectacles du soir dans les hôtels bulgares et yougoslaves, quand je sillonnais ces régions depuis Munich avec Georg K. ! Quelque chose d'hésitant, aussi bien dans le *spectacle* que dans la salle.

### **Xi-An, le Hyatt, 6 février 1992**

18 heures – Jamais comme ces derniers jours, je n'ai pensé – voyage oblige ! –, à Danièle, à Jean-François et à F., mes compagnons de route à travers le monde. Danièle, folle de Chine, me rejoint souvent quand je me promène dans les jardins aux ponts donnant *nulle part*, aux pièces d'eaux ornées de lotus, aux kiosques aussi inconfortables que séduisants, ou alors quand je me hasarde dans quelque échoppe où attendent robes, peignoirs ou châles avec de grands dessins de papillons orangés et roses sur de grands fonds bleus ou carmin.

Hier, c'était Jean-françois dont le bras et la proximité m'ont soudain manqué tandis que je parcourais la *Forêt de stèles* du Musée provincial du Shaanxi, installé dans un ancien temple de Confucius, près du rempart sud. Six kiosques entiers, à la suite – les quatre premiers surtout –, remplis comme une forêt d'arbres de plus de 1000 stèles datant de 837, et placées en sûreté à cet endroit depuis la fin du XI<sup>e</sup> siècle. J'y ai passé certainement plus d'une heure, passant d'une allée à l'autre, comme à travers les rayonnages d'une bibliothèque de pierre, une *lithothèque* ! Dans la deuxième salle, dès l'entrée, à droite, deux calligraphies de Xan Zhenqing (709 - 785) servent encore aujourd'hui de référence ; à gauche, la stèle de Si-Ngan Fou, gravée en 781, qui relate l'installation d'une communauté nestorienne en 631, à Chang'an, et décrit les cérémonies, les rites et la vie religieuse de ces chrétiens schismatiques dans la capitale des Tang... pendant 150 ans ! Le guide bleu a répondu à ma perplexité : à la partie inférieure de la stèle, on peut *lire* une inscription en langue et graphie syriaques. En ressortant, je me suis assis un moment encore à l'ombre près de la stèle du Classique de la Piété Filiale – première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle – et j'ai songé, mon cher Jean-François, à mon enseignement sur Charles Quint, il y a trois ans, dans les Jardins de l'Alhambra de Grenade...

Je te parlais, je le sais... Je me suis même surpris à remuer les lèvres ; devant-moi, devant nous, se déployaient en enfilade les quatre cours du Temple de Confucius, aux arbres gelés et scintillants sous le soleil de midi de cette magnifique matinée d'hiver...

Dans la grande mosquée, près de la Tour du Tambour, à quelques centaines de mètres seulement de la Tour de la Cloche, cœur et passage obligé de toutes les artères de la ville des Ming et des Qing, elle aussi en forme de Temple Confucéen, un peu délabrée et toute vieillie par la poussière de loess accumulée depuis... toujours..., je devais rencontrer trois jeunes, deux filles et un garçon, de France en stage à Pékin – aujourd'hui ce fut au tour de deux de leurs camarades, devant l'armée de Terra Cotta de Qin Shi Huang Di.

20 heures – C’est vraiment un autre pays... L’année nouvelle dure déjà depuis trois jours. J’avais répertorié une liste de cinq *grands* restaurants sur l’artère principale Dong Dajie où donne le Hyatt. Je viens de marcher plus d’une heure et quart, jusqu’à la Tour de la Cloche (aller/retour) : rien ! Ils sont tous fermés. Un homme, jeune encore, est venu à mon secours quand il m’a vu essayant de déchiffrer l’enseigne du premier restaurant de ma quête : il vient de me raccompagner jusqu’au *Pavillon*, le restaurant chinois du Hyatt où je viens de commander, avec force gestes, quelque petites choses...

20 heures 50 –... excellentes ! Je viens de terminer : quelques *dim sum* de Canton – sortes de raviolis de formes différentes, à base de viande et de fruits de mer –, des coquilles St Jacques, revenues à la poêle, et un morceau de canard de Pékin, croustillant à souhait, le tout accompagné de quatre sauces différentes et arrosé de thé au jasmin. J’ai quand même terminé par une bière pour me libérer la bouche... J’ai pris l’habitude de vérifier mon addition : bien m’en a pris encore une fois. *On* m’imposait 30 FEC sur mes coquilles qui n’en coûtaient que 3. *On* s’est excusé !... Tout cela est déplaisant. Sans cesse être sur ses gardes. Je n’aimerais pas en faire une habitude. Et pourtant...

23 heures – Je viens de regarder *Working Girl* sur le canal privé de l’hôtel : un sale rôle pour Sigourney Weaver, mais éblouissant pour Mélanie Griffith ; Harrison Ford un peu pâlot, jouant les faire-valoir. Je suis assis au bureau de la chambre devant une pauvre reproduction d’un cheval T’ang en support de lampe, tandis que la FM de Xi’An donne *Tout le bleu du ciel*, dans une version Montovani. Le confort et le kitsch : c’est peut-être le sort des pays qui ont eu ou qui n’ont pas eu d’histoire et passent leur présent à son exploitation ou en compensation. J’ai éprouvé le même malaise dans tous ces pays du Tiers Monde que ce soit l’Égypte, le Pérou ou le Mexique et dans les grandes villes de la Côte Ouest des USA. Confort et kitsch. Sans les Pharaons, les Incas et les Aztèques, qu’irait-on faire là-bas ? Mais de quel passé et de quelles traces peuvent s’enorgueillir Los Angeles, San Francisco et Sacramento ou Las Vegas ?, s’il n’y avait pas la Baie, Hollywood, le vin californien et les wedding chapels !!!

Les milliers de soldats en terra **cota** du site Qin Shi Huang Di !

Impeccablement alignés par quatre sur plusieurs centaines de mètres, en onze corps d’armée : hommes de rang, officiers, cavaliers, fantassins, droits, calmes, nobles, sereins, aux ordres ; ceux de l’extérieur, la face tournée du côté ouvert, ceux des premiers rangs dans un garde à vous de respect et de parade. Chacun est différent : les traits surtout, les yeux et la moustache, la barbe, le poil. C’est peut-être là que j’ai vu des individus, depuis mon arrivée en Chine. Je les regardais un à un, autant que je pouvais, depuis le poste d’observation surélevé que constitue le praticable qui court tout autour des fosses d’excavation, surtout la fosse n° 1, la plus dégagée qui constitua l’événement archéologique mondial quand la première figure fut fortuitement exhumée sous la pioche paysanne d’un membre de la brigade de production Xiyang de la Commune de Yanzhai, dont le chef avait décidé de creuser un puits lors de la grande sécheresse du printemps 1974. Newsweek avait titré : *The clay clones of an 8000 man army*, oui, je les ai observés longuement, ces soldats de l’au-delà que le premier empereur de toutes les Chines avait commandés pour l’accompagner : la partie inférieure est pleine, la supérieure creuse ; leurs armes sont réelles : épées, dagues, masses d’armes, lances, hallebardes, haches, arc et flèches. J’apprends que le mélange cuivre étain était combiné avec onze autres éléments comme le nickel, la magnésium, le cobalt et le chrome. Et que les pointes des flèches contenaient un pourcentage de plomb empoisonné. Chaque figure mesure 1,95m : il y a 38 colonnes. Tout ce monde était peint des couleurs de leur arme, de leur grade, de leur région.

Tout autour, les visiteurs ne cessaient de circuler : j’ai déjà dit que quand ce peuple se déplace, c’est une déportation, un exode, une Berezina ! Ici tout se fait en proportion ! Je me suis alors placé à un angle mort du garde-fou et, en baissant suffisamment les yeux pour n’apercevoir en hauteur que la base en bois du praticable, tout en disposant mes mains en guise d’oculaires de part et d’autre de mon visage, je ne pus voir que l’immobile et formidable armée. Le bruit des pas et des paroles ne me déranger pas : je remplis ma mémoire de la troisième partie d’*Akhenaton* de Philip Glass – tu sais F., le passage où galope un cheval sur la tombe de Chagall tout en se reflétant dans le contre-jour d’une fenêtre fermée, quelque part dans le dernier aucti-clip –, et je mariaï ces secondes exaspérées de

multitudes rejaillies de vingt-trois siècles d'enterrement, à d'autres, bourdonnantes de silence et de neige... l'autel supérieur du Machu Pichu. De chaque côté du Pacifique, je fécondai par la contemporanéité de ma présence multiple, l'Inca et le Qin, Cuzco et Xi'an, les Andes et le Shaanxi. L'altitude d'en haut et celle d'en bas, comme peut le signifier l'*altus* latin, l'abscisse et l'ordonnée, la foule et le désert ! Entre les deux, sans lâcher ni l'un ni l'autre, unifié par l'envers et l'endroit, le haut et le bas, l'avant et l'après de l'histoire et de mon histoire, j'ai encore existé, quelques minutes, à la fois quelque part et ailleurs... Dans la voiture qui me ramenait vers Xi'an, je démêlai les fils de toutes ces mémoires, tandis que s'effaçait dans l'air jaune des poussières de loess, la pyramide, immense, majestueuse et basse, du tumulus non encore excavé du premier empereur : Pu Yi a clos ce qu'il avait ouvert !

### **Xi'an, le Hyatt, 7 février 1992**

18 heures – Je rentre d'au-delà de la Weihe, le fleuve qui donne son nom à l'immense plaine du Shanxi, confinée entre deux barrières de montagnes au nord et au sud, dans le goulet desquelles parvenaient, depuis toujours, les caravanes de la Route de la Soie, depuis le Soudan, la Méditerranée et la Germanie par les étapes de Samarkande, de Boukhara et de Khorassan. Cette ville de Xi'an ne s'appelle ainsi que depuis les Ming et les Qing. Du temps des Han, elle se nommait Chang'an, et Haojing du temps des Chou de l'ouest, et encore Fenjung du temps d'autres Chou, au X<sup>e</sup> siècle avant J.C. Daxing pour les Sin, mais de nouveau Chang'an pour les T'ang – en se déplaçant un peu au sud, il est vrai. Au temps du premier empereur de toutes les Chines – Qin, prononcer Tchîn, d'où le nom de Chine –, Qin Shi-Huangdi, elle s'appela Xianyang et se situait juste au-delà de la Wei – d'où, commençai-je, je reviens.

Cette collection de capitales – que nous appellerons Xi'an pour la commodité – est l'égale de Rome et Constantinople. Notre ignorance seule est responsable de notre omission. Ce quadrilatère grossier, de quarante kilomètres de côté, délimité par la Wei au nord et de trois de ses affluents : le Fengshui, le Bahe et le Hushui, devrait être considéré comme l'un des foyers culturels les plus importants de l'histoire de l'humanité. Le malheur de Xi'an c'est d'avoir été la victime de l'indifférence. Douze fois capitale de royaume et d'empire, elle ne suscita que le mépris de ses vainqueurs successifs qui la laissèrent tomber dans l'oubli. Fléaux, désastres, ravages, fragilité architectonique eurent raison du reste...

C'est pourquoi aujourd'hui, il faut aller au delà de la Wei, au Nord, et au delà du Bahe à l'Est, bientôt, si les fouilles continuent, au-delà du Hushui au Sud et Fengshui à l'Ouest, à la recherche des demeures de l'éternité. De même que le Nil répartit l'Égypte en Orientaux – les vivants, rive droite du fleuve, séjour des Temples – et en Occidentaux – les morts, rive gauche du fleuve, séjour des cités funéraires, vallée des Reines et des Rois, mausolées des Hachepsout et de Ramsès... ainsi et en commençant par le plus célèbre d'entre eux, à trois heures d'une horloge trigonométrique : le Shihuangling (Qin) (l'armée de terra cotta) ; à l'heure dans les montagnes, le Qiqo-ling (T'ang) ; à 11 heures, le Zhao-ling (T'ang encore) et à 10 heures, à trente kilomètres l'un de l'autre, le Mao-Ling (Han) et le Qian-ling (T'ang enfin).

Qin, T'ang, Han.

Pour les situer dans le temps de l'histoire : Qin 221-207 avant l'Ère Chrétienne (EC), puis 321-417 après l'EC ; Han 206 avant l'EC –8 après l'EC puis 25 - 120 après l'EC ; T'ang : 618-907 après l'EC. Trois énormes civilisations, trois énormes cités funéraires avec mausolées géants et tombes **satellites!** Bien sûr, l'Égypte était déjà aux mains des Ptolémées, bientôt des Romains, pour disparaître... Saqqarah, Gizeh, Abydos, Karnak, Louksor et Abou Simbel étaient déjà au temps du premier Qin, de l'antiquité. Athènes était romaine et vainquait son vainqueur par sa langue et sa culture. Constantinople n'existait pas... ni Londres, ni Paris !

22 heures 15 – J'étais sorti pour dîner. Je suis allé à l'aventure dans Dongdajie. Ne trouvant rien, je m'étais donné jusqu'à l'intersection suivante avant de retourner au Hyatt prendre n'importe quoi à la cafétéria. À l'intersection, quelque lumière m'attira à cinquante mètres. Je m'y hasardai, entrai ; on me

conduisit dans une arrière-salle où des *Western* – 4 adultes et 3 enfants – occupaient une table ronde. La serveuse m’assigna à une dernière table, cachée par un paravent. Au passage, je lançai un *good evening* à la cantonade. Je savais que je ne resterais pas ainsi dans mon coin comme puni. Je jetai un coup d’œil évasif sur la carte maculée qu’on me présentait. Déjà, le plus grand des enfants vint m’inviter à leur table. J’acceptai, remerciai, m’installai à la huitième place, encore libre donc – 8 se dit *ba* et signifie le bonheur –, et me présentai... en anglais. C’était des Allemands de Hambourg, mais travaillant pour la Lufthansa à Pékin. Voilà comment on se rend compte que le monde est vraiment petit. Nous avons échangé nos cartes : je les recontacterai à Pékin à mon prochain séjour. J’ai offert mon support au *grand* sur Hong Kong, à l’occasion. Tout cela en allemand, bien sûr.

En fait, je reviens de chez les morts, après cette journée passée dans l’au-delà... de la Wei. Tout d’abord, je n’ai pas trouvé la salle du Temps de Confucius – encore ! – de Xiangang que je cherchais, celle pour laquelle j’avais prévu un arrêt dans cette ville aujourd’hui *salement* résidentielle. Une armée de 2548 figures de terre cuite, découvertes dans une nécropole Han, exactement entre le tombeau de l’empereur Gaozu (206-195) et le mausolée de l’empereur Jindi (155-140) : j’ai lu que la répartition dans les fosses reproduisait l’ordre de marche à la bataille d’une armée Han ; cette disposition n’a manifestement pas pu être respectée dans le musée. Les figurines sont entassées dans des vitrines étroites, mal taillées et sales : certains soldats ont perdu un pied, une jambe, la tête... Ici, le cheval d’un cavalier s’est effondré, là c’est un cavalier qui embrasse le cou de sa monture. On les a même séparés dans deux bâtiments de part et d’autre d’un jardin. Mais, même pitoyable, même sous verre, même en déroute, et malgré la petitesse, de 48 à 55 cm pour les fantassins, de 67 à 70 cm pour les cavaliers, on sent passer et frémir encore entre les rangs la liesse des victoires et le vœu d’en favoriser la répétition.

Le plus considérable des tombeaux des empereurs Han, c’est celui de Wudi (140-87), le Maoling : c’est depuis le petit kiosque qui domine le tombeau Huo Bing, un jeune général mort à 24 ans après sa victoire sur les Xiongnu, *les Huns*, que l’on découvre l’ampleur du Maoling, ainsi que la vingtaine de tumuli qui l’entourent à l’horizon. Il était près de 11 heures, j’étais seul là-haut, il faisait un froid sec, sous un soleil tiède au jaune évanescent. Le ciel bleu pâle donnait à la rare végétation gelée, roux terne, des allures d’une chape ocre jaune dont les lambeaux récemment exhumés eussent été exposés sur les pentes rondes des tombeaux impériaux. Je me recueillis dans l’espace millénaire et fis monter, avec l’émotion qui me gagnait, une sourde mélodie improvisée, puis je m’ébrouai tout en mâchonnant des sons inarticulés qui se perdaient devant mes yeux voilés par l’haleine épaisse que j’exhalais dans l’air glacé.

À travers les cassures du loess, les habitations troglodytiques et les bicylettes impérissables, nous progressâmes jusqu’au Zhaoling, la plus vaste nécropole de Chine avec ses 20 000 ha au milieu de laquelle, sur le Mont Jiuzong (1188 m) se dresse le tombeau de Li Shimin ou empereur Taizong (626-649) ; 167 autres tombeaux de princes, de concubines, de commis l’entourent. La dépouille de l’empereur est inaccessible. Un petit musée – fermé, il était 12 heures 30. J’ai prié qu’on m’ouvre la porte, on le fit de bonne grâce –, où 163 statues funéraires, *mingqi*, m’attendaient dans leurs naïves et tricolores attitudes : bouffons, danseurs, fonctionnaires, guerriers et deux chevaux dansants, avec chacun son dresseur. Ainsi toute la cour se déplaçait dans l’au-delà. Merveilleuse céramique T’ang, glacée et toute brillante, solide, fière, vivante. Et toujours le nombre, la quantité, la masse... Pas le clonage, comme l’avait faussement écrit Newsweek pour l’armée Qin grandeur nature. Tous des individus. L’empereur, celui qui partait n’emportait pas avec lui des marionnettes interchangeable, mais il se faisait accompagner par des êtres irremplaçables, des êtres connus ou reconnaissables, inoubliables ou... à rencontrer encore !

J’étais gelé en quittant le petit musée. La voiture était chaude. Je m’y calfeutrai. Je crois bien que je me suis endormi un instant. Quand j’ouvris à nouveau les yeux, sur un cahot plus dérangeant, nous longions des fermettes, genre villas romaines, aux murs de pisé jaunâtre et brun, et dont les lourdes portes largement ouvertes parfois, laissaient voir des cours intérieures et deviner l’habitation de tout le clan ainsi qu’une organisation très sophistiquée. De loin en loi, au milieu des champs cultivés et détournant les sillons, d’humbles tas de terre, de forme conique, plantés de bâtons d’encens et coiffés

de fleurs de papier blanc : tombes anonymes ou familiales, cimetières improvisés à côté de chez soi... Décidément, cette vaste plaine n'est qu'une vaste nécropole !

La montagne de Qianling n'est qu'à une trentaine de kilomètres du Zhaoling. La route est très passante, plusieurs agglomérations la bordent. Sans être intense, la circulation y était importante. Et les bicyclettes, mon Dieu, les bicyclettes ! Avant d'y monter, je voulus rendre visite à la Princesse Yongtai et au prince Zhanghai, dont les tombeaux s'enfoncent à ses pieds. Je me serais vraiment cru dans l'au-delà du Nil, dans la vallée des reines et des Rois : même plan incliné d'une cinquantaine de mètres, aux parois peintes ; même couloir horizontal ensuite, menant à une salle intermédiaire, où quelque piège pourrait être préparé à l'intention d'un éventuel voleur de sépulture ; puis vient le chenal d'accès à la chambre funéraire elle-même, au plafond, ici une coupole, ouvragé et peint. J'étais absolument seul chez le Prince. Comme au Zhaoling, on dut ouvrir pour moi. Dans des niches, les mêmes petites figurines. Étais-je près du Nil, étais-je près de la Wei ? L'image furtive d'une momie d'enfant me traversa le cœur, tandis que je remontais le plan incliné de la tombe du Prince. Je l'avais remarquée dans le coin du caveau d'une princesse pharaonique lors de mon dernier voyage sur le Nil, pour la Noël 1989. Je me souviens lui avoir donné une absoute discrète... à plus de 3000 ans de distance. Le Prince Zyanghai était le deuxième fils de l'empereur Gaozong et de la future impératrice Wu Zetian. En opposition avec sa mère qui avait pratiquement dépossédé le trop faible Gaozong, son père, de ses prérogatives impériales, le jeune Prince devint un gêneur. À la suite d'intrigues de palais, il fut acculé au suicide, mais reçut de sa mère une sépulture digne de son rang : au plus profond de son palais souterrain, le prince aurait pour compagnie des beautés peintes au visage de pleine lune qui peuplaient son gynécée et ses jardins. L'impératrice lui accorda également, et non sans cynisme, le titre *DAO*, qui signifie, Mort prématurément !

Nous gravâmes alors le Qianling...

### **Xi'an, Le Hyatt, 8 février 1992**

10 heures 20 –... La route d'accès est une rampe assez large et toute droite, bordée de deux fossés et de platanes, au-delà desquels sont disposées, symétriquement et dans un alignement impeccable, des maisons de campagne aux lourdes portes cloutées et aux murs de pisé, d'un ocre jaune très soutenu. C'est l'entrée type de toutes les grandes oasis du Taklamaklan, que l'on retrouve dans tout le Turkestan chinois, et jusque sur le haut-plateau iranien. La rampe semble nous lancer dans le ciel sans nuage et bleu pastel : il est 14 heures 30. L'arrivée au parking est des plus décevantes... À peine débarqué, me voici assiégé par une nuée d'enfants, de femmes et d'hommes, aux grosses dents jaunes chevalines, aux yeux mandchous, cheveux lisses et noirs et pommettes cramoisies : c'est que le vent souffle sur le Qianling qui se dresse sur le Mont Lingshan. J'enfile mon blouson, j'abandonne le chauffeur au gardien du parking qui réclame sur le champ quelques *maos*, « cents », et je descends une légère pente vers... je ne sais où exactement, puisque je ne vois aucune indication... et je tombe au beau milieu de la Voie des Esprits, large d'une cinquantaine de mètres et qui va se perdant à ma gauche brusquement, mais à plus de cinq-cents mètres cependant, et qui grimpe à ma droite, résolument, vers l'immense cône du Liang, à la végétation roussie par le gel, tandis qu'en face de moi – donc de l'autre côté de la voie –, un paysage grandiose de pentes, de vallées, de terrasses et de canyons de loess d'un brun foncé, légèrement violacé par la lumière oblique, me rappelle irrésistiblement, mais en moins *Colorado*, – en moins rouge –, le Grand Canyon si longtemps rêvé et maintes fois parcouru, depuis, dans ma mémoire...

C'est sous la dynastie T'ang (617-907) que les mœurs funéraires ont changé. On ne construit plus de mausolées impériaux sur terrain plat : les cercueils des monarques furent enterrés dans des montagnes – économie oblige ! Il y en a ainsi dix-sept autour du Qianling : l'empereur Gaozong et son épouse souveraine Wu Zetian y reposent côte à côte. Gaozong mourut le premier, Wu Zetian exerça la régence, puis s'autoproclama impératrice. Elle fut la Hatchepsout de Chine. Elle mourut de maladie en 705 et le Qianling – où elle avait fait transporter la dépouille de son défunt mari, de Luoyang, via Chang'an, ex Xi'an –, ne fut en fait terminé que l'année d'après, en 706. Sa construction dura quelque

23 années. Il était, à l'origine, entouré d'une enceinte intérieure et d'une muraille extérieure d'une épaisseur de 2,40 mètres, avait une superficie totale de 240 000 m<sup>2</sup> et un double caveau, unique en Chine. Unique aussi à ne pas pouvoir tomber entre des mains sacrilèges : il est recouvert et enveloppé par des milliers de mètres cubes de sable fin. Ingéniosité de la vie après la mort !

Comme l'âne de Buridan, je dus me décider sans raison, je pris à droite vers le Liang. Oui, dès les premiers pas, je fus saisi par *la* présence. Oui ce lieu est toujours *habité*. J'ai reconnu souffler le même souffle que sur la Via Sacra, qui va de l'Arc de Constantin à celui de Tibère, sur le forum romain, sur l'Hayios Odos qui serpente parmi les autels jusqu'au Temple d'Apollon de Delphes ; sur l'escalier abrupt des Propylées de l'Acropole, à Athènes, sur les degrés cyclopéens de l'Inti Wa Tani du Machu Pichu, au Cuzco, et sur la voie en L qui mène à Teotihuacan du Mexique aztèque de la Pyramide de la lune à celle du soleil ! Oui, j'ai reconnu souffler les mêmes esprits qui peuplent l'allée des béliers de Louxor à Karnak, les montées du Sinaï, du Thabor et du Carmel : le même esprit qui souffle sur toutes les Terres de Feu à travers tous les déserts de la nature, quand elle se met à être humaine, et de l'âme quand, après une longue et patiente écoute, elle se met à entendre...

Vingt dignitaires, deux par deux, montent une éternelle garde de chaque côté de la côte : géants hiératiques, vêtus d'amples tuniques aux larges manches, les deux mains sereinement croisées sur le pommeau de leur épée fichée en terre. Je les saluai tous, systématiquement. Trois cents mètres plus haut s'étend un petit plateau. Juste avant d'y atteindre, surgissent deux stèles : à l'ouest l'une commente le règne de Tan Gaozong, l'autre à l'est et vierge en l'honneur de l'impératrice Wu, dont la louange dépasse toute expression.

Et juste à l'orée du plateau, voici en ordre impeccable de présentation, soiwante et une statues de plein pied, de personnages tous décapités. Les inscriptions qu'ils portent gravées sur le dos ont révélé qu'il s'agit de tous les ambassadeurs accrédités à la cour de Chine au VII<sup>e</sup> siècle, de tous les pays d'Asie, et des contrées barbares, c'est-à-dire l'Europe. Enfin deux imposants lions de pierre, gardiens de cette entrée sud du site original...

On me présenta un cheval roux pour partir à l'assaut du Liang, je déclinai la proposition, autant par pitié pour la pauvre bête que par préférence de la perspective. Le Liang est si majestueux depuis le plateau, impérialement impassible au-dessus du profond canyon de loess. Et la bise qui me glaçait agréablement le nez et les oreilles avait si opportunément désertifié la place... que je demeurai immobile quelques minutes, face au sommet, les yeux fixés et mi fermés, sur la pente du cône, les poings serrés dans les poches de mon blouson, les fesses et les cuisses transpercées par le courant d'air que n'arrêtaient pas mes pantalons de toile. Souffrance et bien-être : un au-delà des deux en fait ! De ma contemplation qui sait ! ! En tout cas, simple présence ! Être là !

13 heures 35 –... Je revins un temps au milieu des hommes sans tête. Comme dans la forêt de stèles, dans les salles du nord du Temple de Confucius à Xi'an, j'ai parcouru dans le silence peuplé de rafales sifflantes, les siècles d'immobilité acéphale de cette représentation diplomatique. Les stèles, l'armée de terre cuite, les statuettes funéraires... le nombre, la quantité, l'accumulation ! L'au-delà de toutes mesures, dans l'espace du Milieu, dans le temps immémorial, dans et sur la terre... L'autre fils de Wu Zetian – le Prince Zanghuai s'étant suicidé – l'empereur Zhongson (683-684 et 705-710) avait décerné à sa mère le titre suivant : *Zetian Dashenghuangdi*, grand sage empereur prenant le ciel pour modèle. Au pied du Liang, j'ai aussi levé les yeux vers le ciel, modèle en tout, pour celui qui se proclame son Fils.

Je m'arrachai littéralement à la fascination – glaciale ! – du lieu et redescendis comme un automate la pente des dignitaires. Je continuai tout droit la section de la Voie qui semblait devoir terminer abruptement à en croire mes yeux. La théorie des statues latérales repart : cinq paires de chevaux sellés, tenus en laisse par un page à pied ; une paire d'autruches (sic !) et à une certaine distance, deux chevaux ailés, massifs mais de noble prestance, que Victor Segalen aurait excavés lui-même. C'est à la hauteur des chevaux que s'illumina, se dévoila et se déroula – et chaque verbe doit être pris à la lettre – l'effet d'arrêt brusque que produit la perspective de la Voie, depuis l'endroit où je l'empruntai,

ainsi que du haut du plateau des Lions de garde du Liang. La Voie, dans le sens où je la pris, débouche en effet sur une vaste terrasse, genre *point de vue*, avec balustrade sur trois côtés. En avançant jusqu'à elle, je faisais augmenter de façon exponentielle, dans la lumière diffuse où flottaient des escarbilles de mica, au premier plan, un escalier monumental, de 20m de large et 576m de longueur, assure le Guide bleu, qui va se perdre, dans un infini gris bleu, tout au fond du grandiose, large et éblouissant cirque de monts, canyons, vallées et collines qui plante la toile de fond, la coulisse, le décor incommensurable pour l'éternel repos de la seule impératrice parmi la soixantaine de dynasties dénombrées que compte l'immémoriale histoire de l'Empire du Milieu. Je m'accoudai à la balustrade, après avoir remonté le col de mon blouson. Où étais-je ? Je sais que je ne pensais pas. Après le Ciel depuis le plateau de la montagne, la Terre depuis la Voie des esprits. Le Qianling prenait possession de moi, comme d'autres lieux l'ont déjà fait, et je me suis laissé faire, entrant volontairement, délibérément, coopérativement dans cette assimilation, incorporation, intégration, psychosomatique, mentale, métaphysique. Je veux devenir *ces* lieux, comme je veux qu'ils fassent partie de moi. De même que ces lieux retentissent de toutes les présences accumulées des pèlerins quêteurs de permanence, je veux de même me laisser transformer pendant le temps qui m'est donné, par ces raffineries de l'humanité essentielle. Je ne peux m'empêcher de croire – je suis un naïf définitivement ! – que là où j'ai senti, qu'il fallait que je vienne et m'arrête un certain temps d'exposition... Non seulement je demeure maintenant et à jamais, mais tout pèlerin, de la sorte, me retrouve et moi je le retrouve dans l'anonymat conjugué de ce qui, et de lui et de moi, jamais ne passera ! Je crois dans un monde à venir mais l'éternité, elle, est toujours déjà là !

15 heures 45 – Je regagnai la voiture, complètement gelé, sous le regard hilare de ceux qui m'avaient *accueilli*. J'ôtai cependant mon blouson avant de m'engouffrer dans cet igloo de confort et de chaleur. Mon chauffeur avec qui je ne communique que par signaux, eut un sourire humain. Il démarra sans plus attendre, nous dévalâmes la pente à tombeau ouvert. Dans la plaine, je m'assoupis sous l'excès de tiédeur, d'impressions et de fatigue... non sustentée. Depuis 9 heures, nous étions en route. Il était 15 heures 30 et il fallait encore une bonne heure de route pour rentrer... En fait, une douce euphorie m'habitait. Dans ces cas-là, je le sais maintenant excellemment que, pour l'avoir mainte et mainte fois constaté depuis mon arrivée à Montpellier, en septembre 1990, l'Amérique du Sud ayant été définitivement déconnectée de mon computer mental, je me contente de vivre ce qui m'est donné, offert, proposé, imposé, demandé... de vivre. Et je le vis habituellement très bien, merci !

En certaines occasions, comme ces jours à Xi'an et ce jour-là en redescendant du Qianling, je suis non seulement très bien, mais vraiment *bien*, en *accord*, *congruent*, *contemporain de moi-même*.

C'est dans ces moments, de plus en plus *nombreux*, en tout cas de plus en plus *conscients*, que vient, qu'est venue dans la voiture du retour la question de *ce* qui se-constate-comme-allant-de-soi-mais-qui-ne-va-pas-de-soi, quand même ! D'une part, pourquoi tant de grâce – attention, soin, protection – et pourquoi suis-je en Chine pour ce job d'aumônier ?...

À la première interrogation, je dois m'habituer à considérer que la question contient la réponse : si tout cela est *grâce* et que la grâce par définition ne se mérite pas mais s'accorde ou ne s'accorde pas, la seule attitude à adopter est de prendre et de se taire. Je croule sous les *cadeaux*, je n'y peux rien, c'est comme cela.

À la seconde interrogation, je sens se profiler, un peu plus nettement – oh, rien d'éblouissant ! – quelques traits de réponse. Non pas que les expatriés de Hong Kong et de Chine aient absolument besoin de moi en particulier... bien qu'ils aient certainement besoin de quelqu'un et peut-être de quelqu'un comme moi... Non pas plus que les Chinois et les Chinoises attendent un second Matteo Ricci et que Dieu... etc. Plus simplement – façon de parler – je constate que la volatilisation de l'Amérique me fait entamer un tel travail sur moi-même qu'il m'apparaît de plus en plus adéquat de me trouver ici, face à une tâche d'apprentissages divers qui me mènera... Dieu sait où... mais qui me remet en question alors que je m'étais installé en réponse ! Ces escapades régulières vers le Milieu, ces retraites-satellites à travers l'Empire, ces forêts de stèles que je grave sur le devenir de moi-même sont en train de devenir mes Exercices, du moins ceux de l'Esprit sur moi...

## **Hong Kong, 9 février 1992**

22 heures 30 – (...)

— Quand j'ai bandé l'arc, le moment vient où je sens que si le coup ne part pas tout de suite, je ne pourrai plus supporter la tension. Et que s'est-il produit brusquement ? Le souffle me manque tout simplement et coûte que coûte, il faut que je lâche moi-même le coup immédiatement, parce que je ne puis attendre plus longtemps qu'il parte !

Le Maître répondit :

— Vous n'avez que trop exactement décrit en quoi consiste pour vous la difficulté. Savez-vous pourquoi vous ne pouvez pas attendre le départ du coup et pourquoi le souffle vous manque avant qu'il ne survienne ? Le coup parfait ne se produit pas au moment opportun parce que vous ne vous détachez pas de vous-même. Vous ne tendez pas vos forces vers l'accomplissement, mais vous anticipez votre échec...

— Finalement, je bande l'arc et je tire en vue d'atteindre le but, objectai-je. La tension est donc un moyen en vue d'une fin et je ne puis perdre de vue ce rapport...

— L'art véritable s'écria le maître, est sans but, sans intention. Plus obstinément vous persévérez à vouloir apprendre à lâcher la flèche en vue d'atteindre sûrement un objectif, moins vous y réussirez, plus le but s'éloignera de vous. Ce qui pour vous est un obstacle, c'est votre (le texte, traduit de l'allemand, indique ici : volupté ; à ma première lecture, j'avais cru à une faute d'impression, à la place de volonté, tout simplement. Il faudra vérifier sur l'original allemand. Les deux ne s'excluent d'ailleurs pas l'un l'autre, au contraire, jusqu'à plus ample information) trop tendue vers une fin. Vous pensez que ce que vous ne faites pas par vous-même ne se produira pas... d'une extrémité de son arc, l'archer perce le ciel. À l'autre bout, fixée à un fil de soie est la terre. Si l'on déclenche le coup d'une violente secousse, on est exposé au danger de voir le fil se rompre. Et la faille est définitive pour celui qui est animé d'un dessein précis et qui emploie la violence ; l'homme reste entre ciel et terre dans cette position intermédiaire qui n'offre pas de salut.

— Que dois-je faire ?

— Apprendre à bien attendre.

— Comment apprend-on ?

— Libérez-vous de vous-même, laissez derrière vous tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez, de sorte que de vous il ne reste plus rien que la tension sans aucun but.

— Donc, il faut qu'intentionnellement je me dépouille de toute intention ?

— Jamais aucun élève ne m'a encore posé pareille question, de sorte que je ne sais pas la réponse qui convient...

Ces lignes sont tirées du petit livre de E. Herrigel, *Le Zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc*, (Dervy livres, pp 45-47). C'est François – mon mentor initial en matière de Chine – qui m'a demandé de le lire... à l'occasion. Je l'ai commencé hier soir à Xi'an, et il m'a accompagné toute la journée, dans la navette, à l'aéroport et pendant le vol où je l'ai achevé. L'ouvrage n'est pas gros, 105 pages. Je suis revenu souvent sur l'une ou l'autre page. Celles dont je viens de recopier des extraits m'ont restitué dans ma quête... Lisez encore :

(...) Cet état dans lequel on ne pense, projette, poursuit, souhaite ou n'attend plus rien de déterminé, où l'on se sent capable du possible comme de l'impossible, dans l'intégrité d'une force non influencée, cet état auquel toute intention, tout égoïsme sont étrangers, est désigné par le Maître comme proprement « spirituel ». Chargé en effet de conscience spirituelle, il reçoit aussi le nom de « véritable présence d'esprit » (...) C'est donc par la toute puissance de sa présence d'esprit, non troublée par une volonté d'intention, si déguisée soit-elle, que l'homme dégagé de toute connexion doit pratiquer un art quelconque (...) Plus on attend de l'absolue présence d'esprit, moins on doit laisser à des dispositions naturelles favorables ou au hasard le soin de provoquer le détachement et la libération de soi-même, le repliement et la concentration de la vie qui sont exigés (...) Au contraire, c'est préalablement à toute action et à toute performance, avant tout don et soumission de soi que cette présence d'esprit est réalisée et assurée par l'exercice (...) Quand tout découle de l'oubli total de soi et du fait qu'on s'intègre à l'événement sans aucune intention propre, il convient que, sans aucune réflexion, direction ou contrôle, l'accomplissement extérieur de l'acte se déroule de lui-même (...) seul l'esprit est présent, en une sorte d'état de veille qui ne colore pas précisément de la teinte du Moi, et plus capable de pénétrer tous les espaces, toutes les profondeurs, avec des yeux qui entendent et des oreilles qui voient (...) (pp 53-63 passim).

Oui, je crois que depuis Loyola, on me fait faire du chemin, on me met sur une voie, on me dispose en présence d'e/Esprit...

## Hong Kong, The Peak, 24 février 1992

17 heures – J'émerge d'une sieste. Depuis hier soir, je me suis retiré pour trente six heures chez Marc et Marianne, à Severn Road, au-dessus d'Aberdeen. Magnifique journée de soleil, et ciel bleu pastel, sans nuage. Les îles et les presqu'îles tissent un irrégulier entrelacs dont une brume d'évaporation évanouit les contours. Sous la douce protection de mes amis et de mes plus proches collaboratrices, j'ai décidé pour ce semestre de m'accorder, quand je me trouverai à Hong Kong, ces trente six heures de retraite, de silence et de repos, sans couper toutefois le cordon ombilical de la communauté au moyen de mon *pager*. Je dors, je lis et je songe. Je mange et bois, **aussi**, gâté par la vieille servante chinoise et la cave exquise de Marc.

J'ai cinquante ans depuis dix jours, depuis le 13 février. Dire que j'ai été fêté est une litote : des jeunes aux amis sur place, de la famille aux amis de France et du monde, courrier, fax et téléphone n'ont pas cessé une semaine durant, ni les attentions, présents et banquets ! Entouré et célébré, je le fus comme un lieu de pèlerinage que l'on fréquente par dévotion régulière intense et brève selon une obligation du souvenir, de l'âme et/ou du cœur, comme un témoignage nécessaire de la mémoire vive. Chaque message retentissait plus en moi, par les images qu'il réactivait que par les mots rituels et quelque peu répétitifs qu'il transmettait. En entendant ou en lisant, je revoyais, atomisé en souvenirs, ce demi-siècle de genèse, avec cette conviction, toujours plus claire, toujours plus belle, de n'avoir jamais connu – encore ! – que le commencement des choses et des événements... Un seul instant, le passé m'a étreint – comme irrévocable et inexorable coulée du temps... –, en lisant sur un bulletin d'information inter-communautaire qui me parvient de France, pour la première fois, mes nom et prénoms flanqués de la mention de mon âge.

Pas une seconde, je n'ai songé à mes cinq décades, mais à ma mère et à ses soixante dix sept ans. Une peine silencieuse m'a traversé alors de réaliser que le temps, désormais, travaillerait comme jamais ne le pourra l'espace, à nous rendre l'un à l'autre de plus en plus inaccessibles. Une photo, reçue depuis, illustre à l'évidence ce sentiment nouveau d'avoir maintenant une vieille maman...

22 heures 20 – Depuis mon retour de Xi'an, il y a quinze jours, je vis en la compagnie de Frédéric Von Hohenstaufen, Frédéric II, fils de Henri VI et petit-fils de Frédéric I<sup>er</sup>, Barberousse. Il vécut de 1194 à 1250, eut 4 épouses et une quinzaine de concubines dont il reçut une vingtaine d'enfants. Ses titres étaient les suivants : Roi des Romains, Empereur germanique, Roi des Lombards, Roi de Sicile, Roi des Pouilles et de Calabre, Roi de Corse et de Sardaigne, Roi de Jérusalem, Roi d'Arles, Comte de Bourgogne, Duc de Haute et Basse Lorraine, Suzerain des Margraves de Styrie, du Tyrol, de Carinthie, de Vérone et de Thuringe, Protecteur des Rois de Pologne, de Hongrie et de Chypre, allié des Rois d'Aragon, de France et d'Angleterre... C'est dans les Pouilles que je le rencontrai, avec F., l'été dernier, alors que je bouclais la boucle de mon équipée baroque, commencée plus de quinze ans auparavant en Bavière, en Autriche, en Bohême et à Prague, continuée entre Mantoue, Crémone et Vienne, révisée à Rome et à Naples, prolongée en Sicile, développée entre le Rio Grande et Ushuaia et, surprise, dans les jardins du Palais d'été – saccagé – de Pékin ! Il me restait les Pouilles, l'Apulie, la Puglia. J'y conviai F., déjà en 1990. J'ai raconté ailleurs que nous dûmes – nous aussi ! – nous arrêter à Eboli. À l'époque, Saddam Hussein s'empara du Koweït ! Jour pour jour, un an plus tard, nous repartions pour le Sud du Sud. Ce fut vraiment une fantastique escapade et notre entrée à Lecce un triomphe de l'œil.

La surprise vint d'une rencontre non prévue, mais en tout point fabuleuse. Et ce, dès le premier soir à la halte, entre Andria et Lagopesole, à Castel del Monte, le plus beau et le plus merveilleux château, construit sur les plans et sous la conduite de Frédéric. Sa présence devait nous attendre tout au long de la Mer Ionienne, de Lucera à Bari et Brindisi, en passant par Barletta, Melfi, Trani... ou Otrante ou Manfredonia ! Plus d'une centaine de ces forteresses, élégantes et fonctionnelles, agrémentent la mémoire innombrable des Pouilles, bien sûr, mais aussi celle de la Calabre, de la Capitanate, de la Basilicate et de la Sicile tout entière... sans parler de la Souabe, berceau des Hohenstaufen !

À mon retour de Xi'an, m'attendait dans mon courrier, sa biographie, publiée à la Librairie Académique Perrin, par Benoist-Mechin, en 1980. Une somme de plus de 700 pages dans laquelle je me jetai avec d'autant plus d'avidité qu'au fur et à mesure de ma progression, le XIII<sup>e</sup> siècle de l'EC de Frédéric me renvoyait, mutatis mutandis, au III<sup>e</sup> siècle avant l'EC de Qin Shi Huang Di avec qui je m'étais promené trois jours dans la plaine du Gisangzhong. Pour la première fois se sont trouvés réunis tous les royaumes de Chine sous un seul empereur, sur les bords de la Weihe. Jamais comme avec Frédéric, le Moyen-Âge n'avait rejoint l'antiquité, ni le Christianisme l'Islam. Les deux empereurs, en avance sur leur temps, préparaient, dans leur propre personne, comprise comme sacrement de l'histoire, qui la splendeur des T'ang (618-907 EC), qui celle de la Renaissance, italienne d'abord, européenne ensuite.

Ce livre est mon vade mecum depuis deux semaines. Je comprends maintenant pourquoi mon instinct m'a fait lire le mois dernier *Le Radeau de la Gorgone* de Dominique Fernandez : un parcours baroque de toute la Sicile. Une propédeutique à la biographie de Frédéric, Roi de Sicile, prince de sa ville préférée, Palerme !... Je l'emporte jusque dans les taxis ! Quelle rare sensation de traverser Hong Kong dans tous les sens, en même temps que la Sicile continentale – comme disait ce roi – entre le Gargano et Central, en compagnie de Frédéric..., avec l'immense plaisir de *voir*, pour les avoir contemplés de mes propres yeux, les sites les plus divers et les plus reculés que seuls savent mériter les amoureux de ce Sud-là.

En ce mois de février où le ciel – vomissant sur Alger les bombes d'une guerre mondiale – m'a fait naître dans les ruines d'une capitale barbaresque, j'aime à recevoir ce cadeau d'anniversaire de mon demi siècle d'existence : la rencontre par moi, dans le Port des Parfums, de deux maîtres-es-arts *de précéder le temps* pour ouvrir, malgré tout, le chemin...

### **Shanghai, Le Portman, 15 mars 1992**

19 heures 30 – Catherine prépare un osso bucco, Robert dialogue avec le nouvel ordinateur débarqué de Hong Kong, Adrien a disparu de la circulation, peut-être termine-t-il quelque devoir pour demain... Aurélie observe sa mère et furète dans la cuisine... L'imposante installation stéréophonique pleut du Bach à verse... Les L. habitent un appartement au Portman et m'hébergent pendant mon séjour de prospection pastorale à Shanghai, je vais rentrer demain à Hong Kong ; depuis mercredi dernier, les rencontres n'ont pas désempilé, que ce soit ici même, chez Annick et Hervé de B. de K. (BNP), chez Simone F., vice-consul, Jean-Pierre M., Consul Général de France, dans des familles américaines du Portman, et ce matin, dans la résidence du Consul général d'Italie, il Sigor Pietro B.... voyage de prospection, dis-je.

Qui sont ces chrétiens de Shanghai ? De quelles nationalités ? Combien sont-ils ? Que veulent-ils ? De quoi ont-ils besoin ?... Ce sont autant de questions que l'efficacité de mes hôtes m'a permis de poser et pour lesquelles je peux dire que j'entrevois déjà des essais de réponse pratique. Les propositions les plus inattendues comme les plus *intéressantes* me sont venues de Monsieur le Consul Général de France.

Plutôt grand et mince de sa personne, affecté d'un début de calvitie qui dut être précoce ; une quarantaine encore svelte, balancée d'un mouvement oscillant entre le dandinement et le dodelinement, la main fébrile et avide de saisir et de modeler n'importe quoi, quand elle n'est pas déjà prisonnière d'une cigarette, l'autre main nerveusement crispée dans une poche où on la sent fermée ; l'œil à la fois perçant et irrégulièrement papillotant ; le nez, fin et droit, presque dur ; l'oreille plaquée, couronnée de tempes où le sel l'emporte déjà sur le poivre ; et la bouche ! La bouche petite, presque sans lèvres, sphinctérienne à souhait, démolant des mots malléables comme une pâte dentifrice, tout en roulant des prunelles d'avertissement ! Et quand la voix est émise, c'est un air à la fois aigrelet et continu qui se répand, sans jamais s'amplifier, mais comme en s'étirant en méandres dont les aigus indiquent tantôt la rupture de l'argumentation, tantôt le changement de références ; quand cette voix s'arrête, c'est moins pour vous donner la parole et vous laisser le champ libre que pour s'assurer elle-même, par le silence dont elle espère être suivie, de l'état d'épuisement ou d'étonnement dont elle avait en fait, pour seul but de vous faire goûter !! Monsieur le Consul Général est un Alexandre de la

dispute, en César de la répartie, un Roland de l'argument, bref un Napoléon du savoir, de l'expression et de la culture...

Ses propositions – pour revenir à notre propos – ont été doubles : un séminaire sur l'Évangile de Thomas et les influences gnostiques sur le I<sup>er</sup> siècle de l'Église Chrétienne, et une autre sur ce qu'il appela des films christiques comme *l'Évangile selon St Matthieu* de P.P. Pasolini, *Sous le soleil de Satan* de M. Pialat, *Thérèse* de J. Cavalier et *La dernière tentation du Christ* de M. Scorsese ! Je m'empressai de relever ce qui, en la circonstance, ne pouvait être qu'un petit défi : il était en effet deux heures du matin, nous nous trouvions dans le salon à la Résidence, après un cassoulet pichrocolin qu'il avait lui-même concocté dans les vastes et modernes cuisines, installées par ses soins, sur toute la surface des caves de la maison ! Au chapitre *surfaces* j'oubliai de signaler, dans le salon *gnostique*, toute une galerie d'un vingtaine de tableaux et de quelques statuettes, vouées au culte, excessivement relevé, de la nudité féminine : une sorte de gastronomie des yeux, étalée plutôt comme un self service de l'érotisme petit bourgeois, où la provocation quasi systématique n'emporte décidément pas (plus) la conviction d'un quelconque affranchissement ! Monsieur le Consul Général continue ainsi, à tous les étages, à jouer à cache-cache d'on ne sait plus quel sexe, suffisamment connu pour qu'on l'affiche, mais trop immensément féminin pour ne pas laisser d'interroger ! Quand retentirent, dans les nuages de cigares, les borborygmes incantatoires de Charles Trenet en gallinacée croupionneuse, on se trouva à deux doigts de la glissade : mais on se retint !

2 heures – Dès le lendemain de mon arrivée, j'invitai Catherine à m'accompagner au bout de Daming Lu, à quelque cent mètres de l'Océan Hôtel, pour surprendre Tan Hua(ng) que j'avais rencontré sur les marches du Peace Hôtel, le matin même où je débarquai fin décembre (cf. 31 décembre) et dont j'avais fait mon cicérone pendant mon séjour précédent. Il n'était pas à la maison. Son père, puis sa mère et son frère, heureux de me revoir, devaient lui transmettre mon adresse et mon téléphone. Le lendemain, il s'annonçait au Portman, étonné, ému, bouleversé. Je lui fixai à nouveau rendez-vous pour le lendemain dans Nanjing Dong Lu dans la grande librairie Xin Hua. Je tenais à lui offrir quelques livres, dictionnaires et romans bilingues, pour parfaire son anglais. Il tint à m'offrir lui aussi quelques pochettes brodées. Et dans le taxi qui nous ramenait au Portman où il voulut me raccompagner, il ne cessa de pleurer à chaudes larmes, de bonheur de m'avoir revu, de confusion de constater que je tenais ma promesse de lui rendre visite, et de reconnaissance de me voir m'intéresser à sa formation et à ses études. Son visage était baigné de pleurs, sa voix tellement brisée par l'émotion et son excitation tellement bruyante que je lui demandai de bien vouloir expliquer au chauffeur que son état n'était causé par aucun sévice, moral ou physique dont je fusse responsable !

Un instant, il baissa la vitre de la portière et cria à haute voix aux passants plutôt surpris, dans son *broken english* shanghaien :

— *Vous ne pouvez pas savoir combien je suis heureux ! Vous ne savez pas ce que c'est que d'être heureux comme moi !*

Puis, se retournant vers moi, et regardant le ciel :

— *Pourquoi ai-je cette chance de vous avoir rencontré ? Vous faites ma joie, mon espérance et mon soutien ! Comment pourrais-je jamais vous le rendre !*, et il pleurait de plus belle, les mains scolairement croisées sur les quatre livres, soigneusement emballés et qu'il contemplait fixement ensuite d'un œil incrédule...

Il m'a encore téléphoné ce soir, vers 19 heures, m'abasourdissant encore de remerciements, de souhaits et de recommandations... Catherine, par mes réponses, comprenait, elle-même toute émue à son tour, combien Hua m'aime : je lui demandai de répondre en mon nom à tout appel qu'il lui adresserait...

Mais j'emporte de Shanghai une autre figure. Celle du Père Vincent de Paul, jésuite, (Societas Jesus, sj). Oui ! Il s'appelle Vincent de Paul ! Il est jésuite, il a soixante quatorze ans et en a passé vingt neuf en prison, dont six en isolement complet, et il se trouve actuellement en liberté surveillée, à cause de son cœur et de son état général. C'est un homme dont l'accoutrement impersonnel au possible vous ferait l'ignorer, si vous n'aviez pas l'occasion de voir son visage. Il porte en effet un costume bleu sombre, un peu trop grand pour lui, mais propre, béret, cravate, imperméable, comme dans la plus triste des nomenclatures communistes. Mais c'est sa face qui est belle, tout simplement, et ses mains. Des cheveux argentés à la raie impeccable, dégagent un front large et apparemment sans ride, au-

dessus de deux vastes yeux d'eau limpide et pâle. Le nez, la bouche et le menton, légèrement plat, comme il est courant chez le shanghaiën, connaissent une agilité expressive qui accompagne, en la soulignant comme une ponctuation, l'excellent français qu'il manie en connaisseur de langues et pour avoir séjourné et étudié de *belles années* en France et en Belgique. Le Père Vincent est polyglotte, théologien et philosophe, versé dans la double culture, qu'il semble avoir parfaitement assimilée et que ses belles mains, qu'il pose toujours sur ses genoux quand il est assis, bercent et balancent quand il parle. Il m'a accordé une heure particulière où nous pûmes, prêtres et religieux, nous conforter mutuellement dans la foi et l'apostolat. Il me dit sa joie de me voir arriver à Shanghai, je lui dis la mienne de le savoir là. Il se mit naturellement à m'appeler par mon prénom, qui est aussi le sien. Je le surpris à lui rétorquer de même et de m'en trouver bien. L'appelant de mon nom, l'entendant m'appeler avec la douceur et la satisfaction de celui qui sait que la relève est assurée, je me délectai de ce cadeau que nous devons consacrer ce matin dans une messe concélébrée dans la résidence de Monsieur le Consul Général d'Italie, Pietro B. ancien élève des salésiens de Cagliari, Sardaigne.

Je rentre à Hong Kong le cœur rempli de reconnaissance, emportant avec moi la paradoxale compagnie d'un consul de France, esthète et libertin, d'un Shanghaiën ordinaire devenu mon ami et d'un jésuite chinois en liberté surveillée : l'aventure continue de plus belle...

### **Hong Kong, The Peak Les Rameaux, 12 avril 1992**

17 heures 20 – Il y a quelques minutes le taxi m'a déposé au début de Severn Road. Je rejoins ma retraite... La mousson bat son plein, avec une humidité de 90% les murs de ma chambre à Pokfulam suintaient une eau grasse et de véritables flaques stagnaient depuis deux jours dans le corridor de l'étage. Tout est poisseux : les objets, le lit, le corps lui-même. La salle de bains pue littéralement et la moisissure verdit en quelques heures au fond du verre à dents ! Un règne liquide, moite plutôt, qui ramollit jusqu'au courrier dans la boîte aux lettres et les photos dans les cadres... J'ai rejoint ma retraite. Marianne de Constantine m'a accueilli, avec son (dernier ?) petit-fils qu'elle est allée chercher à Sallanches la semaine dernière. J'ai retrouvé *ma chambre* avec son grand lit mi-dur, sa table ronde habillée de broderie blanche et sa lampe à rhéostat. C'est la première fois que j'attendais de monter au Peak avec une impatience certaine. Peut-être parce que je n'ai jamais, autant jusqu'à aujourd'hui, ressenti physiquement l'inconfort de Pokfulam. Et puis, je dois avouer que je me sens un peu fatigué. Le travail, bien sûr, avec ma dernière course en Chine et le rythme que je /on m'impose. Mais depuis quelques semaines, c'est l'atmosphère qui m'affecte et qui, jusqu'à un certain point, me fragilise, me sape, m'érode. Hong Kong use, exploite, épuise. Hong Kong consomme et consume tout. Machine omnivore, insatiable et implacable sans repos ni doute, *une force qui va !* Un inquiétant Las Vegas de la destinée et des destinées : mars-avril font et défont des existences. Changements, déplacement, départs, arrivées, rapatriements, nouvelles expatriations, licenciements, embauches, succès, faillites... sur fond d'îles et de presque-îles nonchalantes et insensibles dans des lourdes teintes d'acier et de vert mordoré, délavées par les déluges et les trombes. L'esprit s'embrume, le cœur se ramollit, l'âme se noie. Ah ! les grands naufrages intérieurs que la comédie sociale interdit de relever, mais qui brisent régulièrement des vases où meurent des verveines... hier encore (Boldo) florissantes ?

Hier soir, je célébrai les Rameaux à Wah Yah College (église de la Paroisse Française) et ce matin à Saint Anthony's (église de la Paroisse Salésienne) : atmosphère de semaine sainte ! Le programme est le même chaque année : d'abord perdre, tout, qu'on vous l'arrache ou que vous le donniez. Et puis accepter de mourir, enfin nu, à nouveau ! S'en remettre : *Acqui se entregò à Dios...* Soudain souvenir glacé de Loyola : s'en remettre entre les mains de... et puis compter avec et sur un Autre, l'Autre à reconnaître au Cénacle, à Gethsémani, au Sanhédrin, au Prétoire, au Golgotha, l'Autre à perdre encore au matin de Pâques pour se laisser rencontrer par lui sur tous les chemins d'Emmaüs, au coin d'une table d'auberge, et (ne) garder de lui pour la vie (qu') un morceau de pain et une gorgée de vin ! Juste de quoi nourrir la mémoire !

### **Hong Kong, The Peak, Lundi Saint 13 avril 1992**

9 heures – Lever *normal*... Et puis, soudain, sous la douche, une barre dans le dos, horizontale et une respiration douloureuse. Je ne bouge plus, *étonné*, misérablement nu, tandis qu'il me pleut dessus une eau brûlante qui devrait me faire du bien et que j'oublie, incapable de penser à quoi ce soit. Immobile et muet, à l'intérieur d'un vide inconnu. Stupéfait... ! Et puis, tout aussi soudainement, l'âge, le temps qui passe, la vieillesse. Non pas une peur physique ou un événement dont on redoute l'inévitable – le fatal ! – accomplissement. Une prise de conscience, plutôt. Le caractère massif et têtue de l'évidence : de ce qui s'impose là définitivement. En fait, ce matin à 7 heures 30, j'ai 50 ans. Une espèce d'anniversaire physio-mental... Précautionneusement, je me suis mouillé, savonné, rincé, séché... et, comme par nécessité psycho-utérine, recouché dans la tiédeur conservée des draps, je me suis retrouvé petit garçon, alité par une méchante grippe, exagérée volontairement, pour re-devenir avec délices, l'unique objet de l'inquiète et savoureusement inventive sollicitude maternelle... J'ai fermé les yeux de bonheur infantile, et me suis assoupi, sans changer de position, ainsi que font les grands malades quand ils ont, enfin, cru trouver comment ils ne sentiraient plus rien !... Les rires de Thibaud rouvrirent mes yeux et je me suis un instant demandé si mon corps – oh l'enfant qu'on ne cesse d'être ! – n'avait pas accepté d'être supplanté par cet autre enfant, auprès de Marianne *la mère* !... Le corps, toujours le corps, seul véritable lieu des révélations, les psychiques comme les spirituelles. Source intarissable des informations primordiales – de premier ordre !... Le corps de Jésus se souvenant du corps de Marie, au début de cette semaine échéancière... Je me souviens d'avoir confié à l'un ou l'autre qu'au matin de mon anniversaire officiel, le 13 février, c'est au corps de ma mère que j'aurais pensé d'abord, et que *mes* 50 ans rendaient soudain plus âgé, plus vieux, plus vieilli !... Le corps de la mère, et le corps du fils, distincts mais les mêmes, correspondants permanents de leur histoire commune...

### **Hong Kong, Île de Cheung Chau, Lundi de Pâques, 20 avril 1992**

9 heures 30 – C'est le jour anniversaire de Père chéri ! Assis à mon bureau, contre la fenêtre de ma chambre, en face de la Mer de Chine, dans l'île de Cheung Chau, au second étage de la résidence sj, où j'ai rejoint hier soir Michel M. sj, que je *coache* spirituellement... L'eau est gris bleu, le ciel bleu cendré, et l'horizon confusément pâle... De mon observatoire, je ne vois que ce qui dut être aperçu par tous ceux qui m'y ont précédé : une luxuriante végétation tropicale, où se distinguent palmes naines, feuilles de bananiers pavillonnaires et longs pétales violacés de lys sauvages. L'air résonne de toutes sortes de cris d'oiseaux, dont certains – espèces de grosses pies balourdes – se hâtent sans élégance entre les bosquets. Depuis un instant, ramiers et hirondelles se poursuivent sur mon écran, quelques lentisques s'ébrouent dans une brise tiède. Peut-être bénéficierons-nous d'un orage avant midi, dès que le vent tombera...

Jeudi Saint, je dînai chez Catherine et Jean-François avec G. qui avait débarqué la veille du vol d'Alitalia. On insista pour que je passe la nuit à Stanley, j'avais d'ailleurs avec moi tout mon nécessaire. Il était 23 heures. Pourtant, je savais qu'il me fallait rentrer à Pokfulam. Je demandai qu'on n'insistât plus. Jean-François tint à me ramener. Il était minuit quand après m'être douché, je m'assis à mon bureau pour consulter les derniers fax et messages. Le téléphone sonna. C'était Claude M., de Nice – où il était 18 heures – qui m'annonçait la mort de Nicole D., d'un cancer auquel elle résistait depuis une dizaine d'années. Il n'y avait rien à dire : je promis un texte que je devais faxer le lendemain, Vendredi Saint, pour être lu lors de la cérémonie d'enterrement du samedi Saint. Je revivais, jour pour jour, la mort et l'enterrement de Père Chéri, à Nice, quelques années auparavant. C'est ainsi que je vécus *personnellement* le grand deuil du Vendredi Saint lors de l'impressionnante vénération de la Croix. Le samedi se passa à écouter longuement une G. complètement déstructurée. Après la messe de Pâques et le baptême de Céline, j'étais encore invité au repas de fête : prendre le bateau pour l'île, rejoindre Michel, me reposer. Ne plus voir personne ! Je sais qu'il me faudra reprendre le collier dès demain matin. Mais aujourd'hui, je souffle et... je laisse *souffler*.

18 heures – Me voici de nouveau devant la mer. Je transpire de fièvre, un début de grippe certainement. Je prendrai le dernier ferry pour Hong Kong... Bien sûr, tout est à la même place que ce matin ; le temps non plus n'a pas bougé. C'est moi qui sens une immense lassitude... Rarement comme

ce soir – je veux dire rarement avec cette intensité –, F., je n’ai désiré ta présence à côté de moi ! Nous descendrions lentement jusqu’au balcon sur la mer, au bras l’un de l’autre, en harmonisant notre pas à cause du sol irrégulier ; et puis, nous nous accouderions à la rampe... Et très vite tu dirais : *Ca me rappelle...* ! Et je dirais : *F. !...* sur le ton d’une remontrance mainte fois réitérée partout où nous avons dans le monde contemplé quoi que soit en commun... que ce soit dans la cathédrale de Cuzco ou dans le Palazzo Té à Mantoue ! Alors suivrait un silence, au bout duquel nous évoquerions finalement... tout ce que cela te rappelle. Et puis nous aurions faim et avant de dégringoler jusqu’au port, nous passerions par la chambre prendre un whisky de notre immanquable réserve personnelle. Et puis nous partirions à la recherche d’un restaurant. Tu regarderais les gens, à droite, à gauche, devant, derrière, et tu essaierais, en t’esclaffant, tous tes mots de chinois, lus dans les guides ou retenus de quelque voyageur interviewé. Alors, après quelque temps, je me mettrais en colère, parce que soudain ton manège m’exaspérerait. Et tu continuerais et je m’emporterais... Suivrait encore un long silence... que nous romprions quand, pour la énième fois, je te verserais à boire et que tu ne saurais plus s’il faut... et s’il vaut mieux... Et nous ririons à nouveau, en commandant le dessert le plus extravagant dans de monstrueuses quantités, histoire de créer un souvenir de plus dans la panoplie de nos futures réminiscences : *Ca me rappelle...* ! Nous traînerions sur le quai, en nous laissant fasciner par les lumières, les odeurs, les bruits, la bouche encombrée de saveurs exotiques et la peau moite du débit de la digestion... Nous rentrerions, las mais heureux de nos *enfantimages*, prendre le dernier verre avant de sombrer dans le rêve suivant...

### **Hong Kong, Stanley, Lambert’s Place, 26 avril 1992**

9 heures 30 – Toute cette semaine n’aura été qu’un long voyage immobile dont je reviens fourbu. J’ai passé la plupart de mon temps dans ma chambre bureau de Pokfulam, n’en sortant en fait que pour conduire ou reconduire G. de l’une à l’autre des trois femmes à qui je l’ai confiée tout au long de son séjour. Je *devais* partir dans le Yunnan (Kunming, Dali, etc.) et puis les circonstances... Celui-là, de voyage, n’eût pas été immobile ! Mais il n’en aurait pas, pour autant, été plus épuisant.

Le voyage que G. m’a obligé à faire dans sa vie de souffrance(s) – de la petite fille à la femme – s’est effectué dans un circuit peu attrayant, avec de tristes participants et des gîtes peu confortables ; G., ne pouvant d’abord rien faire pour agrémenter le départ et les premiers jours, il régna une pesante atmosphère de compulsion et d’inintérêt qui augmentaient à la fois fatigue et répulsion. Quel pathétique spectacle qu’un voyageur à bout et qui croit aux mirages ! Quelle impossible tâche de démonter le théâtre d’illusions, à l’acteur devenu la poupée de ses rêves ! Quel inextricable et permanent guet-apens qu’une énigme dont la solution implique, malgré lui et malgré qu’il en ait, celui à qui il est demandé de la résoudre !

Je sentais que ce surcroît de travail m’épuisait et m’insupportait. Cela m’épuisait car les activités des trois dernières semaines – Daya Bay, Canton et la Semaine Sainte à Hong Kong – avaient déjà considérablement consommé mes énergies, entamées par une grippe perverse qui ne s’est jamais clairement déclarée. Cela m’insupportait aussi, car je me trouvais prisonnier d’une décision prise sur moi sans moi. Et à un moment qui ne me convenait pas...

Peut-être plus profondément étais-je négativement affecté par des *déclarations* dont l’insistance autant que l’inadéquation injuriaient à mon intégrité. Une réalité de *double bind* où je me saisissais comme l’objet d’une fixation qui ne laissait de même d’être d’autant plus étrangère qu’elle était plus explicite... et comme le sujet d’une demande qui m’inspirait une pitié indifférente plus qu’un intérêt réel ! Le plus ardu – et qui m’a coûté le plus – fut d’injecter à mon insensibilité *naturelle* quelques doses de sollicitude *pastorale*...

Avec G., je n’avais eu jusque là d’entretiens, que ceux de l’été dernier, et de *nouvelles* : seulement les trente pages manuscrites d’élucubrations érotico-religieuses qu’elle m’avait adressées depuis lors à Hong Kong. J’étais en fait lassé de tant d’égarements éperdus, de mystique psychosomatique et de pitoyables régressions. Avec l’irréparable handicap de mon côté que rien de tout ce *matériau* n’avait l’heur de m’intéresser. Je convins cependant d’éprouver une sorte d’admiration pour la constance têtue

et comme désespérément aveugle avec laquelle cette *quête* obscure était menée par cet anti-héros, cette anti-héroïne... des images de Bresson ou de Rohmer sur la prose de Bernanos ou de Mauriac.

La rencontre primaire de l'élémentaire avec l'ordinaire.

Rien pour plaire ni retenir.

En fait, ce que j'ai découvert dans l'accompagnement des mourants : un (simple) chemin de (pure) compassion ! On le prend ou on ne le prend pas. Ensuite, il s'agit seulement d'accompagner la souffrance... Je pense que c'est ce qui s'est passé *malgré moi*, comme par une habitude – un habitus – qui m'est assez vite revenue, pour avoir été intensément pratiquée un certain temps.

Car c'est bien toujours de mort qu'il s'agit. Et de quelqu'un qui meurt !

*Nous nous mourons les uns les autres à notre insu !*

À notre insu, le plus souvent et puis, quelqu'un décide, sans rien vous demander, de venir *se mourir* – l'espagnol peut le dire ! – chez vous ! À quoi, à qui doit-on sans cesse *se mourir*, sinon à ce qui et à celui qui, de nous et en nous, nous empêche d'avancer et de vivre. L'épouvantable, dans l'aventure, c'est que cette mort se transforme le plus souvent en *mise à mort*, une espèce de *mort de soi par soi* ! C'est ce que je veux dire par l'expression *se mourir*. Et son accomplissement se révèle tellement difficile qu'on préfère s'en remettre à *un autre* pour l'administration du *coup de grâce*.

C'est ce que je soupçonne G. d'être venue chercher/ demander (quérir) jusqu'à Hong Kong... que je lui donne le coup de grâce ! Avec tout ce que je suis et ce que je représente pour elle. Et que je sois emporté avec celle qui, d'elle, *se meurt*...

Arrivés à Jésus, et voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes. Mais l'un d'entre eux lui perça le côté de sa lance et il en sortit du sang et de l'eau. *De nouveau, le Mort transpercé, la confirmation de cette mystérieuse nécessité de la double mort : le coup fatal et le coup de grâce.*<sup>1</sup>

Un aigle plane royalement au-dessus de Stanley. Benoît m'a prêté sa chambre qui donne sur l'océan. Le soleil hésite à se découvrir, et son éclat, filtré par l'air humide et lourd, donne à chaque chose la teinte blanc mat de ce qui se fige. Ma pensée glisse sans que je le veuille vers un certain sépulcre chaulé de frais... le sépulcre de dimanche dernier.

Tout à l'heure, vers midi, nous avons décidé, avec Benoît et son petit frère Pierre-Thomas (!) de célébrer notre messe dominicale. Je l'entends déjà lire le texte de l'évangile du jour, en prêtant cette même voix d'enfant au jumeau – qui est en chacun de nous : *si je ne mets pas la main dans son côté, non je ne croirai pas ! Et il devra* continuer en prêtant cette même voix que le Ressuscité – qui est en chacun de nous aussi : *avance ta main et mets-la dans mon côté ! Et cesse de refuser de croire. Ah !* voici que remontent la Baume et Manrèse, cette main et ce trou, cette nécessité d'entrer dans l'absence. Délibérément...

### **Hong Kong, Shek O – Martyrs'House - 6 mai 1992.**

11 heures –

— *Je suis content que vous m'ayez accompagné, votre présence agit sur moi comme un excitant parce que vous participez intensément et je suis au fond « un homme de scène » ; j'ai besoin d'un public, il faut bien le dire.*

C'est une remarque que rapporte Etty Hillesum, de son analyste-chirologue Julius Spier, dans son journal *Une vie bouleversée*, Le Seuil 1985, (p. 97).

Elle devait mourir à Auschwitz le 30 novembre 1943. C'est Michel M., sj, qui m'a remis ce livre, avec un autre d'ailleurs, de Shusakyu Endo, Scandal Penguin Book, 1988. J'aime recevoir, comme ça, des indications de lecture, c'est-à-dire de rencontres, qui me viennent des personnes les plus diverses et qui pensent que je devrais... etc. Lundi soir, 4 mai, c'était Fafa de R., la femme du conseiller Économique de Hong Kong, qui me remettait *Le Dragon enchaîné*, de Constantin Risson, Robert Laffont, 1985. Et ce matin même, mon hôte, Thomas K., m'offrait en hommage un exemplaire de sa thèse en théologie morale, soutenue à l'Alphonsanium de Rome, en 1987 : *A study of the book of*

---

<sup>1</sup> Voir *L'Échelle de Perfection, Factuel/Parole et Silence*, Paris 2006

*changes - Its influence on Chinese morality and its possible convergence with Christian.* Dear Vincent (sic !), you are my Inspiration...

D'ailleurs, ma table est jonchée de livres. De gauche à droite : *Éléments de grammaire chinoise*, de J. Pimpaneau, Institut National des langues et civilisations orientales ; le numéro du 2 avril 1992, de *Perspectives chinoises* (antenne de sinologie, Hong Kong) ; *Les Chinois* de Claude Larre, Ed. Philippe Auzou – Lidis, Paris 1981 ; Eugen Drewermann, *Kleriker*, dtv 1992/3 Munich ; Victor Segalen, *Stèles*, Gallimard 1989 et *René Leys*, Gallimard 1989, ainsi que *Le monde chinois* de Jacques Gernet, A. Colin, 1990...

Je suis venu à Shek O me reposer, lire, méditer. Une retraite, une semaine... une petite semaine loin de l'inconfort sonore de Pokfulam et du mouvement perpétuel des *affaires courantes* à expédier. Il n'y a personne dans la maison, qu'un serviteur chinois : majordome et cuisinier, et, Thomas, qui y réside, mais part souvent en ville. On m'a attribué la chambre Number 1. Premier étage, angle, ce qui me donne droit à deux immenses baies vitrées, l'une donnant sur une crique avec plages et villas, style Côte d'Azur, l'autre ouvrant une vaste étendue d'océan, enclose entre de multiples îles, entre lesquelles transitent les cargos les plus hétéroclites en provenance du Japon, des Philippines et de Malaisie. Ma nuit fut bercée par les cornes de brume, et ce matin, c'est le soleil et la lumière bleutée qui m'ont réveillé : je ne baisse jamais les stores...

Les neuf mois passés aux Iris dans la résidence familiale, entre octobre 1989 et juillet 1990 m'auront donné un goût indélébile pour la *retraite*. J'aspire depuis sans cesse à me *retirer*. Non pas que mon engouement pour l'action et l'entreprise ait jamais diminué. C'est plutôt son complément méditatif et réflexif qui a augmenté, au point d'exiger, par revendication d'équilibre et de justice, sa part désormais.

La Baume-Les-Aix, Loyola, N.-D. de Vie et Sainte Lioba y ont régulièrement obtempéré de janvier à août 1991. Mais je constate que Guilin, Xi'an et Shanghai répondaient à la même exigence, de même qu'à Hong Kong, mes escapades au Peak (Severn Road), à Stanley (Knoll) et ces jours à Shek O (Martyrs' House) !

Thomas me parlait ce matin de sa vocation fondamentalement monastique, et de la nécessité de cette thébaïde pour lui. J'éprouve pour ma part le besoin de ne voir ni d'entendre personne. De m'asseoir auprès de mon âme – comme je le faisais à Montpellier, auprès de ceux qui partent – de m'assoupir, de somnoler même, et de songer dans cette demi-veille... J'en reviens à ce leitmotiv que j'ai toujours emprunté à Heidegger : *in sich aus-ruhen*, « Re-poser en soi ». J'ai cru longtemps être menacé par le cancer de l'activisme. On me mettait si souvent en garde contre cela, et puis j'entendais bien en moi, cette voix qui ne trompe pas et qui m'assurait du contraire. En fait, je m'identifie suffisamment à mes initiatives pour les faire (plus que) correctement (on est pro ou on ne l'est pas) ; mais jamais au point de me confondre avec elles. En étant l'homme, sinon de tout, au moins de pas mal de choses, je ne suis *actually* l'homme de rien... parce que rien ne vaut la peine de s'y consacrer absolument. Je crois comprendre et découvre progressivement qu'il en va de façon analogue, entre moi et les autres. Autant un *public* m'est habituellement indispensable – comme pour Julius Spier – autant il ne m'est pas ontologiquement nécessaire. Rien, ni personne, ne résiste pratiquement devant la *passivité* et la *solitude* qui exigent et activent le type de retraite auquel je m'adonne depuis trois ans et qui est en train de devenir une de mes spécialités.

13 heures – La lumière est étrange, blanche comme celle d'un studio de photographie, tamisée par un brouillard effiloché qui râpe ses lambeaux sur les pentes vertes et drues des collines qui surplombent la baie de Shek O, Glenn Gould explique Bach par son jeu didactique. Je viens de partager mon bol de riz *agrémenté* avec Thomas et le cook.

Je reviens à ma retraite... Même quand je considère mes quinze ans niçois – 1974/1989 – ce qui peut d'abord combler quasi totalement le champ de vision, ce sont certainement toutes les *activités* réalisées par le SCFDB (Service Catéchèse de la Fondation Don Bosco), puis le JBS (Jean Bosco Service, devenu rapidement le JBSI - JBS International). Pourtant, je ne sache – ni ceux et celles qui me fréquentaient – avoir manqué de haltes, d'oasis, de retraites. C'était en fait, elles que je programmais d'abord dans mes calendriers. Je n'ai non plus jamais souffert des deux années ressinoises dans la Loire entre 1968 et 1970. Ce qui s'impose à moi actuellement, avec la force des évidences retrouvées, c'est que la solitude et la passivité ne signifient pas nécessairement isolation et inaction, mais que les

modes de présence et de créativité sont d'une part multiples et d'autre part paradoxaux. Le théâtre fait se rencontrer le jeu et la contemplation, et la création, la matière et l'invention. Mais la contemplation et l'invention relèvent primordialement de la solitude et de la passivité... Le ciseau d'un hors bord taille dans le tissu émeraude de la baie un ourlet d'écume blanche, cautérisé si vite que l'œil doute avoir vu passer quoi que ce soit. Depuis mon observatoire, je songe tandis qu'avance hésitante la masse floconneuse et inconsistante de la visible humidité...

### **Hong Kong, Shek O, Martyr's House, 7 mai 1992**

13 heures – Je n'ai pu résister... je viens d'ouvrir la fenêtre, du moins cette partie de la baie vitrée mobile, protégée par une fine moustiquaire. La pluie est venue discrètement, progressivement, et maintenant elle chuinte dru sur les feuillages et sur l'eau plate, scandée irrégulièrement par des gouttes plus grosses qui viennent cogner contre la vitre et le ciment, après s'être regroupées le long d'une arête ou dans une rigole. Le tonnerre, en faux-bourdon, roule un battement sourd entre les collines de Shek O qui se sont évanouies depuis quelques instants dans la brume de chaleur. Seule, une grande drague, en plein cœur de la baie, balance un grand bras fantomatique au bout duquel se balancent des formes indistinctes qu'elle s'en va quérir dans les sables peu profonds... La pluie vient de cesser : le paysage réapparaît, tandis que s'élèvent dans un ciel de cendres les lambeaux noirs d'un rideau de nuages, l'eau soudain se dentelle comme une peau d'écailles, et la pluie qui reprend ricochant sur les rebords, éclate en minuscules perles transparentes jusque sur ma feuille. Toutes les dix secondes, l'eau se caméléone. Vert pastel à l'instant... déjà mauve, maintenant... Oh, le bleu thyrénien !...

Je suis seul, il est vrai ! Mais quelle compagnie, quelles vies, quels esprits m'accueillent à chaque heure. Etty qui avance prophétiquement vers sa destinée concentrationnaire, Constantin – Kosty – que je suis de Harbin à Pékin, et maintenant de Pékin à Tianjin. Victor m'a laissé deviner tout le destin, rêvé/vécu de René Leys qu'on a fini par découvrir empoisonné... mais de quel poison, conclut le romancier, auteur, complice et responsable...

Vers dix heures, c'est Michel M. qui se rappelait à notre amitié.

Cet après-midi, je vais rendre visite à Claude Larre et à Jacques Gernet : ils continueront, chacun à sa manière, de me raconter la Chine et les Chinois... Avant midi, je me suis assoupi en contemplant, depuis mon autre fenêtre, le dessin impeccable de la baie de Shek O, et j'ai pensé intensément au Cimetière Martin de Valéry : c'est par un temps pareil que j'étais allé sur sa tombe, sur la colline de Sète. Le ciel grommelait comme aujourd'hui, et quoiqu'un peu plus fauve, la Méditerranée laminait nerveusement les plaquettes verdâtres de sa mouvante carapace.

Je sens que je ne pourrais pas vivre sans ces heures, sans savoir que je les ai connues et que j'en connaîtrai d'autres... Je sais que je ne suis pas pur, et que se mêlent dans mes choix et dans mes actes, l'or et la boue, – l'orage s'installe, les éclairs font des essais. Je ne saurais exactement distinguer, par exemple, entre mon plaisir d'esthète égoïste et mon désir de religieux consciencieux, pour rendre compte – à qui ? – de cette retraite venue prendre, providentiellement et à propos, la place laissée libre par ce déplacement à Shanghai, *déplacé* in extremis !

Qui inspira Carlo S., sdb, le plus sinisé – cantonisé, devrais-je écrire – des Européens que je connaisse ici, de me conseiller cette Martyr's House (???) à l'antipode exact de Saint Antony's House, à Pokfulam ? Confort allemand, double vue sur la mer, personne, absolument personne pour restreindre ma liberté ; un majordome chinois à mon service exclusif et un hôte – chinois, théologien et sympathique que je ne vois qu'aux repas quand il n'est pas à Shaw Ki Wan ou à Aberdeen. L'orage est là, dans toute sa violence et dans toute son épaisseur typhonesque. J'aime ! Michel Mohr parlait d'une prison maritime dans l'un de ses romans. Marin, Maritime, Martyrs... – *MAR* sera le phonème du jour... *Le Seigneur* en araméen !

Pur ou impur, mon cœur *sait* qu'il a choisi la meilleure part... et qu'elle ne lui sera pas ôtée. Les Carmina Burana me renvoient à l'instant les forêts d'Oberbayern qui verdissaient à l'horizon de ma cellule à Benediktbeurn, il y a 20 ans... déjà... !

Pourquoi la meilleure part ? Parce qu'en définitive, les *choses*, les meilleures surtout, me sont données ! Si mon désir est insatiable, il s'exprime plus en tant que désir même, que comme quelque

chose à désirer. Ce que je désire, c'est que le meilleur arrive, même si ce n'est pas la représentation que j'en avais, même si ce n'est ni l'endroit ni le moment que j'aurais prévu. Aussi, j'aurais éprouvé une immense joie à me rendre à Shanghai, déjà j'avais même envisagé *provoquer* une escapade de quelques jours à Hangzhou. Mais dès que le coup de fil d'Annick de K. – B. m'en a, en quelque sorte, libéré –, mon désir s'est automatiquement vidé du Jian Su et du Zhejian, et il y avait plus d'une semaine à consacrer à l'inattendu, à l'*unpredictible* ! Une chose était sûre, je ne resterai pas dans la cage réglementaire et cacophonique de Pokfulam. C'est l'idée de retraite qui s'est imposée, mais au sens platonicien d'image mentale : un lieu structural de silence, de bien-être et de repos, comme il y a des lieux géométriques spécifiques. L'idée a informé le désir, l'intelligence pratique a fait le reste : cela est-il pur ou impur ? Je retourne à Amsterdam : Etty m'y attend !

### **Hong Kong, Shek O – Martyr's House, 8 mai 1992**

9 heures 30 – Depuis l'aube, c'est le déluge ! Des trombes d'eau, avec force éclairs fantastiques et déflagrations stéréophoniques des tonnerres. J'avais laissé entr'ouverte une portion de la baie vitrée qui donne sur Shek O Wan : le fauteuil était trempé et la moitié de la chambre sous l'eau. L'horizon des îles à l'entour est hermétiquement bouché, mais sur les collines, côté terre ferme, de longs voiles de brume effilochée vibrent en suspension entre les sommets arrondis, hérissés de-ci, de-là d'arbres drus et branchus : ce que l'on voit chez tous les peintres de la tradition de Guilin, pins lisses ou chevelus, émergeant fantômatiquement de grands draps de brume cendrée...

Thomas m'a confié ce matin, pendant que nous petit-déjeunions, lui de bouillie de millet, moi de petits pains ronds chauds que je remplissais de marmelade, et d'un bol de nescafé..., Thomas m'a comme avoué qu'il est artiste et qu'il passerait bien sa vie à lire, à écrire et calligraphier. Il était heureux de pouvoir me le dire. Il continua en me déclarant combien il admirait chez moi ce même don artistique qu'il ressentait, allié à ma capacité d'organisation et d'initiative pastorales. Je lui sus gré de cette appréciation, en lui précisant combien la composante contemplative de mon être au monde était en train de conquérir chaque jour un peu plus le territoire existentiel qui lui revenait. J'ajoutai que l'action – au sens blondélien du terme – prenait chez moi de plus en plus un caractère sacrificiel : combien elle revêtait une qualité de nécessité relative à ma mission pastorale objective, et que des jours, comme ceux-ci correspondaient plus et mieux que mes tournées ministérielles à l'être nouveau, rené autour de Pâques 1989, à Nice, Villa Les Iris !...

Je lui demandai s'il avait des livres d'art chinois : je voulais, en effet consacrer précisément ce troisième jour à l'*émotion esthétique*. Son visage s'illumina d'un grand sourire d'adolescent à qui l'on parle de ce qu'il aime.

— *Come, come Vincent ! I'll show you !* Il était déjà debout, m'invitant des deux bras à le suivre à l'étage dans sa chambre qui jouxte la mienne. Dans un bel enthousiasme intact, Thomas me remit trois albums et trois rouleaux de peintures, m'indiquant en outre deux collections de revues d'art où je trouverais mon saoul de reproductions... Shek O Wan vient de prendre l'allure, moins le froid, du panorama qui se déployait de ma fenêtre à Ushuaïa. Des caps, des îles et des presqu'îles, enserrées dans une atmosphère de ciment armé, troué de fuites blanchâtres, autour d'une eau d'acier mat, sous un ciel rampant, compact et morne. Des rafales de vent claquent en sourdine, comme en écho des grondements du firmament clos : il semble que tout se prépare pour un prochain assaut...

Etty a reçu sa convocation pour Westerbork ; Julius est mort : elle est autorisée à revenir pour quelques jours à Amsterdam. C'est le mardi 15 septembre 1942, 10 heures et demie du matin :

— *Je sens à présent tout le poids que tu m'as donné à porter, mon Dieu. Tant de beauté et tant d'épreuves. Et toujours, dès que je me montrais prête à les affronter, les épreuves se sont changées en beauté. Et la beauté, la grandeur, se révélaient parfois plus dures à porter que la souffrance, tant elles me subjuguèrent. Qu'un simple cœur humain puisse éprouver tant de choses, mon Dieu, tant souffrir et tant aimer ! Je te suis reconnaissante, mon Dieu, d'avoir choisi mon cœur, en cette époque, pour lui faire subir tout ce qu'il a subi ...*

10 heures 30 – *Lac saisi par la brume* à la David Caspar Friedrich... L'attaque reprend...

— *Tout ce qu'on peut trouver de mauvais et de bon dans un homme, on le trouvait en toi. Tous les démons, toutes les passions, toute la bonté, toute la charité étaient en toi, grand déchiffreur, grand chercheur et trouveur de Dieu. Tu as cherché Dieu partout, dans tous les cœurs qui s'ouvraient à toi et ils furent légion et partout tu as trouvé une petite parcelle de Dieu. Tu ne renonçais jamais. Dans les petites choses, tu te montras parfois très impatient, mais dans les grandes, tu étais la patience même...*

11 heures 45 – Irréelle ! Proprement irréelle, cette palette de tous les blancs, de tous les gris, de tous les cendrés ! Le brouillard a sculpté une coupole régulière et dense au-dessus de la baie : un cargo, pleins feux, la traverse en direction de Victoria Harbour. D'énormes gouttes d'une eau épaisse et que je suppose tiède tintinnabulant dans une tonalité aigrette, contre les écrans vitreux de mon observatoire, s'y écrasent et glissent en s'y accrochant mollement comme autant de glaises opaques semi-solides. Le paysage s'estompe imperceptiblement, enouaté tristement dans un monotone néant. La pluie vient de doubler ses rideaux invisibles. Sur le gaillard d'avant de mon navire ermitage, le monde extérieur s'est refermé soudain, comme un grand livre d'images et de couleurs, feuilleté jusqu'à la dernière page. Il n'y plus rien à voir dehors, que le passage effarouché de quelques oiseaux sombres, surgissant de *derrière*, de l'au-delà, de l'ailleurs qu'est devenu, par le coma des yeux, le familier environnement... Depuis mon arrivée à Hong Kong, j'ai l'impression grandissante que toute mon existence antérieure n'a été qu'une longue et multiple préparation à vivre dans la solitude et la retraite, alors que j'ai toujours vécu au sein de collectivités et de l'action... Là-aussi, assurance que Dieu m'envoie et non ce que je me choisis !

14 heures 20 –

*Armut bedeutet, im Vertrauen auf Gott die Schwachheit des eigenen ichs ohne Ausweichen und ohne Ausreden wirklich zu leben : mehr haben wir nicht, als wir selber sind, weil Gott es uns schenkte, al er uns schuf. Mehr haben wir nich zu haben, als wir selber sind. Alles darüber hinaus verfälscht unser Sein und verstellt den Zugang zum Menschen... (Die Armut) erlaubt unter den Augen Gottes und vor den Augen des Menschen « nackt » zu sein und sich nicht länger mehr für das zu schämen was wir sind. »*

*Pauvreté veut dire, vivre effectivement à la faiblesse de son Moi sans échappatoire ni excuse, en faisant confiance à Dieu : nous n'avons rien de plus que ce que nous sommes, car Dieu nous l'a donné en nous créant. Nous n'avons pas à avoir plus que ce que nous sommes. Tout le reste fausse notre être et dérange notre communication... (La pauvreté) permet d'être « nu » sous les yeux de Dieu comme des hommes et de ne plus avoir honte de ce que nous sommes.*

E. Drewermann, *Kleriker*, p. 687

En recueillant ces définitions et en les traduisant, j'écoute Carl Philipp Emmanuel Bach et j'ai déployé devant moi la toile de Wu Guangzhong, *Les deux hirondelles* (1981 ; 70x140 cm ; L and F Art Gallery Hong Kong 1988). La flûte seule de C. P. E. Bach et le pinceau élémentaire de Wu transposent en ce même moment dans d'autres registres qui m'atteignent et me parlent, cette *Schwachheit*, fragilité, et cette *Nacktheit*, nudité, dont Eugen Drewerman *re-connaît*, dans toute leur simplicité, *Schlichheit*, la même force fondamentale. Le tableau de Wu propose, sous 1/5 de ciel, 2/5 de façades nues d'une longue maison à trois entrées, sise long d'une rivière occupant les 2/5 restants, et à laquelle on accède par quelques marches, au centre du tableau ; au-dessus du mur gauche, juste l'évocation de quelques toits aux cornes d'angle relevées ; et à droite de l'entrée du milieu, légèrement déhanché au-dessus d'un banc rustique, un arbre aux trois branches irrégulières, à peine feuillues, dépassant le mur ; dans le ciel, à droite de la cime de l'arbre, deux minuscules hirondelles, en plein vol. Le tout, d'un blanc cassé, à fond imperceptiblement rose ou bistre. Sinon rien ! *Schwach und nackt !*

## **Hong Kong, Shek O, Martyr's House, 9 mai 1992**

9 heures 30 –

*Aber was man so deutlich sah, waget niemand zu sagen : die grenzenlose Einsamkeit und Leere und Liebe dieses Mannes der sich für Christus verzehrt hatte. Für welchen Christus ?*

*Mais personne n'osait dire l'évidence : l'infinie solitude et le vide d'amour de cet homme qui s'était consommé pour le Christ. Pour quel Christ ?*

E. Drewermann, (oc.)

Cette réflexion m'a immédiatement interpellé. Peut-être parce que moi aussi, j'ai rencontré un prêtre, en Bolivie, à Potossi, dans le Cerro Rico, venu partager jusqu'à l'épuisement, la vie misérable des mineurs de la Montagne, qui fut la source inépuisable (épuisée maintenant) d'or fin. L'Eldorado – des Indes Occidentales ! J'avais même fait le voyage exprès, depuis la Paz : en avion d'abord, puis en stop, la nuit, par -4°, à plus de 4000 m d'altitude, au milieu d'Indiens Amayara qui m'avaient prêté des couvertures, parce qu'il gelait et que je n'avais qu'une veste de cuir... achetée à Istanbul.

Mais il y a plus ! Hier soir, je regardais un film sur Oscar Romero, assassiné en sa cathédrale, réalisé par les Étatsunisiens : sobre, terne et sans génie. Les prêtres les plus proches de l'archevêque de San Salvador (!) lui déclarant qu'ils ne peuvent plus faire autrement que de rejoindre la guérilla : lui-même va radicaliser sa position, jusqu'à un point tel, que l'extrême droite ne pourra plus le tolérer. Et elle liquidera l'archevêque...

Pour quel Christ vit-on ? Pour quel Christ vécutent-ils tous ? Pour quel Christ vit-on ? Pour quel Christ vécutent-ils tous ? Pour quel Christ est-ce que je vis ? Est-ce que je connais une infinie solitude ? Ma vie est-elle vide d'amour ? Mon Christ est-il *desemparado* ? Est-il *guerillero* ? Qu'aurais-je répondu – qu'aurais-je pensé, même si c'est Pierre qui devait parler – à la question de Césarée de Philippi : *Et vous, qui dites-vous que je suis ?* Qu'aurais-je *confessé* ? Un cri, une formule..., un silence ?

Quoi dire, en toute simplicité, sinon que je trouve – toujours – Son aventure *passionnante*, que je ne me lasse pas de lire et de *travailler* les Évangiles, que je suis toujours et chaque fois plus *touché* – comme par un projectile – par Sa radicalité et Son anticonformisme, que je trouve qu'Il a raison de parler comme Il parle et d'agir comme Il agit, que je *respire* quand Il se conduit en maître du sabbat fait pour l'homme et non le contraire : qu'il me convient enfin de L'imiter, de croire en Sa Parole et que je suis sûr qu'il m'arrivera tout ce qui Lui est arrivé : trahison, mort et résurrection !...

Où et comme cela doit-il se passer, pour moi ?

Je confesse, de plus en plus consciemment, que je n'en sais rien... et que depuis quelque temps seulement, peu m'importe.

Mon obéissance consiste de plus en plus (...) *die eigenen Planungen fahren zu lassen und wahr und durchsichtig zu werden in der stillen Sammlung der Gegenwart Gottes.*

*... à laisser ses plans se réaliser tout en opérant un travail de vérité et de transparence dans le recueillement silencieux de la présence actuelle de Dieu.* E. d. Drewermann, oc.

Je sens, je sais que je ne suis pas seul, mais que la solitude m'est nécessaire. Je sens, je sais, que l'amour m'emplit le cœur, mais qu'il y a toujours de la place non comblée. Oui, je crois que mon Christ m'a appelé par toutes les personnes qui me l'ont révélé si en-thou-siasmant, si *positif*, si libre et courageux, si *seul* et si *aimant*. Ce que j'aime dans les récits de *vocations* – c'est demain le dimanche du Bon Pasteur ! –, c'est que le Galiléen n'appelle pas tout de suite à une tâche précise, mais d'abord à le suivre. J'ai toujours cru et je crois toujours que c'est de lui qu'il s'agit d'abord. Ensuite de la mission. Parce qu'il faut bien faire quelque chose : *Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous : moi, vous ne m'aurez pas toujours !...* Mon Christ, c'est ce Christ scandaleux, qui ose dire et faire comme bon lui semble. Mon travail, si je décide de l'imiter, c'est certainement de devenir *wahr et durchsichtig* en Sa présence, dans le silence re-cueilli de Sa rencontre !

12 heures 12 – Le premier coup de tonnerre de la journée pendant que je lis :

*Das Christentum ist die einzige Religion der Weltgeschichte, in welcher ein Menschenschicksal der unmittelbaren Gegenwart zum Sinnbild und Mittelpunkt der gesamtem Schöpfung geworden ist.*

*Le christianisme est la seule religion de l'histoire universelle, où une destinée humaine est devenue, pour le présent immédiat, le symbole et le centre de la création tout entière.*

Oswald Spengler, cité par E. Drewermann (oc)

Mais comment ai-je donc fait pour m'en tirer, pour échapper au moule compresseur de la religion catholique ? Comment ai-je pu échapper à cette neutralisation systématique de toute force créatrice et de toute originalité novatrice ? Qui m'a protégé ? Et pourquoi ? Oh, Dormans, Oh Andresy, Oh Benediktbeuren, Et maintenant Oh Saint Anthony's house !

C'est en fait ma propre chair salésienne qui a souffert du catholicisme romain ! En fait aussi, un Jésus de Nazareth et un Jean Bosco réduits à leurs réalisations et à leurs expressions initiales – conditionnés inévitablement par le temps de leur espace et pas par l'espace de leur temps ! –, plus qu'à leurs intuitions fondamentales, structurelles, significatives, originaires qui seules sont porteuses d'invention permanente et de liberté. L'homme des routes de Galilée, l'homme des rues de Turin, les voilà ceux qui me guident, m'éclairent et me sauvent. Ce que ne pourront jamais ni le Vatican, ni, tout près de lui – et ce n'est pas un hasard – la Pisana, Siège romain de l'Ordre !

Si c'est cependant dans cette tradition que je me situe, c'est que l'histoire et la providence l'auront voulu. Je ne regrette pas d'y être : il fait encore plus sombre ailleurs ! Mais j'ai toujours su que je n'aurais ni carrière ni d'avenir ni dans l'une ni dans l'autre : des deux côtés l'aliénation l'emporte sur la foi comme sur la fidélité, et la peur, comme un fantôme épouvante la liberté. Aucun collier, jamais, n'aura laissé de trace ni de marque à mon cou. J'aime les jougs légers...

17 heures 45 – Oui il arrive toujours, le moment d'éternité ! Une bascule légère, un déplacement imperceptible : cette fois-ci, c'est une note de violon, Mozart, quelques lourds cargos fendant la couche de lait de Shek O, *Les trois hirondelles* de Wu Gangzhong, le temps qui passe dans les brouillards bleuâtres sur les versants vert sombre ; sur une terrasse voisine, on s'amuse avec un chien jaune, quelques barques accostent aux minuscules embarcadères escarpés... Et je sens derrière moi, à mes côtés, comme autant de bras, près de m'enlacer, de la tendresse, de la compréhension, de la patience, toutes choses qu'on me sait nécessaires ! Cet endroit est en train de devenir un lieu ! Et comme j'apprécie le clin d'œil du ciel qui m'a fait accueillir ici par un Thomas ! Depuis la Baume<sup>1</sup>, ce prénom s'est taillé une belle carrière dans sa vacante gémellité...

J'ai dû passer 22 heures par jour sur 24 dans cette chambre aux deux baies, sans m'ennuyer une seconde, sans désirer le moins du monde m'en échapper pour aller... je ne sais où, d'ailleurs. Tout ceci m'apparaît tellement immérité, gratuit, inattendu. Presque irréel, parfois parce que correspondant si bien à une vie rêvée. Sans n'avoir jamais souhaité ni imaginé *cela* précisément – Shek O, cette maison, cet environnement, ce commerce éclectiquement esthétique avec mes acteurs, peintres, musiciens, ce silence et cette solitude... oui, j'ose le dire, ce confort !... C'est *cela* dont je rêve et qui arrive ! Thomas, ni son majordome chinois, ne peuvent se douter de ce que je pense... de ce qu'il m'est donné de vivre chez eux. Thomas, peut-être, semble assez sensible pour s'en rendre compte : il ne cessait de poser sa main sur mon épaule, puis me prenait le bras, ce matin, en me rappelant que je serai célébrant principal, demain, dimanche, et que je prêcherai, et... il me remet les textes du propre... Et voici que, sachant que j'aime sa présence discrète, une petite pluie commence à pianoter sur les carreaux accompagnant en syncope le tic-tac bergmanien de ma montre de chevet. La Paix, mon Dieu ! Je n'ose pas écrire la Paix toute simple, tellement je me sens favorisé et je n'arrive pas à considérer ces moments comme allant de soi...

Aucune mauvaise conscience là-dedans ! Au contraire ! Plutôt la conscience aiguë et bonne que je suis porté par une bienveillance, une attention et un amour qu'on a su distiller en moi, avec les premiers sons, avec les premiers gestes, avec les premiers regards, avec le premier lait enfin dont on a fait, jadis, profiter tout mon être ! On m'a rendu capable de telles expériences parce que j'y fus depuis toujours sensibilisé. Ma patrie s'étend ainsi à tous ceux qui ont part avec moi à ces paroles d'infini, qui parsèment miraculeusement nos existences, comme les bornes milliaires d'une éternité déjà commencée, par la simple raison, celle-là, que nous en faisons partie !

21 heures 15 – Thomas m'a invité à l'écouter, immédiatement après le dîner. Pendant deux heures. Nous nous sommes reconnus. À l'aise dans nos intuitions, notre foi, et notre conscience religieuse : moins à l'aise dans ce que sont un diocèse, une institution, le clergé ! Thomas m'a surtout posé des questions de méthodologie, de discernement, d'organisation. Et puis, peu à peu, mais assez vite tout de

---

<sup>1</sup> Voir *L'Échelle de Perfection, Factual/Parole et Silence, Paris 2006*

même des questions de bilan, de ré-orientation, d'apostolat. Voilà un professeur de théologie morale, 48 ans, 11 de Rome, doyen (!) du Grand Séminaire (une douzaine de séminaristes) qui en a assez (I'm fed up ! répétait-il) de *tout ça*, qui ne veut plus reprendre sa charge l'an prochain et partira, dès septembre, pour le Canada, suivre une formation (encore !) de quatre mois... et qui, au retour, janvier 1993, veut faire autre chose. Ses goûts correspondant exactement à ce que pourrait offrir un centre de spiritualité, je lui propose de s'en faire nommer le responsable et de l'installer ici, dans les murs du Martyr's House – prévue pour les prêtres diocésains qui ne la fréquentent pas ! Je m'engage même à lui confier que je le soutiendrai par une participation régulière dans les domaines qui sont les miens. Son visage s'illumine. Quelque chose semble s'ouvrir pour lui, en lui, autour de lui, il me regarde, me demande de lui répéter mon offre de collaboration. Je lui suggère de rédiger un projet, de me le faxer. Je lui donnerai mon avis ; il pourra faire allusion à moi, au moins jusqu'en 1994-95, 1996-97 peut-être... Après on verra ! Et puis remettre le projet au Cardinal avant de partir pour le Canada...

Nous avons trinqué avec un rhum des Philippines. Il n'en revient pas : je suis décidément son inspiration, me répète-t-il... Tout docteur (en morale) qu'il est, Thomas est un jeune homme. Par son corps, tout d'abord ; par la charmante gaucherie que lui donne le léger tic qui fait tressauter irrégulièrement ses yeux bridés et ses lèvres sensuelles ; et par la tonalité et le contenu naïf des questions qu'il articule dans un anglais hésitant, mais correct. Je demeure cependant convaincu qu'il doit être un véritable savant dans sa discipline, un excellent docent dans ses cours, un talentueux rédacteur dans ses livres et un fin connaisseur en peinture chinoise. L'exemple même de ces non-contemporanéités où se surprennent très souvent nos capacités et nos habiletés, quand elles se développent l'une trop excessivement par rapport aux autres ! Mais Thomas possède cette simplicité du cœur – cette confiance en moi – qui lui a permis de se montrer (à moi !) tel qu'en lui-même. Et il me donnait à comprendre qu'il se rendait parfaitement compte de ce qu'il me donnait en même temps d'observer de lui. Oui, je peux dire que nous nous sommes re-connus ! Et puis, comme il est intelligent, cultivé et curieux et que je le trouve *sympathique* – nous sentons les mêmes choses de la même façon –, nous avons même osé, chacun à son tour, le mot d'amitié pour caractériser ce qui semblait se passer entre nous ! J'aimerais qu'il en soit ainsi... Je me prends à rêver, moi aussi, comme un adolescent, comme un jeune homme, comme un homme qui commence ailleurs ! Thomas le Jumeau ! Maison des Martyrs-Témoins ! J'attends de cette première année à Hong Kong tous les *passports* possibles pour 1997<sup>1</sup> ! Tout ce qui m'est donné me devient signe et peut devenir clé ! Schwach und nackt, aber wahr und durchsichtig. In der stillen Sammlung der Gegenwart Gottes.

### **Hong Kong, Shek O, Martyr'sHouse, 10 mai 1992**

11 heures 10 – On vient de m'apprendre que la messe n'a pu être célébrée hier soir au Wah Yan College. Un léger glissement de terrain sur Queens Road East et Kennedy Road a tué un automobiliste dans sa voiture, rendu impraticable la voie d'accès au collège, et, par conséquent, à la chapelle que nous utilisons le samedi soir. Il semble que l'édifice même du collège soit menacé : fissures, fondations, murs de soutènement... L'établissement restera fermé jusqu'à nouvel ordre. Les pluies, vraiment diluviennes, ont causé d'autres dégâts, encore plus importants, ailleurs. Il est tombé en un seul jour l'équivalent d'un mois de pluie et plus de 13 cm en une seule heure, vendredi matin. La plus forte précipitation des vingt dernières années. Et ce n'était qu'une grosse tempête, pas même un typhon, d'après les services météorologiques. Radio-France Internationale en faisait état, ce matin, à 7 heures, parmi ses premiers titres, après la tragédie (?) du stade de Bastia. Ce matin aussi, l'eau de Shek O Wan est tumultueuse : vert glauque et moutonneuse, de belles vagues courent se fracasser au pied de mon observatoire sur la multitude de rochers et d'îlots qui bordent le littoral. Demain, je dois rentrer à Pokfulam (à Baguio Villas, les dommages semblent avoir été importants). Oui, je dois rentrer demain ! J'y pense depuis la messe de ce matin, où j'ai prêché devant le même *parterre* de Philipinos, Chinois et Américains qu'à Saint Anthony's J'avoue que je n'ai aucune envie de quitter cet endroit, cette chambre, ce point de vue... ce point de vie ! Le rêveur en moi s'imagine fort bien prendre pension chez les Martyrs et vaquer, depuis Shek O, aux affaires de la communauté que je sois d'un côté ou de l'autre de l'île... Central reste central, d'ici ou de là-bas. Comment expliquer ça à mes confrères

---

<sup>1</sup> *rétrocession (hand over) de Hong Kong à la Chine !*

salésiens. Déjà que je ne me sens pas considéré tout à fait comme l'un des leurs. Non pas par xénophobie ou intolérance. Plutôt par incompatibilité culturelle et pastorale. Suis-je seulement religieux à leurs yeux ? Je crois, à peine ! Et s'ils ne sont pas encore scandalisés, je crois percevoir qu'ils sont (souvent) choqués. En fait, nous n'avons rien à nous dire, et le peu que je leur entends dire les uns aux autres, équivaut au rien que nous (ne) nous disons (pas). Tout en étant inmanquablement chinois, ils sont plus *européens* et plus *italiens* que moi !

La synthèse inverse *corrélative* est représentée par Carlo S. : c'est le plus chinois/cantonnais d'entre eux. Et ce ne sont pas les échos discrets que me renvoyait Thomas, hier soir, qui m'influencent ici : ils ne font que corroborer et confirmer ce sentiment de malaise et d'inadéquation que j'exprimai un jour à table, à la grande horreur des convives, en répondant à une question qui se voulait générale du Père T. : *How do you feel here father ?* – « I don't feel at home, Father ! » Non je ne me sens pas chez moi à Saint Anthony's House. Et ceci, par la faute de personne. Mais par le seul fait que cette vie salésienne-là m'ennuie profondément et ne m'inciterait certainement pas à l'embrasser, si je devais envisager, aujourd'hui de suivre Don Bosco. Où êtes-vous, Alger, le Ruisseau, Rue Polignac, Sainte Monique, Père Sylvestre... ? La France fut un choc, pour le Pied-noir que j'étais. La province de cette Chine me choque encore plus : mais je suis plus armé et la Chine est bien plus grande que les trois îles.

15 heures 30 – Je viens d'appeler Nice. Mère chérie s'inquiétait un peu, mais me croyait à Shanghai où je devais effectivement me trouver d'après mon programme. Il semble que les images montrées en France ont dû donner une terrible impression. En fait, d'ici, je ne me suis rendu compte de rien. Beaucoup d'eau, c'est vrai ! Il se remet à pleuvoir dru, d'ailleurs...

Des images du Jin Jiang se superposent sur la mer glauque dardée par les piques violentes des rafales. C'est l'évocation de Shanghai qui m'y replonge : la croisière sous un orage permanent. Mes deux hublots sont ici deux vastes écrans, et le voyage est immobile. Pourtant depuis six jours (déjà !) que de destins ont croisé le mien. Que de voyageurs ont défilé sur la rivière, entre moi, assis à ma table et la longue maison des *Deux hirondelles* de Wu Gangzhong, dont j'ai installé l'album ouvert sur le rebord de la fenêtre, face à laquelle je passe la plupart de mon temps...

Nos voisins immédiats m'ont fait parvenir une bouteille de Bordeaux : un Médoc plutôt jeune, mais, mon Dieu... Ils s'appellent Alex et Paula Adamovich, des Russes d'origine judéo-polonaise, émigrés en Australie et travaillant à Hong Kong : *Enjoy your retreat at Shek O with this small part of France. We enjoyed your sermon !*

Toutes ces impressions ramassées se mêlent, elles aussi, en un sentiment de totalité qui entraîne comme un vertige de l'âme, un enivrement, très doux, mais très performant aussi, des sens et de l'esprit des sens, une palette indéfiniment déployée de caresses et de consolations. Mon être tout entier vit de satisfactions, même devant l'adversité, je crois, car alors, c'est de la surmonter qu'il s'agit et de la stratégie et de la tactique, pour y parvenir. Le doux amer connaît aussi ses subtilités. Mais ici, maintenant, je me sens me dilater dans un contentement de tous les instants, pour avoir, peut-être, accueilli, avec tous les artistes qui m'accompagnaient, les multiples capacités de mon être au monde, les déjà révélées et celles de la réserve. Au risque de me répéter, ma vie ne fait que commencer, c'est-à-dire que je commence de *partout*, j'ajouterai : à la moindre occasion ! La jeunesse qui aura jamais à vivre en moi et par moi, c'est celle-là... celle des commencements !

### **Hong Kong, Shek O, Martyr's House, 11 mai 1992**

8 heures 30 – Il faut partir. Il faut toujours partir ! Je crois beaucoup aux signes et la pensée qui me remplit ce matin est celle de Thomas. De Thomas le Jumeau ! Et de Thomas qui m'offrit, dès le premier jour, son étude sur le *Livre des Mutations* que j'ai devant les yeux et dont je sais qu'il me faut maintenant commencer la lecture. Alors, je m'y mets sans plus tarder...

9 heures 10 – On n'échappe décidément pas à la nécessité absolue du travail sur soi.

9 heures 45 – *Le concept du « I » : à la fois Simplicité, Mutation et Permanence*, – Thomas écrit, p. 33 : « *ease and simplicity : change and transformation, and constancy. Begetter of all begetting, générateur de tout ce qui engendre (traduction de J. Legge).* »

11 heures 15 – À première vue, ma récolte me semble chétive : il n’y a pas (eu de) *révélation*. Les choses arrivent ou elles n’arrivent pas et mon intuition – mon immédiate perception – sait que l’essentiel s’est produit. Les états de confirmation respirent la paix. Et je sens en moi cette paix. Malgré tout. Malgré mon corps – ma corporéité – qui se rappelle à moi en permanence, malgré le quotidien dérisoire qui épuise et qui insiste, malgré l’éclatante et implacable nécessité de ne s’attacher ni de s’identifier à rien, malgré la vacance intraitable du désir, malgré la jalouse conscience de l’omniprésent orgueil et malgré la pauvre fragilité de mon humaine nature... Souvent, je sens surgir de je ne sais quel abîme de mon inconscient le malaise de la peur : une peur vague, sans objet proprement définissable. Si je devais – à l’allemande – inventer un mot, je dirais une *dangérisation*. Oui, parfois, je me sens soudainement, *dangérisé*, gefährdet. Comme on est fragilisé, déstabilisé, décontenancé. Cela agit comme un *insert* de la mémoire ou d’un montage cinématographique. Comme une image en plus, qui vient *parasiter* et, en même temps, ajouter du sens, à la séquence linéaire que l’on est en train de visionner. Un bombardement infinitésimal, mais dont l’impact se révèle(ra) d’une efficacité redoutable. En tout cas, l’interférence oblige à tout re-combiner et ce millième de seconde d’hésitation panique trouble irrémédiablement la paix du royaume. La tâche de repacification ne dépend plus alors de mesures à prendre, sinon d’abord de ma capacité à reconnaître, à accueillir et à intégrer ce ou celui/celle qui, même si c’est par effraction, veut absolument entrer dans... je ne sais comment dire... ma vie ! Même si je n’arrive pas tout de suite à l’identifier. Le discontinu pénétrant dans le même, l’altérité dans l’identité... le yin et dans le yang et vice versa, pour parler comme Thomas – le Jumeau A dans le Jumeau B, et réciproquement. Une harmonie qui n’est que l’étape ultérieure d’une inquiétude assumée ! ? Une mutation perpétuelle. *Begetter of begetting !*

14 heures –

*The irrational fulness of life has taught me never to discard anything, even when it goes against all our theories (so short-lived at best) or otherwise admists of no immediate explanation. It is of course disquieting, and one is not certain whether the compass is pointing true or not ; but security, certitude and peace do not lead to « discoveries »*

*L’immense part irrationnelle de la vie m’a appris à ne rien négliger, même quand cela contredit toutes nos théories (qui pour le mieux, ont la vie courte). Bien sûr cela dérange, et l’on n’est pas sûr que l’aiguille indique la bonne direction. Mais ce n’est pas avec de la sécurité, de la certitude et de la paix que l’on fait des découvertes.*

C. G. JUNG, *Foreword to The I Ching, or Book of Changes*, translated by Wilhelm/Bayness, Princeton University Press, Zurich 1949.

Au moment de quitter la Maison des Martyrs je reçois cette remarque d’humeur du vieux Jung (!) comme une confirmation de mon statement de ce matin, 11 heures 15 : *l’autre* nous arrive par effraction, écrivais-je, et il est en fait toujours inattendu. Il nous tombe littéralement dessus, *überfallen ! Assumer l’in-quiétude*, proposais-je. C. G. Jung décrit cette intrusion comme *dis-quieting*, mais c’est une traduction de l’allemand. J’incline à deviner qu’il aura, dans sa langue maternelle, utilisée le mot : *be-un-ruh-igend*, dérangeant, qui enlève le repos = ruh=quies. Parce que, autant je suis persuadé de la nécessité du *In sich aus-ruh-en*, de la même manière la nécessité m’éblouit du *aus sich be-un-ruh-igt werden...* pour découvrir autre chose, précisément ! Ou bien quelqu’un d’autre !

### **Canton, China Hotel, 5 juin 1992**

10 heures 15 – Clemencia vient de partir : une belle panaméenne de 37 ans avec un *problème de couple* quasiment insoluble ; c’est Maria-Teresa, une Brésilienne de mes amies qui me l’a adressée. En effet, comment se confier en espagnol à Canton...

Martine vient d’appeler pour la deuxième fois : elle est en ville, je l’attends pour partir au marché de Ching Ping, le fameux marché aux animaux... de bouche... ! Canton est comme une halte pour moi,

entre Hong Kong et Daya Bay, une halte différente, de celle de Shek O' – que je viens de découvrir. L'atmosphère du China, ses grands appartements, le parc qui le jouxte, une certaine nonchalance, la Chine à la fois proche et lointaine à chaque instant, et puis le *style* de Martine et d'Alexis, fait de bon goût, d'élégance et d'esthétique, piqués par des girofles de laisser-aller, de désordre et d'improvisation dignes de cette Russie qu'ils aiment et dont ils nourrissent leur nostalgie... l'atmosphère du China, donc, m'envahit chaque fois d'un grand bien-être. J'oubliai (!) cette note de *suranné* que son design et sa couleur entretiennent, comme la poussière, un bon vin. Je me sens plus à l'étranger ici qu'à Hong Kong, et paradoxalement plus familier. Peut-être parce qu'ici plus que là-bas, l'Europe se fait orientale et chinoise. Encore un peu, du moins...

Ma semaine de Daya Bay fut difficile et épuisante. Mes affaires – complexes pourtant – furent assez *miraculeusement* réglées. Les autres – plus compliquées et surtout rendues inextricables par des attitudes perverses – ont exigé de moi une attention et une patience de tous les instants, en ne m'offrant qu'une marge de mouvement extrêmement étroite et rendue perpétuellement dangereuse, pour l'affaire et pour moi, en proportion exacte de la virulence des vendettas et des règlements de comptes.

### **Hong Kong, St Anthony's House (SAH), 7 juin 1992 (Pentecôte)**

10 heures 15 – Hier, j'ai été vraiment fatigué. Je m'en suis définitivement aperçu quand, au repas préparé à Repulse Bay, manquaient pour raisons professionnelles, Renato F. du Corriere della Sera et Yvan C. de l'AFP. Même si je dois être injuste, la présence des autres convives – peut-être à part Jean Gabriel P. (le Méridien) que je vois toujours avec plaisir – n'a pas réussi à empêcher ma fatigue des dernières semaines à s'imposer à moi et sur moi... presque immédiatement. Dominique, la femme de Renato, a bien imaginé tout ce qu'elle a pu, dont un magnifique gratin d'aubergines à la tomate, rien n'y a fait. D'autres amis italiens, Francesco et Eugenia, m'ont finalement reconduit à SAH où après une douche, je m'effondrai pour me réveiller alors que la nuit était tombée...

23 heures – La cérémonie s'est finalement bien déroulée. J'aurai donc été *évêque* une heure. Je ne peux pas dire que j'ai *aimé* le faire, quoique je m'y sois trouvé parfaitement à l'aise. Mais là encore, avec une distance telle que j'accomplissais le rite, en toute rigueur d'une foi objective, adhérant sincèrement à l'acte sans pour autant me confondre ni avec lui, ni avec celui dont j'étais le lieu-tenant. Sauf peut-être au moment de l'imposition des mains. C'est en fait leurs têtes que j'étreignais comme si mes mains à la fois les auscultaient et leur imprégnaient une force qui me venait certes d'ailleurs, mais dont j'étais, ici et maintenant, le canal porteur. D'ailleurs, leurs corps tout entiers ressentaient cette transmission d'énergie, cette proximité vibratoire, cette *sphrax*, σφραξ, (spirituelle). Oui, à ce moment, je constatai la vertu du geste sacré et son immédiate répercussion sur ce corps psychique qui constitue notre être-là. Évêque : celui qui sur-veille, qui veille sur ! J'aurai veillé sur eux pendant une (seule) heure...

# Deuxième Partie

## Taipei

### Taipei Central Building (TCB) 29 juin 1992

21 heures – En fait, personne ne m’attendait à Taipei. Non pas à l’aéroport : j’ai l’habitude de venir à bout moi-même de la distance entre l’avion et downtown. Au terminus du shuttle bus, j’ai eu la maladresse de suivre à la lettre ce que Carlo m’avait montré sur un plan de Taipei : le quartier change, en effet, mais la mémoire transforme. Je tournais depuis une heure autour du point à atteindre quand... j’eus terriblement soif. J’entrai dans un *Seven/Eleven* et achetai trois tins de Carlsberg glacée, avançai encore quelques pas, dépassai sans le voir le n° 2 de Chungshan Road Nord, 1<sup>o</sup> section – oui, c’est comme ça là bas... ici plutôt ! –, et m’accoudai enfin à une barrière, face au flot des voitures, décapsulai une bière et me remis à étudier le plan. Un plus récent cette fois-ci, que j’avais pris au comptoir du Tourisme en quittant l’aéroport. Je conclus qu’avec la plus grande marge d’erreur possible, je ne pouvais pas me trouver à plus de 200 mètres de mon hôtel. Je repris donc résolument la distance que j’estimai avoir parcourue en plus. Au tournant d’une rue perpendiculaire, un jeune homme en vespa freina en souriant pour me laisser traverser. Je devais avoir fière allure : transpirant à grande eau, avec mon sac à dos, ma bouteille de Glenlivet au bras – je n’ai pas pu résister au Dutyfree –, ma serviette, lourde de livres à la main et mon fameux plan passant d’une main à l’autre. Son sourire me plut : Vicki (?) ne se moquait pas, il réagissait au spectacle. Et je prétends qu’il y avait de quoi. Je lui lançai, avec le même sourire, *do you understand English ?* Vicky non seulement entendait, mais il parlait fort agréablement. Je m’approchai de son engin, dont il arrêta le moteur, lui tendis l’adresse et mon plan. Je fus vraiment satisfait de l’entendre me donner raison. Je rassemblai mes affaires en le remerciant quand il ajouta : *I’ll come with you, I’ll show you the way !* Intérieurement, je le baptisai immédiatement Raphaël et remerciai le Seigneur, comme en février à Xi’an, pour les fêtes de fin d’année à Shanghai et quelques étés plus tôt à Pisco, au Pérou. Raphaël arrive donc toujours, mais il ne faut pas le presser. Il vient quand il veut : il suffit d’attendre... Vicky/Raphaël me prit même ma mallette que je lui confiai tout naturellement sans crainte aucune. Sur le trottoir défoncé et à travers les deux roues garés partout, il me précédait, s’arrêtait, m’attendait, me souriait et riait carrément de mon état d’apoplexie avancée. Après le deuxième pâté de maisons, il stoppa triomphant et moi, je reconnus être passé devant l’entrée 10 minutes auparavant. Mais, effectivement, il y avait tellement d’indications en chinois que je n’avais pas remarqué une indication, une seule, en anglais. Il se dirigea vers l’ascenseur et je me laissai faire, dans un agréable sentiment de bien être... Le 10<sup>th</sup> Floor est une espèce de coursive de cargo, nous primes à droite... Il fallait prendre à gauche... Nous éclatâmes de rire au même moment. Et puis, en passant une porte de fer, nous nous retrouvâmes... dans la salle de séjour, salle à manger, salle TV, salle de lecture... de la plus traditionnelle des maisons religieuses. D’abord personne, puis deux femmes : une religieuse... en civil et une jeune femme en civil... qui faisait très *bonne sœur*. En fait, personne ne m’attendait ici. Alors que Carlo et Don Z. à Hong Kong m’avaient affirmé que le curé de la paroisse St Jean Bosco avait non seulement réservé, mais dû verser déjà la moitié du prix total de ma pension, soit 10 000 New Taiwan Shilling (NTS), près de 400 €. Je tombai sur une chaise, Vicki eut la délicatesse de prendre congé : je le accompagnai jusqu’à la porte de fer. Les deux femmes semblaient sincèrement désolées. Je leur donnai une de mes cartes de visites ce qui ne les aida pas plus, plus celle du curé de St Jean Bosco que Don Z. avait accrochée lundi matin à ma porte, avant que je ne parte. Elles commencèrent à admettre que je disais certainement vrai. Je leur demandai d’appeler elles-mêmes la paroisse. Ce qu’elles firent pour tomber sur un salésien qui rentrait de trois mois d’hôpital et apprendre que le curé que nous

cherchions non seulement était parti le jour même pour Hong Kong (nous avons dû nous croiser à 30 000 pieds) mais avait absolument oublié de réserver quoi que ce soit pour qui que ce soit. Je m'emparai du combiné pour dire à... je me fichais éperdument de qui il s'agissait... ce que je pensais de la fiabilité, de la solidarité et de la politesse dont ce type de comportement était le symptôme. On ne fit que me répéter qu'on était *sorry* !

Ce *sorry* que je découvre à Hong Kong, chez les salésiens chinois, correspond au *keine Zeit* qui devait vite m'insupporter pendant les quatre années munichoises avec les salésiens allemands...

Les deux femmes soit eurent pitié, soit furent impressionnées par ma colère indignée : elles me donnèrent une chambre, me remirent une clé, me montrèrent la cuisine... bref me firent les honneurs de la maison et... disparurent. Je me retrouvai... seul... dans la maison provinciale des Scheut Fathers – Congrégation Missionnaire du Cœur Immaculé de Marie (Congregatio **Immaculatae Cordis** Mariae). La chambre est laide, sale et incommode, avec quatre doubles fenêtres en vitres dépolies, un éclairage plafond style cellule carcérale et une lampe de bureau pour enfant de six ans. Mais mes quartiers possèdent :

1 - une salle de bain vaste – je me demande pourquoi et comment cela est possible –, et

2 - un air conditionné neuf et qui marche – ce qui ne semble pas être le cas des autres chambres, je l'ai vérifié dans l'une d'entre elles.

Et puis j'ai eu faim ! Alors, après avoir mis le Glenlivet au frigo en inscrivant mon nom sur l'étiquette et sur les conseils de Grace – c'est mon hôtesse ! –, j'ai passé le bermuda que Daniela m'a offert au marché de Six Fours, un tee shirt chemise de nuit, *aux armes* de Hong Kong que m'a offert Patricia avant hier soir ; et je suis descendu manger quelque chose dans le boui-boui le plus proche... c'est-à-dire à 10 m. Une espèce de self-service simple, efficace, propre et à la caissière très sympathique : une tendre côte de porc panée croustillante, accompagnée d'un assortiment de riz blanc, de salade cuite, de tofu, espèce de fromage de soja, et de *fricassée de champignons* ; le tout arrosé d'un thé glacé. La TV, qui hurlait, passait un *péplum* chinois retraçant les guerres des paysans conquérants. J'en eus pour 70 NTS (2,50 €).

Il y a une heure, je suis remonté, ai tenté de joindre Don Z. à Hong Kong, en vain. Et me voici au bout de mon arrivée à Taipei. Le Provincial devrait rentrer cette nuit... de Mongolie, je crois. Ils doivent y ré-ouvrir une mission. Si je suis réveillé, je me présenterai à lui... En fait, je suis en sursis. Peut-être devrais-je déménager demain. Ce n'est pas cette précarité qui m'affecte, mais l'impéritie de mes *confrères* qui l'ont provoquée. Même chose avec les jésuites, à qui j'ai écrit deux fois, à qui Michel M. a téléphoné pour moi.. et qui n'ont fait aucun signe...

## Taipei, TCB 30 juin 1992

21 heures 45 – Je suis descendu de cinq étages ! On n'aurait pas pu me garder pour un long séjour chez les CIMC Fathers. Au petit-déjeuner, j'appris d'autre part qu'une chambre avait bien été réservée pour moi, mais au Taïwan Pastoral Center (TPC). La chambre est encore plus monacale, la table plus étroite, mais plus rationnellement aménagée. J'ai donc émigré. Je tâcherai de remonter chaque matin pour aller petit-déjeuner et tous les deux jours, y déposer un peu de linge que la *gentille* cuisinière serait prête à me laver... contre paiement. Au TPC, c'est Catherine, une Taiwanaise à l'âge indéfinissable qui s'est montrée accueillante, prévenante et efficace : elle tient la petite librairie catéchétique, à l'autre bout du palier. Avec Grace au 10<sup>e</sup> étage, elles pourraient éventuellement me servir de répétitrices de mandarin. J'ai de moins en moins envie d'aller voir les Jésuites et surtout ce Père L. qui n'a répondu à aucun de mes deux courriers... Après toutes ces péripéties matinales – il était plus de 10h30 – j'ai fini par prendre le chemin du *Mandarin Daily News Language Center* (MDLC) de Fuchow Road. La chaleur était écrasante et accablante – ces deux termes sont à prendre ici au sens propre. Catherine m'avait confectionné un carton en chinois pour la direction et l'arrêt du bus. Tout le monde m'aïda... Le centre semble dépassé par son succès... Enfin, je suis inscrit et je commence – comme prévu à HK ! – demain à 13 heures : deux heures quotidiennes, cinq jours par semaine pendant tout le mois de juillet, soit 465 heures à 500 NTS, 350 €, soit environ... Je décidai de rentrer à pied, en passant par l'immense monument élevé à la mémoire de Chang Kai Check. C'est une immense esplanade le long de Chung Shan Road, flanquée de deux immenses palais chinois qui servent de théâtre et d'opéra, l'autre perspective s'ouvrant par une porte-arc de triomphe et donnant sur un

majestueux cénotaphe blanc précédé d'un immense double escalier et d'un chemin du Dragon... comme dans la Cité Interdite de Beijing, devant le Temple de l'Harmonie Céleste. Chaleur lourde, moite, étouffante... Je me trouvais exactement au Centre de l'esplanade. La pluie se mit à tomber en gouttes tellement énormes que je renonçai même à courir (!) pour me mettre à l'abri des galeries marchandes, sûr d'être de toute façon trempé. Et comme je m'y dirigeai cependant, comme les quelques touristes affolés qui couraient en pataugeant dans les flaques et se mouillaient d'autant plus complètement ! – je me surpris même à ralentir mon pas pour profiter de cette douche bienfaisante et inévitable... Je pris un thé glacé à un distributeur et m'assis, face à la pluie, tout dégoulinant d'eau tiède et de pensées mélancoliques... Solitude, réclusion, étude... Je connais trop le fameux trinôme qui me renvoie – à 18 mois de distance et jour pour jour – à la solitude, à la réclusion et aux exercices – une autre étude ! – de la Baume-les-Aix... La pluie s'apaisant un peu, je crus pouvoir me presser jusqu'à un bus ou un taxi, mais elle redoubla au moment où je passai sous l'arc de triomphe. Je m'y arrêtai donc, les pieds dans l'eau, insensible et indifférent à mes vêtements désormais définitivement transpercés. Je sentis comme une bienheureuse et positive adhésion à mon entreprise de dérélition volontaire dans cette île et cette ville, sur ce ROC (Republic of China) où je ne me serais jamais rendu si, hors Beijing où j'irai *volontairement* en juillet 1993, ce n'était le seul endroit indiqué pour l'apprentissage du mandarin. Je ne connais ici – ne veux connaître – personne. Personne, sinon ce genre de petites gens qui n'ont cessé depuis 24 heures de me venir en aide. C'est cela : je voudrais ici n'avoir affaire qu'à des gens anonymes... Il me revient en tête comment ces derniers jours, j'ai fait part aux quelques amis, encore à HK avant que je ne m'envole, combien je venais ici avec appréhension. Comme forcé, obligé malgré moi. Je crois que cela dépasse le désappointement provoqué par la *conspiration* salesiano-jésuitique. Quand je pense aux *alliances* latino-américaines en général, et colombiennes en particulier, pour m'accueillir, m'aider, me fêter... Je m'enfonçai dans la solitude comme dans une forêt vierge, et derrière moi, le chemin que j'ouvre pour avancer se referme si vite que je me découvre îlot, île, archipel sur un océan vert... Paradoxalement – avec tout ce qu'on peut raconter – les *gens* de Hong Kong étaient/sont devenus *mes gens de Dublin* à moi. Je les aime tendrement, surtout certains. Cette séparation – saisonnière et géographique –, m'affecte plus que je l'eusse soupçonné. Leur amour est encore trop frais émoulu, et, partant encore fragile. Je m'en inquiète comme (d') un enfant. Il n'est pas encore devenu ferme, solide et résistant et pourtant ne l'affectent pour moi ni le temps ni la distance : puisqu'il les dépasse, maintenant !...

Me voici, donc, à la veille de mes 31 jours de juillet 1992, encore écolier, élève apprenti. Je ne serai jamais adulte : sérieux, responsable... en un mot... vieux ! Je ne saurais pas grandir ? Je crois au contraire que je ne fais que cela, mais sans cesse. Ce cahier entre dans son neuvième mois. Je l'ai commencé à Guilin, le 3 novembre, devant la Rivière Li. Je termine ma première année à HK : je ne puis écarter tout à fait l'idée, qu'outre le mandarin, on m'attend à Formose !

### Taipei TCB, 1<sup>er</sup> juillet 1992

22 heures 30 – J'ai réussi à ouvrir le double vitrage : ma fenêtre donne bien sur un fly-over comme à Pokfulam. Mais celui-ci est plus monumental : les pistes avec, juste à ma hauteur, entrée et sortie. Et vu sa hauteur, il me renvoie plutôt à ses homologues qui défigurent ce qui reste entre le Bronx et le Queens de New York. Dans la nuit claire, et les enseignes géantes de ce quartier central où je gîte – le Père L. m'a appris cet après-midi que *mon* immeuble est connu des taxis sous le nom du *grand immeuble central*, je me sens une grande fraternité avec Arthur Miller et Malcom Lowry. Pour toutes sortes de raisons confuses, d'abord ; et ensuite pour l'espèce de poésie anonyme de ces passages urbains, dont rien ne restera dans la mémoire, sinon deux trous de lumière rouge ou blanche se dépêchant avec autant d'importance à jamais ignorée vers des destinations où quelqu'un ou personne n'attend ! De ma fenêtre, je vois le pont et je pense...

C'était ma première journée de classe. Je m'y suis rendu à pied, par le chemin qui traverse l'esplanade de Chang Kai Chek. Voici comment j'ai procédé : je pense que je m'y emploierai chaque jour d'école. Je quitte mon trou à midi et descends Chung Shan Road, jusqu'à l'esplanade : je fais une pause de 5 minutes assis sur un banc de marbre (une ambulance hurle sur le fly-over !) dans le jardin chinois

aménagé de part et d'autre de l'imposante pagode-cénotaphe blanche ; puis je reprends mon chemin en empruntant une traverse qui me remet sur Roosevelt Road ; après 500 m, je bifurque dans Fuchow Street ; le Mandarin Daily News Language Center est situé au n° 10. Tout compris et sans me presser : 45 minutes. À 13 heures, on m'indiqua la salle 311 où m'attendait une dame... qui ne parle pas anglais. Notre premier contact fut, pour le moins, difficile. J'avais, à tort j'espère... pour moi, cru déceler un peu de n'importe quoi... comme chez ces guides locaux que les agences de voyages recrutent sur place, à moindres frais et au pied levé, et qui débitent, à la limite de l'audible, un infâme texte appris, *un jour*, par cœur et qui ne tient même pas compte des éventuels réaménagements du site commenté... J'ai appris que j'aurais deux tuteurs, en alternance. Demain soir, je raconterai l'autre. Je décidai de me rendre ensuite, toujours à pied, à l'Aurora Center. Je remontai un peu Roosevelt road, bifurquai à droite dans une traverse pour rejoindre Chang Kai Chek que je devais contourner de l'autre côté pour rejoindre Jen Ai Road que coupe Hangshow Road. Au n° 71, je devais trouver un Lane 9, dans laquelle les Jésuites, un jour, ont du acquérir une résidence. J'errai plus de 20 minutes, dépassai ma destination sans la reconnaître – mon hôte devait m'apprendre que le N° avait *tout simplement* disparu ! Voilà ! –, demandai ma route à une jeune dame qui m'accompagna à bon port. Toujours Raphaël !... Encore une fois, je me suis cru en Amérique latine : un petit immeuble décrépît sous l'humidité, avec de grands balcons couloirs et puis des salles, des jeunes gens et jeunes filles, et puis une grande salle d'étude *comme dans le temps*, tables et chaises hétéroclites, un peu bancales. Toutes fenêtres ouvertes, un courant d'air agréable... et dangereux.

Le Père L. vint à moi, chaloupant un petit peu, mais accueillant et souriant. Il commença par s'excuser de ne pouvoir me recevoir dans son bureau : une autre salle que j'entr'apercevais, avec un bureau encombré et une bibliothèque d'éléments de guingois. On remplaçait son air conditionné – on dit *aircon*, ici –, qui avait fini par expirer. Il avança une petite table formica, genre café ou cuisine et deux chaises de plastique. Je m'assis avec précaution, craignant une catastrophe. On a les prudences qu'on doit. Il n'avait vraisemblablement aucune idée de qui j'étais, malgré ma présentation à l'accueil du rez-de-chaussée, mes deux lettres, il n'en aurait reçu qu'une, reconnut-il au bout de 20 minutes, et le coup de fil de Michel M. ... Le Père Jean L., sj, est un savant : spécialiste mondial de paléographie chinoise sur les écailles de tortues et les os d'animaux. Il collationne, reconnaît, déchiffre et interprète pour la plus grande joie des sinologues – ou qui se croient tels ! – du monde entier, des caractères de toutes les époques chinoises anciennes. Étant prêtre avant tout, il s'occupe aussi du catéchisme des enfants (17 groupes, m'a-t-on dit ! ?) et de l'animation de cet Aurora Center qui est à la fois un home de tranquillité pour les étudiants des universités voisines et une maison de la culture, le soir.

Le Père L. n'est pas bavard, son œil droit, fatigué, à moitié fermé qu'une taie peut-être obscurcit un peu, semble vous mettre en demeure d'aller au but ; le gauche, plus paternel, sourit des quelques mots qu'une bouche très souple, mais déshabituée du gaulois, laisse échapper au compte-gouttes. Le Père L. pense avant de parler : je veux dire qu'il pense vraiment, cela se sent. En fait, il ne parle pas pour ne rien dire. Je comprends qu'il ait omis de répondre à mon courrier, il n'avait effectivement rien à me dire puisque d'une part, la seule chambre disponible était déjà occupée par un père Xavérien italien (Alessandro) que je devais rencontrer après, et d'autre part, les étudiants susceptibles de devenir mes répétiteurs sont soit déjà en vacances, soit en train de bûcher des examens d'entrée à l'université ou dans des grandes écoles. Il est vrai qu'à HK j'attendais que cela me soit dit : mais ici, et vu L., c'est évident... Quand je le reverrai, je lui parlerai de tortues...

Le Père L. me remit donc dans les mains d'Alessandro, me promit de penser à moi (?) et retourna à ses occupations que je m'en voulus, presque, d'avoir interrompues. Alessandro, originaire de Campanie, sort tout droit d'un tableau de Mantegna. Mince mais robuste, la trentaine athlétique, l'œil noir, le nez et la bouche bien dessinés et les cheveux sombres bouclés en couronne sur un front large et droit. Visage au total viril mais très doux, de cette douceur peut-être, qu'atteignent les hommes intelligents, humbles et dévoués : qu'il me paraît difficile d'être les trois à la fois ! L'échange fut amical, sympathique et efficace. Alessandro me remit le 1<sup>er</sup> tome de *Speak Chinese* de la National Taiwan Normal University, 1989, avec les cassettes. Ce tome fait 572 pages, ce sera bien assez pour mon petit mois, surtout s'ajoutant au reste. Il me promit, lui aussi (qui sait) qu'il penserait à moi, s'il trouvait un répétiteur.

En remontant Hangshow Road, la faim me prit : il était 18 heures et depuis mon petit déjeuner au 10<sup>e</sup> étage, je n'avais rien pris. Je tombai sur une sorte de self service chinois, mais disposé sous forme de

buffet : plus de 25 mets différents, et de toutes les couleurs. Je m'enhardis, choisis les items les plus surprenants et me rendis à la caisse. La caisse est en fait une balance : on paye au poids de mets choisis. Tout simplement ! J'agrémentai le tout d'une soupe de maïs : tout fut bon, disons que rien ne me rebuta. Je sortis satisfait. Je rentraï : il était 19 heures... Je pense que mes jours de classe s'organiseront comme suit :

07.00 : RFI (Radio France Internationale)

07.30 : Lever-toilette

07.45 : Eucharistie dans ma chambre

08.15 : petit déjeuner au 10<sup>e</sup> étage

08.45 : travail personnel ou répétition

12.00 : départ pour l'école

13.15 : le cours

15.-16 : retour – visites

### TCB, St Thomas, 2 juillet 1992

8 heures – Je viens de célébrer. Thomas, dont c'est la fête, m'est... naturellement... revenu. Et avec lui, et en vrac : Aix, la Cova, Venasque et Ste Lioba !<sup>1</sup> L'empreinte est irrémédiable, marquée au fer de la même lame qui dégage l'ouverture. J'avais jusqu'ici vu ce trou comme une entrée, une pénétration, une avancée vers l'intérieur. Je le sens aussi désormais comme une sortie, une excursion, un départ vers l'ailleurs. Une échappée à soi et de soi. Le jumeau échappant... même pour l'autre : Thomas découvrant le manque et sa béance, à propos du vide dégagé dans un cœur... Je crois que c'est bien que je sois seul à Taïwan : le mandarin solitaire ! Hier après-midi, un instant, mais très fort, j'ai envié Alessandro, dans la salle de communauté sobre, mais confortable, de l'Aurora Center, plus confortable même que celle des CIMC Fathers, au 10<sup>e</sup> étage où j'ai passé ma première nuit. Mais un sens affiné du danger m'a vite fait entrevoir le cou râpé par le collier du chien domestique, en face de l'encolure vierge du loup maraudeur, hâve mais libre et indompté. Oui, j'aurais pu *entrer*, m'installer et jouir sédentairement d'un *établissement*. Et puis en errant dans Hangshow, à la recherche d'une gargote à la hauteur de mes moyens, j'ai savouré l'itinérance aléatoire de mon nomadisme – tout relatif d'ailleurs – et de ma disponibilité : chacun son échappée, en espérant qu'elle sera belle.

9 heures – Le loup ne semblait ni ne pensait pas si bien dire. Father in Chief des CIMC du 10<sup>e</sup> étage vient de me signifier – avec un sourire indéfectiblement charitable – qu'il ne pouvait continuer à m'accueillir, même contre paiement, à la table matinale du petit déjeuner. Encore une retombée de *l'itinéraire aléatoire du nomadisme* ! Carlo m'avait dit que ces Hollandais étaient féroces : celui-ci est au moins féroce ment réglementaire... En tout cas, en rentrant le soir, il me faudra *bâtir*, le petit déjeuner du lendemain !

11 heures 10 – Il est à supposer que ma *retraite* – ma solitude, ou plutôt mon isolement – bref, il est à croire que je devais rester SEUL, ces jours, puisque j'ai dû donner à ceux (Philippe, Hubert, Alain) qui doivent venir à Taïwan pour leurs affaires, de fausses coordonnées. Arriveront-ils à m'atteindre quand même ? J'ai laissé des cailloux blancs sur mon chemin jusqu'à la chambre 523 du 5<sup>e</sup> étage. Je pourrais aussi appeler tout ce monde à Hong Kong, mais je préfère accepter ce qui s'est imposé à moi, malgré moi. Cela doit vouloir dire quelque chose...

16 heures – Je crois que la boucle est bouclée. En quittant mes quartiers, à midi pour me rendre au Centre de langues, je découvris, scotché à la porte, un petit mot de Catherine qu'*on* était *sorry* de ne pas/plus pouvoir se charger de ma *laundry* parce que... et parce que... suivaient deux ou trois raisons – pauvre Catherine qui a dû traduire tout cela dans un excellent anglais d'ailleurs... –, où j'ai retrouvé les arguments du Father In Chief des CIMC du 10<sup>th</sup> Floor. Je partis donc à mon cours, définitivement libéré... Bus immédiat... Nouveau prof : j'en aurai deux, deux femmes, qui alterneront. Elle parle anglais et a appris le français... à la Catho, rue d'Assas à Paris, il y a quelques années !!! Le contact –

---

<sup>1</sup> Voir *L'Échelle de Perfection, Factuel/Parole et Silence, Paris 2006*

bien sûr – s’est immédiatement établi. Jeune, directe, rapide, énergique, elle me convient parfaitement. Nous avons fait deux heures de *Bo Po Mo Fo* dans un entrain et un enthousiasme qui m’ont fait rattraper mon cours de la veille... Je voulais, en sortant, rendre visite au Ti’an Center, aux amis sj de Michel M.. Mais le ciel (Ti’an = ciel) était totalement noir et déjà de lourdes gouttes tachetaient le macadam. J’achetai rapidement des fruits au primeur d’en face et courus prendre mon bus qui arrivait juste. L’orage, immense, éclata au moment même où, ayant laissé le bus, je parvenais au couloir couvert. Un déluge ! Les pagodes et les palais blancs de Tchang se découpèrent, presque mauves et roses, contre un ciel d’encre délavée. Une eau forte... À peine arrivé, j’allais saluer et remercier Catherine dans son book shop, triste et désespérément vide. Elle m’assura encore une fois que tout allait s’arranger...

Et voici qu’au beau milieu de ma collation de 15 heures 45, on frappe à la porte. C’était M. Hsu. Mon Dieu, quelle nouvelle encore, pensai-je immédiatement. Il avait un immense sourire en travers de la figure qui donnait à ses yeux ordinairement tristes comme un éblouissement. Dans un merveilleux *brocken English*, il m’annonça deux bonnes nouvelles. Tout d’abord il m’avait trouvé un frigo – il est là, dans le coin east de mon repaire ! –, et il se chargerait de ma *laundry* tous les trois jours... Je repense à ce que j’écrivais ce matin, de Thomas, aussi bien que du chien et du loup. On ne sera jamais assez jaloux de son indépendance. La pluie s’est arrêtée soudain : tout est propre. Il y a même du bleu dans le ciel, là-bas...

### Taipei, TPB, 3 juillet 1992

8 heures – Je viens de célébrer... en m’apercevant que j’étais en avance d’un jour sur le calendrier des saints. Thomas, c’est aujourd’hui ! Autant pour moi ! Un mot d’Hölderlin me revient : je ne sais plus où je l’ai lu : *Le manque de Dieu - Dieu est manque - Dieu manque*. En traçant par trois fois les six lettres du mot *manque*, je suis saisi d’un sentiment d’étrangeté. Le mot même sonne étrangement à mes oreilles, et son seul aspect ne laisse pas de m’étonner. C’est une note sourde, compacte, un peu vibrante tout de même, à cause de sa labialité (m) et de sa nasalité (an). Et puis, l’éternel pharaonique que je suis voit immédiatement se dessiner la forme de l’*ankh* des fontaines de vie, que je porte à mon cou – avec Christophe, le Verseau, mon cartouche et, depuis peu, une pièce de jade ! –, *Dieu = manque* serait la seule traduction/interprétation disant à la fois tout... et le reste encore à découvrir : le mot *absence* est déjà trop marqué philosophiquement et religieusement, à mon goût. Le manque peut certes être abstrait, mais il se vit, me semble-t-il, d’abord matériellement, physiquement, j’allais écrire – pragmatiquement. Plus qu’une absence, le trou de la poitrine révèle un manque. L’absence caractérise celui ou ce qui n’est pas/plus là. Le manque touche plus la place laissée vide et celui ou ce qui reste. De même, absence et manque se combinent différemment : la présence va ré-inverser l’un ou l’autre point de l’espace, sa place retrouvée ; le manque va supprimer, reboucher, refermer, en le satisfaisant, celui ou ce qui s’offrait, se dégageait, s’ouvrait... Avec Thomas, Dieu doit rester plutôt de l’ordre du manque que de l’ordre de l’absence. Si Thomas met la main dans le côté ouvert, bien sûr, il fera coïncider le comble de l’absence et du manque.

Jean le fait se *content-er* – contenir – de reconnaître la présence : *Mon Seigneur et mon Dieu sans en plus* aller combler de sa propre main l’offre du dégageant, l’ouverture ! C’est pourquoi Dieu doit manquer, même pour celui qui croit en lui. Croire sans voir, c’est vivre, au fond, à partir du manque.

### Taipei, TCB, 4 juillet 1992

8 heures – C’est, je pense, le meilleur moment, en tout cas l’un des meilleurs de la journée. Je viens de célébrer, je suis encore plein de la nuit et mon coltinage avec le mandarin n’a pas encore commencé... Hier après-midi au Centre, j’ai été pris d’un triple coup : de fatigue, d’exaspération et de découragement.

D’ailleurs, les trois sont liés. Comme d’habitude, quand j’entreprends du neuf, je me suis littéralement jeté dans la bataille, m’y débattant jusqu’à 8 heures, ces premiers jours. Mais comme ma nourriture est loin d’être équilibrée – ce n’est pas seulement une question de budget – et que le temps, chaleur, humidité, orage, est particulièrement éprouvant, je me suis soudain senti las.

L'exaspération venait, elle, de cette monitrice – la moins jeune – qui vraiment fait ce qu'elle peut, mais ne me convient pas : je crois qu'elle m'est souverainement antipathique. Peut-être ressent-elle la même chose. Nous voilà mal barrés. Je l'ai persuadée (?) de renoncer à ses exercices infantiles – oui elle s'était hier, encombrée de petits cartons de couleur qu'elle agitait comme un sémaphore – pour des séances de conversation et d'articulation dont elle aurait préparé les thèmes et les questions. Attendons lundi !

Le découragement m'a saisi devant la tâche que je m'impose, à mon âge, dans ces conditions et circonstances. Me reviennent mes appréhensions de Hong Kong, avant mon départ. Mais en même temps, je me reconnais bien là. Avant toute nouvelle entreprise – au moment de la préparer et de m'y préparer –, je suis d'abord convaincu que je n'en suis pas capable et que les autres, eux, le sont. À priori donc, un sentiment d'infériorité dont je ne vois pas où il peut prendre racine, puisqu'en fait, j'ai, pratiquement, réussi tout ce que j'ai entrepris – études, travaux, voyage, langues etc. L'avortement de Medellin n'a certes pas été mon fait, même si ma personnalité et mes activités antérieures ont pu provoquer le refus de visa. Et puis, une fois lancée, la machine se remet à tourner, cherche son rythme et sa cadence, et puis avance... jusqu'au but. Pourtant, ici, l'entreprise me semble immense. Peut-être pour la première fois... Quand je me suis vu dans ce petit réduit au Centre – avec ses chaises bancales et son rideau *out of order* – en face de cette femme qui gagne sa vie grâce à sa langue maternelle – mais dont je doute de la compétence pédagogique – et renvoyée de nouveau à moi-même, à mon opiniâtreté et à mon soi disant génie industriel... j'en ai un peu assez... Je n'arrive pas à envier ceux qui ne font qu'une chose à la fois et s'y consacrent plusieurs années durant. C'est ce que me racontent Carlo, Michel, Yves et c'est ce que je vois faire à Alessandro, ici. Ils prennent plusieurs années pour faire du chinois. Point ! Je n'ai jamais su agir ainsi, j'en suis proprement incapable. Dès la fin de mes études secondaires, chez les salésiens, à l'armée ou ailleurs, j'ai toujours mené de front plusieurs existences. Cela peut parfois sembler aller si loin que le poste d'affectation devient le prétexte pour m'adonner à ce que ma nouvelle implantation me révèle et qui m'attire. Encore plus irrésistiblement ! Ainsi, ce poste d'Aumônier des Communautés Catholiques Francophones du Sud Est Asiatique. Un travail immense que je traite à la satisfaction de tous, sinon de chacun. Et.. sur quatre fronts : Hong Kong, Daya Bay, Canton, Shanghai. Pékin doit venir quand Claudine aura préparé ma venue. Et puis voilà que la Chine se révèle à moi : histoire, philosophie, littérature, économie, démographie, art... et maintenant langue. Sans négliger – ce qui devient – le reste. Puisque l'échéancier 1992/1993 des Communautés Catholiques Francophones (CCF) est déjà sur pied, les gens en place, les tâches réparties, le nouveau personnel *briefé*...

Je ne sais pas encore mon programme du week-end : pour l'instant, je vais petit-déjeuner !

20 heures – J'ai le sentiment d'avoir avancé à pas de géants entre la grammaire de Pimpaneau (Institut National des Langues et Civilisations Orientales) et le cours de *Speaking Chinese* du Mandarin Training Center de la National Taiwan Normal University. À midi, je suis vite descendu avaler quelque chose au self service chinois du coin. Puis j'ai dormi, retravaillé et vers 17 heures, j'ai pris le 25 pour aller visiter le Lung Shan Szu Tempel – le Temple de la Montagne du Dragon et de la Déesse de la Mer.

C'est le plus vieux et le plus fameux temple bouddhiste de Taïpei et il se trouve dans ce qui reste de la vieille ville. Peut-être à cause du samedi soir, il y avait la foule, la foule qu'un Occidental peut s'imaginer de l'Extrême Orient. Près du Temple se trouve l'un des plus grands marchés qui fonctionne 24 heures sur 24, avec sa fameuse rue du Serpent, bordée de toutes sortes d'échoppes et de petits restaurants, dans un brouhaha et une cacophonie d'odeurs et de couleurs, *proprement* insupportables. Ce n'est guère mieux dehors : trottoirs encombrés de nuées de vespas garées en grappes comme des insectes têtus. Une pollution qui me faisait tousser pendant que j'attendais mon bus du retour. Une infection qui vous donne physiquement la sensation de s'accrocher à vous, à vos vêtements, à votre peau. Avec la moiteur de saison et les gaz d'échappement des voitures arrêtées, mais dont le moteur continue de tourner. Comme en Italie, j'ai vu des *vespas familiales* : devant, debout, les mains accrochées au guidon, deux enfants ; puis le père trônant sur la selle, les deux entourant la taille du père, l'autre bras serrant le benjamin dormant. J'étais le seul *guailo*, étranger, au milieu de la cohue. On me dévisageait, bon enfant ; on me souriait ; certains allaient jusqu'à me montrer du geste combien ils appréciaient mon embonpoint et/ou ma barbe. Devant tant de spontanéité, je ne pouvais que répondre d'un sourire et d'un *hao !* retentissant qui les mettait en joie... Bien sûr, un Temple, c'est fait

pour qu'on y vienne prier et faire ses dévotions. Sur ce plan, j'ai été plus que servi. La grotte de Lourdes est bien vide et bien sévère, à côté de ce que j'ai pu voir. Deux groupes de touristes Japonais hurlaient des ordres ou des explications, qui me rappelaient les bandes son des plus mauvais films sur Pearl Harbour. Bref, pour apprécier, j'aurais préféré la grande paix qui m'entourait au Temple des Lamas à Pékin ou à la mosquée de Xi'an : ici, c'était plutôt l'atmosphère du Temple de Jérusalem, quand Jésus s'est armé de cordes... Ah ! ces magnifiques paons multicolores, et les élégants dragons ailés des arêtes des toits ! Ah ! ces bosquets de figurines blanches comme des grappes d'ivoire au-dessus des portiques ! Ah ! ces grands arbres de lucioles, rouge et or, de part et d'autre des statues, dans les pagodes de la troisième cour ! Que j'eusse aimé m'asseoir et vous contempler à loisir...

Il me revient cette exclamation de Lancelot Andrewes : *Alone with the alone*. Ce qui pourrait se rendre par : « Il faut être seul auprès de ce qui est seul » D'une certaine façon, j'y entends comme un écho de Hölderlin avec son *Gottes Fehl, Le manque de Dieu !* Car il est paradoxal et pourtant tout à fait vrai d'être seul – alors qu'on est – auprès de ce qui est seul, comme il est parfaitement paradoxal et vrai que c'est en tant que *manque* que Dieu peut être approché. Il y a quelque chose comme du respect ou de la révérence, à ne pas empiéter le territoire de l'autre, sauf à lui ressembler tant, que le rapprochement n'est plus profanation. Dans *l'Europe chinoise (tome 1 : De l'Empire romain à la Leibniz, Gallimard 1988)* Étienne cite cette belle histoire de la Djala Leddine El Roumi :

Un homme frappe à la porte de l'Ami :

— *Qui est là ?*

— C'est moi

— *Il n'y a pas de place ici pour deux !* répond la voix.

L'homme repart et passe un an dans la solitude. Quand il revient :

— *Qui est là ?* dit la voix

— C'est toi, Ô bien aimé

— *Puisque c'est Moi, que J'entre !*

Il n'y a pas de place pour deux *Moi* dans une maison. Aussi la solitude et le manque peuvent être des creusets où l'être se purifie du *Moi* qui l'encombre et qui en permanence l'illusionne, en lui faisant confondre solitude et désolation, manque et défaut... comme si la *Nada* sanjuaniste avait quelque chose à voir avec le néant sartrien.

Marie de Magdala vibre déjà à la voix du Maître quand il l'appelle devant le tombeau vide, mais son moi est encore trop fort et la pousse à s'emparer –encore ! – de l'autre : le toucher serait impudique. Qu'elle se contente –encore – de transmettre la voix / voie.

Thomas, de même – lui ou son jumeau, lequel, au fait ? – veut bien *être là* quand le Maître vient, mais pas pour *être auprès de lui* en le laissant être ce qu'il est : Thomas, le *Moi* de Thomas, veut aussi toucher, pour sentir... quoi, au fait ?

L'autre s'offre pourtant et confond l'impudique. Celui qui est seul ne *tolère*, n'*autorise*, ne *souffre* que celui qui est seul ; ce n'est ni mépris, ni orgueil, ni suffisance, c'est d'un autre ordre, qui ne s'atteint que par la voie d'un travail sur soi, opéré par ce que l'on peut appeler l'Esprit. Pauvreté, détachement, *indifférence*... le manque doit rester manque. Il est toujours en danger d'être comblé. Il faut sans cesse écoper, sous peine de couler dans le discours, la religion ou le délire. On ne saurait dire quel est le pire. Quant au *Moi*, il peut rester la panoplie synchronique de toutes nos entrées et sorties sur la/les scènes du monde : en revanche, en devenant sans cesse qui je suis, c'est vers l'autre en moi que je tends, seul capable de me libérer de tous mes *moi* qui meurent !...

*Qui est là ? dit la voix*

*C'est toi, ô bien aimé !*

*Puisque c'est Moi, que J'entre !*

*Il n'y a pas de place pour deux Moi dans une maison !*

**Taipei, TCB, 5 juillet 1992**

8 heures – Oui ! Premier dimanche à Taïpei ! Première semaine écoulée ! Plus que/encore cinq. J'avoue que mon âme est encore partagée, indécise, encore à gagner. Cette ville encore ne m'a ni intrigué ni *pris dans ses bras*. Alors qu'à Hong Kong, ce fut immédiat et je sens bien que Taïpei souffre de la comparaison que je ne peux pas m'empêcher de faire. J'hésite, mais je déclare que je suis prêt à me laisser faire. Je dois aussi admettre que je suis venu ici avec un objectif précis et contraignant : incubation mandarine ! Une sorte de trappe, de *baume*, de *cova* en somme. Je n'en sors pas !... Je ne m'en défends pas, non plus : au contraire ! Mais ces six semaines qui me séparent encore de Nice, des Iris, de ma mère... après un an d'éloignement me paraissent encore bien longues... alors que c'est de propos délibéré que je m'en suis imposé l'épreuve... Parfois je me souhaiterais un compagnon et puis vite, je repousse jusqu'à l'idée. *Beata solitudo, sola beatitudo* ? Comme je l'ai vu écrit en lettres de fer sur la porte de la clôture de Cîteaux, en novembre 1990, en allant surprendre Frère Jean de la Croix (Rémy Maisonneuve) pour ses 50 ans... Pour un temps, certainement. Et ce temps m'est donné. Je ne sais plus dans quel manuel de spiritualité, j'ai relevé ces quatre étapes de la Voie : *Meditatio, Soliloquium, Circumspectio, Ascensio* ; in actu ; in affectu ; in intellectu... Cette étude du mandarin peut effectivement se transformer en une véritable aventure spirituelle dont les degrés pourraient se traduire de la façon suivante : imprégnation, répétition, observation, progrès : en exercice, en sensibilisation, en structure mentale... Eh bien, au travail !

22 heures 20 – Le 213 ne passe plus devant le Hilton ! Après un quart d'heure d'attente vaine, j'ai risqué quelques mots... chinois... Au près de quelques-unes des dizaines de jeunes gens en attente comme moi. J'apprends ainsi qu'il me fallait prendre d'abord le 247 jusqu'à la hauteur du Grand Hôtel, direction Shiklin, et changer pour le 213... Le Musée National du Palais tient son nom du Palais de la Cité Interdite de Pékin. Après l'abdication – destruction de Pu Yi –, l'héritage impérial devint l'héritage de la nation qui, fuyant la guerre puis l'occupation nipponne, voyagea par des routes secondaires de Pékin à Nankin et finalement passa la mer pour Taïpei. Le site choisi pour cet édifice de style chinois traditionnel se retrouve sans les grandes peintures Ming et Song de l'intérieur : noblesse et élégance – quoi que ces mots aient de cliché –, avec cet art de l'élévation-lévitiation qui rend célestes et flottants, les pavillons blottis dans les creux de la montagne. Plus de cent ans d'histoire Sung, Yüan-Mongole, Ming et Ch'ing. Plus de 700 000 pièces ! De nouveau mon cœur a été transporté par quelques figurines tombales T'ang, l'un ou l'autre scroll Ming (ah ! ces montagnes de Guilin !) et les grandes moissons de calligraphie de toutes sortes et de toutes dimensions. Je découvrais les oraculaires : il faudra que j'en parle avec Jean L. sj. Quelques pièces de porcelaine bleue et de jade verte m'ont aussi charmé... J'ai déambulé plus de quatre heures à travers les trois étages. Sans fatigue et en flânant, me vautrant littéralement de temps à autre dans de confortables fauteuils, disposés aux lieux et moments opportuns.

Curieusement, j'y suis allé et en suis revenu sans *enthousiasme*, heureux de l'avoir fait, mais plus comme une détente nécessaire pour reprendre le travail (!) qu'une curiosité ou un désir à satisfaire. En fait, je ne suis pas en vacances, ou bien quelque chose en moi ne m'autorise pas. Je m'accorde les récréations indispensables à la régénération des énergies... pour poursuivre la voie mandarine.

D'ailleurs, sitôt rentré, après m'être restauré d'un thé, d'un gâteau sec et d'une prune, je m'attaquais à la troisième leçon de *Speak Chinese*. Naturellement, sans me forcer. Comme de bien entendu. Puis, je suis descendu me restaurer sur la rue, riz-poulet, et à peine remonté, j'ai fait un peu de Grammaire Pimpaneau. Entretemps, j'ai essayé d'atteindre Alessandro qui m'avait laissé un message en... Chinois : j'ai dû monter au 10<sup>e</sup> me le faire traduire par le Father-in-chief (CIMC), lu un chapitre de Romain Gary, *La Promesse de l'Aube*,... pour me détendre, un chapitre de Étienne, *l'Europe Chinoise*, mi-détente, mi-travail, et avant d'êteindre, me voici à écrire...

À la Baume-les-Aix, aussi, Valentin avait dû presque me forcer pour que je fasse un break de temps en temps : j'avais ainsi fait la route de Sylvacane et des Calanques, et visité le vieil Aix... sous la pluie. Outre la fougue, il y a comme du désespoir dans mon art d'entreprendre, une exclusivité et une radicalité qui peuvent effrayer, vues de l'extérieur. Peut-être **ignoré**-je la durée : je vis les choses plus que le temps des choses, ou leur lieu. On peut se méprendre sur mes voyages. Je ne fais que me déplacer là où les choses arrivent ou bien là où je puis le mieux les faire advenir, ou encore là où

j'advies moi-même le plus opportunément. C'est vrai, la distance et le temps conditionnement de moins en moins ce que je fais ou ce que je deviens. Non pas que j'ignore leur contrainte naturelle, objective, pragmatique. Comment le pourrais-je ? Mais je sens qu'ils n'affectent pas/plus significativement la qualité de mon être au monde. C'est certainement une façon d'expliquer la présence effective à mes côtés de ceux que j'aime et qui comptent. Et je sais que cette mienne façon de vivre les transforme et leur convient parce qu'elle fait de chaque instant et de chaque lieu de la mémoire un moment et un endroit du présent, d'un présent où nos sommes actuellement ensemble. Oui, les choses peuvent se faire en prenant le temps, de telle heure à telle heure, en se ménageant des aires de repos : c'est vrai ! Mais cela n'est pas ma manière : toutes les réponses aux *où ?* et aux *quand ?* sont bonnes... ou mauvaises.

### Taipei, TCB, Lundi 6 juillet 1992

8 heures – Pendant la messe, j'ai cru comprendre que je me suis en fait, *retiré*. Comme on se retire des affaires, comme on prend sa retraite, comme on renvoie aux affaires publiques. Et cela a été d'autant plus aisé que je n'ai réellement jamais *fait partie de toutes les institutions où je m'employais* : l'École, l'Ordre, l'Église. Il eût fallu *faire corps* avec eux, m'y *in-corp-orer*, m'identifier à eux de telle façon que mon sort eût été lié aux leurs. Je n'en avais ni le désir, ni la capacité ; plus encore, je n'en voyais pas la nécessité. Cela, les gens en place l'ont vu tout de suite et ne m'ont instinctivement accordé que l'importance de l'expédient, de la sensation, du doping. Jamais de la routine. Négociation, contrat, affaire. Je proposais des services, on y faisait appel. Carrière/profession libérale. Quel paradoxe !... D'où est venue la décision de partir ailleurs. Il est certains que la fin des années 1980 – surtout à partir de 1986 – a réuni un ensemble de facteurs adjuvants et ce, dans tous les domaines : la mort, la lassitude, une certaine détérioration des rapports, l'accession à un seuil maximum de rentabilité, la lourdeur des partenaires et, bien sûr, la limite d'âge où quelque chose de neuf est encore possible... Qu'y avait-il de religieux, de chrétien, de spirituel, au départ ? Rien, puisque l'appel, tel que je l'entends, n'a jamais été un appel à faire quelque chose, mais à suivre quelqu'un, en faisant à l'occasion ce qui se présente et qui est à faire... Tous ces éléments semblent plutôt avoir créé et aménagé le lieu où un événement devait arriver. Et dans ce cadre de référence, l'incidence Medellin<sup>1</sup> n'a de valeur que structurelle et non pas significative en soi. Comme n'a de valeur que structurelle le fait brutal que c'est à Hong Kong que j'ai accosté. La seule différence – et elle est de taille – c'est que celui que je suis, a choisi pour l'avenir, l'Extrême Orient, à la place du passé, l'Amérique Latine, qui fêtait un anniversaire d'anciens combattants. Je suis dur, un peu sarcastique même, mais c'est -devenu- ma conviction : l'Amérique Latine est quasi définitivement cassée, et irrémédiablement ; à moins d'un renouvellement général – ce que l'Occident riche ne peut raisonnablement vouloir –, elle continuera de demeurer à la fois notre mauvaise conscience et notre compte d'exploitation...

Mais je ne me suis pas retiré pour ne rien faire. À titre d'exemple : la paroisse-entreprise et mes études de sinologie. Mais comme d'habitude, de façon *sauvage*, au sens que je vais de nouveau créer mes propres modèles de fonctionnement... Certains *actifs*, proches de la retraite se disent : « mais que vais-je bien pouvoir faire alors ? ! »

Moi, j'ai le sentiment d'avoir très vite pris ma retraite, de m'être retiré très tôt des fonctionnements qui ne me convenaient pas, qu'ils fussent scolaires, congrégationnels ou ecclésiastiques... Oui, je me suis *retiré*...

### Taipei, TCB, Mardi 7 juillet 1992

7 heures 40 – Quel fraternel accueil hier soir, au Ti'an Center sj, à la jonction de Roosevelt et de Hsinhai. André et Étienne W., puis Paul L., puis Yves R. Étienne est un vieil ami de Michel M. : nous en avons évoqué la situation actuelle, avec la question du *China News Analysis*. Fraternel et affectueux, l'accueil. Que ce soit en Europe, en Amérique Latine, à Hong Kong et maintenant à Taiwan, je peux dire qu'habituellement mes confrères SDB m'ont pour le moins désappointé, pour ne

---

<sup>1</sup> Où je devais être envoyé en mission... et puis ce fut l'Asie !

pas dire déçu. Oui, il y en a eu toujours pour sauver tous les autres. Chez les SJ, Jésuites, en revanche, c'est toujours une exception quand l'un ou l'autre – hier c'était C. ! – joue la réserve et pratique la froideur. En tout cas, cela m'a fait chaud au cœur : j'ai partagé leur table et leur communauté. J'ai évoqué mon désert au Central Building, on m'a invité à revenir quand je voulais et Étienne m'a raccompagné jusqu'au 251 sur Roosevelt. Un message d'Alessandro m'attendait en rentrant : il m'a trouvé deux étudiants chinois, avec qui je pourrais faire un échange : allemand-mandarin. Je passerai à l'Aurora Center pour les rencontrer cet après-midi, après mes leçons du Fuchow Center...

L'amitié d'Étienne W. pour Michel M. semble s'être reportée sur moi : il fera tout pour que je puisse vivre quelques jours parmi les aborigènes du Sud de l'île<sup>1</sup>. J'y passerai probablement la première semaine d'août, puisque mes cours s'arrêtent le 31 juillet. Ce petit homme – 63 ans environ, maigre et placide – montre un tempérament latin quand il raconte les dysfonctionnements de la *politique* sj à Taiwan et dans le Sud Est Asiatique, ou quand il narre les épisodes, chaotiques à son avis, de sa multiple carrière. Originaire de Pékin, études en France – il en a acquis la nationalité ! –, curé d'une paroisse personnelle chinoise à Paris, travail au Cambodge, au Vietnam et retour depuis six ans à Taiwan... où il se morfond comme *vicaire* d'un curé de 81 ans qui ne veut pas lâcher prise... Je comprends que Michel l'apprécie...

Devant Yves R. – plus de 80 ans lui aussi, mais encore très vert, grand et droit – il doit me recevoir vendredi prochain à 15 heures 30 !!! –, j'ai lancé, par bravade non innocente, que j'avais l'intention, à 50 ans, d'entamer une formation de sinologue. Au-delà de l'incongruité possible de ma déclaration, au cœur même du vénérable Institut Ricci. Le simple fait que j'ai prononcé ces mots a comme cristallisé pour la première fois ce qui, tout en restant encore un rêve, m'apparut – m'apparaît – soudain comme étant effectivement le moteur qui m'anime depuis... eh bien, je crois, depuis ma méditation émue devant les tombeaux, impressionnants dans leur simplicité, de Matteo Ricci, Adam Schall et Ferdinand Verbiest dans l'ex-résidence sj de Beijing, devenue l'École des Cadres du PC de la capitale. Je peux très bien m'y voir encore, recueilli, ému et reconnaissant, demandant à l'officier qui nous guidait, Anne T., Claudine L. et moi, la permission de cueillir trois branchettes de buis – comme de Lourdes, l'on ramène de l'eau !<sup>2</sup> S'il est vrai qu'il n'y a pas de grande vie sans grand rêve, celui qui s'épanouit en moi présente de confortables mensurations pour la fin de mon existence : comme disait Yves R., quand je serai formé – c'est-à-dire dans 25 ans environ ! – je n'aurai plus qu'à me préparer à mourir... Comme il est lui-même qu'octogénaire, j'ai encore quelques chances de *fonctionner* quelque temps !

### Taipei, TCB, Mercredi 8 juillet 1999

7 heures 40 – Hier après-midi j'ai dû marcher une bonne heure et demie sous la pluie : une eau lourde et chaude, en averse par moments, et qui donnait à ma pérégrination des allures de longues scènes travellings pour des séquences *où le héros, indifférent à tous les obstacles, avance résolu et tranquille, à la rencontre de...* etc. J'avais quitté Fuchow Street, puis Roosevelt Road puis Hoping Road jusqu'à la National Taiwan Normal University, à la librairie de laquelle je devais me procurer mes manuels et cassettes de mandarin. Je tombai dessus immédiatement. Je pris alors Chinshan Road vers le nord, c'est surtout dans cette portion que la pluie redoubla. J'avançais, vraiment indifférent et... libre. C'est cela surtout qui, d'une certaine façon – et je ne sais ni pour quoi, ni de quoi –, me réconfortait. J'avais la claire sensation de n'être *personne*, c'est-à-dire n'importe qui. Plus *personne* et *n'importe qui* que la plupart des autres passants qui, soit possédaient un parapluie et un imper de plastic, soit tâchaient – quand même ! – de se protéger sous les auvents des magasins ou dans les galeries couvertes et encombrées des magasins qui les précèdent. Moi j'allais, force *hugolienne* imparable, pour déboucher dans Jenaï Road, immense voie, aux bas-côtés et aux six couloirs bordés des fameux palmiers-autruches haut perchés, caractéristiques dans mes références mentales, des grands boulevards de Hollywood à Los Angeles. La végétation tropicale aux multiples tons verts, la couleur acier mat de l'air, les *lanes* étroites, ombragées et confortables sur les côtés, les constructions aux styles

---

<sup>1</sup> Voir *Post Scriptum*

<sup>2</sup> Voir *L'Échelle de Perfection, Factual/Parole et Silence, Paris 2006*

hétéroclites typiques des villes et agglomérations qui bougent... Je stoppai net, mon *sac de mandarin* à la main, les vêtements collés à la peau, les pieds pataugeant dans mes chaussures inondées... je stoppai... le visage ruisselant de pluie et de bonheur. Oui, je n'étais donc rien que celui qui passe et s'arrête et repart, dont personne ne s'occupe, qui ne compte pas, anonyme et inconnu, enfin ! Je vivais comme une implosion de mémoire primitive : jungle ou désert, c'est ainsi que j'aime la ville, *foule solitaire*, flots en mouvement où l'on embarque pour toute destination, circulation brownienne, aux réglementations improbables... Je laissai passer un feu... J'aimais tous ces automobilistes à l'abri dans leurs habitacles hermétiques : je devais sourire en les contemplant, car plus d'un me gratifia à son tour d'un visage éclairé ou d'un clin d'œil furtif ! J'aimais cette communication affleurante, fortuite et déjà périmée. Je pris Hangshou Road et me rendis à l'Aurora Center où m'attendaient Alessandro et deux étudiants en droit taiwanais. Nous échangerons des répétitions linguistiques mandarin-allemand... Pendant le court entretien, je me suis surpris pressé de repartir. J'entendais, comme à travers l'épaisse ouate d'une distance mentale, Alessandro me parler du Centre, des jeunes, de sa messe concélébrée, des multiples activités culturelles... Quand je pris congé, j'avais une physique sensation d'écœurement, et déjà je salivais cette matière caractéristique qui annonce un vomissement... En fait, je m'enfuis... oubliant même de remercier Alessandro. Quelques minutes plus loin, j'entrai dans le petit restaurant self service chinois que je connaissais, choisis un peu *n'importe quoi*, faute de savoir, m'en trouvai bien et rentra chez moi par Chinshan Road. Je me remis, illico presto, au travail !

### Taipei, TCB, Jeudi 9 juillet 1992

7 heures 40 – Sous ma douche, ce matin, je me suis pris à penser à mon enfance en Alger, à ma famille, à mon environnement social d'alors. Et aux Salésiens, à Don Bosco, au type d'ordre religieux que nous constituons. Il n'y avait aucun regret dans mon souvenir, seulement la question du pourquoi, et *pourquoi moi, là !*

J'y vois l'influence certaine du chapitre quotidien que je lis à *complies*, juste avant d'éteindre, de La Promesse de l'Aube de Romain Gary. De mes parents et de ma famille, je n'aurai reçu qu'amour. En permanence et en quantité. Cela ne s'est pas arrêté avec ma mère et les deux sœurs qui mes restent. Amour et certitude inébranlable qu'il ne *m'arrivera rien* et que *tout s'arrangera toujours pour le mieux !* Je peux témoigner à 50 ans que cela se passe ainsi...

Des SDB, c'est Don Bosco et quelques figures – rares ! –, qui ont fait naître, puis entretenu mon enthousiasme. À l'heure actuelle – et depuis un certain temps déjà ! –, il n'y a plus guère que le Don Bosco doublement historique de Turin et d'Alger. Ou peut-être l'ai-je furtivement rencontré dans les rues inquiétantes de Bogota, de Lima ou de Sao Paolo. Mais ni aux USA, ni dans l'Europe que je connais. Mémoire intégrée, irraisonnée autant qu'irréfragable. Elle s'impose à moi, comme le dernier carré de ma résistance, si un jour, tout le reste fichait le camp : santé, finances, religion... Voilà la source ou s'abreuve ma liberté : ma mémoire en perpétuelle cascade, discernant – avec l'instrument discriminatoire le plus sensible –, ce qui va alimenter le désir de ce qui peut l'affaiblir et, de plus en plus, le polluer. Ma vie, aussi, a su développer un instinct sûr pour faire la part de l'anthropophage et de l'anthropogénique. Jusqu'à la violence, parfois ! Comme un animal, je sens, avant de penser : entre la sensation, le sentiment et la sensibilité, c'est le terme le plus primitif, le plus élémentaire, le plus *automatique* qui convient à cet état de perpétuelle alerte, parfaitement tranquille, mais non moins parfaitement éveillée, dans lequel, par instinct ou acquisition, j'ai appris en tout cas à me maintenir, sans aucune relâche ni compromission. Ce qui, socialement, me rend quasi *impossible à vivre* et fait le tri redoutable de mes amis. Aussi, gêne ou culture, je suis demeuré sauvage, irréductible à toute domestication comme à tout endoctrinement. Inapte aussi à tout ralliement identificatoire, homme ou institution. Une façon d'infirmité ontologique, statistiquement parlant. Je suis persuadé qu'on puisse souffrir à cause de moi ou pour moi. Si l'on souffre par moi, c'est que je possède, en tant qu'être humain, ma dose personnelle de ce poison qu'est la méchanceté. Je ne me souviens pas d'avoir fait souffrir délibérément... En revanche souffrir à cause de moi ou pour moi, c'est peut-être vouloir que je change, que je devienne autre, que je corresponde à l'idée qu'on se fait de moi. Si cela est, on souffrira encore beaucoup, du moins aussi longtemps et autant que je vivrai. Je peux aimer au détriment de ma santé, de mon temps, de mon plaisir, jamais au détriment de ce qui précisément me rend capable de sacrifier santé, temps et plaisir ! En entamant l'essentiel – le capital ! – je dévaluerai tout le reste. Un

whisky se boit pur, ou ne se boit pas. Si le sel s'affadit, avec quoi le salera-t-on. Il n'est plus bon qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds !

22 heures 40 – Je suis rentré du centre en compagnie d'un Turc, par le 252. Je l'avais abordé pour me renseigner à propos de ce bus, précisément. Agréable et communicatif. Nous nous reverrons certainement... À 16 heures, Yang, étudiant en droit, est venu chez moi : entretiens sino-germaniques ! Il m'a invité dans un restaurant non pas typique, a-t-il réussi à m'expliquer, mais réellement chinois. Mardi prochain, après notre rendez-vous, il y aura sa girl friend et un ami à lui. Et puis, il y a une heure, le Père Yves R. s'est décommandé : je devais le voir demain à 15h30 au Ti'an Center, Roosevelt boulevard, après ma leçon de Foochow street... J'ai dû ré-organiser mon plan de travail :

6 h 45 : lever

7 h : RFI

7 h 30 : Eucharistie et écriture

8 h 30 : Petit déjeuner (très consistant)

9 h - 12 h 30 : Mandarin personnel

13 h - 15 h : Mandarin- leçons au CENTRE

16 h - 20 h suivant le cas : mandarin, conversations, rendez-vous, etc... repas

20 h - 22/23 h : mandarin

24 h : extinction des feux.

Je dois travailler entre 8 et 10 heures par jour. Cela ne me coûte pas, au contraire : n'ayant aucun objectif à court terme, ni à moyen terme d'ailleurs, je vise 1997 et Beijing. J'évolue à l'aise dans cette dimension. Mais quelle chance et quel plaisir de s'adonner aussi exclusivement à une passion sans exaltation ni acharnement, mais avec quelque chose de cette régularité mécanique et sans question des services publics qui doivent fonctionner 24 heures sur 24 et être toujours en état de marche, parce qu'ils sont prévus pour cela et que l'on compte sur eux. Les bus, le téléphone et le boulanger, le robinet d'eau : coupures et grèves se doivent d'être l'exception. Sinon la vie se casse... Ainsi va mon apprentissage. J'ai décidé de venir à Taïwan et de m'inscrire dans un (quelconque) institut de langue : j'y suis, je tourne ! Je ne me pose effectivement aucune question, et d'abord pas celle de savoir si ce matin, ce soir ou à cette heure, j'ai ou je n'ai pas envie d'ouvrir mes livres, d'écouter mes cassettes ou de tracer des signes. J'ouvre, j'écoute, je trace ! Un point c'est tout ! Quand je fatigue, je n'ai qu'à pivoter sur la droite pour me retrouver allongé sur mon lit. En effet, je dois préciser que ma chambre est tellement étroite, ma table et sa chaise si ridiculement *naines* que je travaille assis sur mon lit qui sert de desserte à mon matériel, le pied gauche de la table entre mes jambes. Pour me lever, je dois pousser cette dernière contre le mur, 30 cm environ, en fait, contre l'armoire encastrée dans le mur, ce qui m'oblige à l'occasion, à repousser la table contre le lit si j'ai besoin d'ouvrir la dite armoire. Tout cela a l'air compliqué mais je m'en tire très bien puisque je ne vois même pas/plus du tout cela !

*Un souvenir me revient. Quand j'avais 19/20 ans, je me trouvais à l'école Don Bosco à Nice. Je donnais 21 heures de français et d'anglais, assurais les surveillances d'études, de récréation, de réfectoire et de dortoir, et étais supposé préparer une licence de lettres au Collège littéraire Universitaire de Nice. C'était en 1961 - 1962. Ma chambre était précisément une alcôve de la longueur du lit par 2 m, et la table de travail avait la surface d'une table de nuit. Nous avions à l'époque (!) des lits très hauts. Je m'étais donc organisé d'une façon sensiblement inverse de celle de la cellule taïwanaise : je m'asseyais à mon lit – et non sur mon lit –, que j'utilisais comme bureau. Au moment de me coucher, je devais donc débarrasser ma couche paillasse de mes multiples instruments de travail : dictionnaires, littératures, classeurs, fichiers,... que je déposais à terre. Plus d'une fois, il m'est arrivé de m'allonger tout habillé sur ma table de travail pour une petite pause... et de me retrouver, le lendemain matin, couché parmi mes notes et travaux ! Je portais la soutane, à l'époque : elle me servait de couverture. Et puis, à Nice, les nuits ne sont jamais trop fraîches...*

Oui, quelle immense chance et quel singulier plaisir que de pouvoir s'adonner à une grande passion. L'étude aura toujours été la source de mes plus durables satisfactions. Quelque étude que ce fût ! Et quelle que sera l'étude prochaine ! Je m'y rends vraiment sans effort ni retenue, j'y entre comme en un domaine enchanté qui ne se révèle à moi que si je sais m'en montrer digne : par la discipline, l'application et la constance. Alors, effectivement, les choses – et les gens aussi ! – arrivent. Hier, on

m'a remis ma carte d'étudiant, munie d'une photo prise le mois dernier dans un photomaton de Wanchai, à Hong Kong.

Elle est là devant moi : j'aurai toujours 20 ans !

### **Taipei, TCB, Vendredi 10 juillet 1992**

7 heures 45 – Déjà le premier tiers s'achève ! Dans 5 jours, la moitié ! Le temps, les chiffres, les calculs : compter, tout cela occupe une place non négligeable dans ma gestion de l'existence. Programme, calendrier, échéanciers, bilans, budget, investissements, organisation, conjonctures, prévisions... Je n'ai jamais été pris de cours, ayant suffisamment à l'avance et de façon suffisamment diversifiée, pris toutes sortes de dispositions possibles pour faire face au maximum d'éventualités. Je traite, en fait avec des futuribles, le présent que je m'ingénie à maîtriser, puis à contrôler immédiatement. Rendre en somme le monde habitable. Et ce n'est pas évacuer la surprise, l'inattendu, l'imprévu, c'est plutôt s'être préparé soi-même à une souplesse et à une disponibilité intérieures que seule peut procurer la relativité effective des options et des directions possibles : vouloir le maximum et le plus divers, c'est ne rien vouloir de spécifique. C'est peut-être – certainement pour moi ! –, ne vouloir que ce qui arrivera et/ou doit arriver. Il y a paradoxalement du fatalisme dans/sous cette apparente souveraineté, comme une docilité à l'événement, acquise à force d'en rêver, d'en créer et de s'en détacher. Vivre certes l'aujourd'hui, pas à pas, mais sans renoncer à aucun cap, le choix se bornant à obéir à une nécessité compatible avec la direction fondamentale d'une existence. Pragmatisme, opportunisme, relativisme, réalisme. On doit pouvoir retrouver tout cela dans cette composition. Avec beaucoup d'autres ingrédients, comme le discernement, le détachement, l'humour et le bon sens, avec un assaisonnement plus ou moins fort selon les circonstances, d'égoïsme, d'hédonisme, d'esthétisme et d'orgueil...

La liturgie du jour nous proposait ce matin un passage de l'Évangile de Matthieu : *Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups : soyez donc adroits comme les serpents et candides comme les colombes.*

Le verset qui suit n'est pas moins cynique : *Méfiez-vous des hommes* ; suit tout un catalogue de persécutions que chacun est capable d'infliger à l'autre, au moment opportun... Sans remonter à la Genèse, le serpent, ni au baptême dans le Jourdain, la colombe, je me suis toujours demandé pourquoi ce mixte d'adresse et de candeur n'était pas plus exploité, transmis et pratiqué dans l'éducation en général et la religieuse en particulier. Ces paroles sont-elles exactement celles de Jésus ?

Matthieu – si c'est lui ! –, ne s'est-il pas souvenu de sa carrière d'*inspecteur des impôts* ? Ce texte date d'après 80 en tout cas et les souvenirs historiques mêlés à la mémoire personnelle et collective font toujours comprendre les choses en fonction de *la vie qui va comme elle va. L'enthousiasme pur dans une voix suave* – c'est ce que dit d'Éva, Alfred de Vigny –, a mené où l'on sait... Le Prions en Église de juillet 1992 n° 67, a choisi, comme page de couverture, un champ de lavande, des hauteurs de Valensole certainement ; image fugitive et bourdonnante de lumière. One from the heart !

### **Taipei, TCB, Samedi 11 juillet 1992, Saint Benoît**

7 heures 40 – *Oui, si tu demandes le discernement, si tu appelles l'intelligence, si tu la recherches comme l'argent, si tu creuses comme un chercheur de trésor, alors tu comprendras la crainte du Seigneur, tu découvriras la connaissance de Dieu !... Alors tu comprendras la justice, l'équité, la droiture : les seuls sentiers qui mènent au bonheur.*

Voilà ce que je lisais il y a un instant, au livre des Proverbes (2, 3,9). Bien sûr, il faudrait se référer au texte original – je ne pouvais vraiment pas emporter en plus avec moi ma Bible hébraïque et/ou grecque –, distinguer exactement entre les nuances de chaque mot. Mais prenons-les tels quels, ce matin de la Saint Benoît. Discernement et intelligence : voilà ce qu'il faut chercher à acquérir, comme un yuppie ou un Golden Boy de Wall street, ou encore un aventurier de Stevenson, c'est-à-dire avec passion âpre et opiniâtreté industrielle. Savoir faire et esprit d'entreprise. Habileté et entêtement... Discernement et intelligence : jamais l'un sans l'autre, le premier travaillant sur la seconde – la travaillant ! –, le puits de pétrole et le raffinage. Le brut et le super. Le minerai et *son traitement*...

Voilà donc comment comprendre *la crainte* de Dieu. Voilà comment en découvrir la connaissance. Encore un tandem : discernement et intelligence menant à révéler Dieu, à le *craindre*, à compter, et à devoir compter avec lui, enfin, cette *révérence-crainte-prise en compte de Dieu* rendant apte à le connaître, à le dévoiler, à le *re-connaître* – si c’est bien le terme auquel je pense, il s’agirait d’une connaissance aussi intime que peut l’être la rencontre sexuelle... La péripécie se termine en indiquant les avantages d’une telle démarche : comprendre ce que sont justice, équité et droiture. Voilà un vocabulaire – traduction ? – bien légaliste et bien comportemental – pragmatisme concret des structures mentales, certainement. Le droit, la mesure, la loi, c’est-à-dire Dieu comme étalon, modèle standard. Rien moins que l’imitation même de Dieu, *soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait - soyez mes imitateurs comme je le suis du Christ* : Jésus et Paul ne disent pas autre chose... La finale indique bien la pointe : ce sont les seuls sentiers qui mènent au bonheur, c’est la seule façon de rencontrer Dieu...

Benoît est le fondateur de la vie religieuse – contemplative et active occidentale. Il s’était d’abord retiré et vivait en ermite dans la grotte de Subiaco en Italie Centrale. Nous étions en 525. C’est pressé par ses disciples qu’il créa le monastère du Montcassin et écrivit « *La Règle* » inspiratrice, dont le seul but est de rendre capable de *voir Dieu*. L’an dernier, en ces mêmes jours, à Notre-dame de Vie, à Venasque, j’entendais ces mêmes échos de la bouche de Jean de la Croix et aussi de Thérèse. Et ces gens-là n’étaient pas moins *actifs* qu’Ignace et Loyola et Jean Bosco. Voici venir la race des ermites urbains, des moines mégapolitains. Si les niveaux sonores du transit automobile ou des grands travaux devaient demeurer incapables de nous *dire* autant Dieu que les *uccelacci e uccelini* de toutes les forêts d’Ombrie, il nous faudrait admettre que Saint François n’est plus possible et qu’il ne nous reste plus que la nostalgie – qui, comme chacun sait... ! Les sentiers de la justice, de l’équité et de la droiture s’appellent *Corrientes* à Mexico, *Carrera 13* à Bogota, *Avenida Colon* à Buenos Aires, *42<sup>nd</sup> Street* à New York, *Gran Rúa* à Madrid, *Montparnasse* à Paris, *Queen’s Rd Central* à Hong Kong, et... *Jenai* ou *Tunhua Rd* à Taipei ! Nos monastères sont des gratte-ciels... comme on gratte à une porte, parce qu’on n’ose plus y frapper, Ti’en an Men est la *Porte de la paix céleste*.

14 heures 30 – La paix, le cloître, la retraite ! Je me suis assis dans l’une des salles d’étude qui ouvrent sur la cour intérieure du Temple de Confucius. Une grande table, couverte de texte – taoïstes ? ; une jeune femme lit, souligne, ferme les yeux, soupire et continue. Sur le bord des marches, deux jeunes filles commentent, à peine audibles, d’autres textes qu’elle tiennent en mains... Ciel bleu, soleil, de l’air, des palmiers et des cigales... quelques japonais, mais ils viennent de passer ! Ici nulle statue, nulle inscription ni sculpture sur les colonnes ou les pilastres. C’est un temple, certes, mais c’est d’abord une université, une *da-xue*, une grande école. Alors, à la place des dieux et des héros, colorés, terribles et touchants, des stèles, des caractères, des textes. Le culte de la chose écrite... Les toits sont d’une élégance et d’une finesse rarement rencontrées, et les couleurs juste restaurées, peut-être, renvoient la même sonorité chromatique que celles qui subsistent encore dans les temples pharaoniques de la Haute Égypte. Une autre étudiante, je suppose, vient de rentrer et a repris sa place à côté de moi, en me gratifiant d’un sourire. On se serait inspiré de l’original de Qu-fu, ville natale de Confucius, dans le *Shandong*, l’Est de la Montagne. Ici, la chouette et le dragon se déploient paisiblement dans le ciel, bruyamment criblé par le survol des jets internationaux, atterrissant au Chang Kai Shek International Airport... Le Pao An, un autre temple, taoïste, que j’ai vu avant de venir ici, croulait sous les statues, l’encens, les offrandes, comme ceux de Lungshan et de Hsin Tien visités les jours précédents. (Cette fois, c’était au moins un Boeing 747 Jumbo !) Je saurai désormais, dans les semaines qui viennent, où venir me retirer, à l’occasion...

Je revois, avec comme une nostalgie inexplicable, les deux autres temples de Confucius qui m’ont accueilli : celui de Beijing, avec ses salles qui menaçaient ruine et sa grande *lithothèque*, dès l’entrée, où sont recopiés les classiques pour les examens mandarinaux ; et puis celui de Xi’an, immense ensemble, transformé en musée du Shaanxi où je devais m’émouvoir devant la stèle nestorienne d’une autre forêt de pierre : debout ! Je sens qu’il me tarde de me rendre à Qufu, dans le Shandong... Oui, Confucius, que me dira votre grande âme, alors...

16 heures 45 – De nouveau dans mon repaire !... Je me suis encore promené et attardé dans les jardins et dans les cours. Les quelques touristes avaient définitivement déserté et je me suis retrouvé seul avec quelques oiseaux, quelques cigales et... les avions, toutes les minutes... Benoît de Subiaco et Confucius

de Qufu, même combat, pensais-je ! À quelque mille ans et 15000 km de distance : mais qu'est-ce ?, quand il s'agit de l'esprit, de l'âme et du cœur... Dans le bus n° 2 qui me ramenait, je revis les deux piliers naissants, plantés aux extrémités du toit de la pagode centrale de Ta Cheng, celle dédiée à la stèle de Confucius. Et je me souvins que quelqu'un – qui ? –, me les avait signalés et m'en avait raconté la double origine...

Soit ces *piliers du ciel* représentent l'enseignement du Maître, seul capable de soutenir le ciel – on se souvient des *Proverbes* de ce matin ? C'est Qu Si, magistrat du pays de Quan dans le Fujian à qui nous devons ce mot quand il construisit le temple de cette ville.

Soit elles ne sont que le rappel du temps où le premier Empereur des Qing, Huang Di, mena sa campagne de destruction des livres et du savoir... Fahrenheit 451 ! Les lettrés de l'époque auraient caché leurs bibliothèques dans des espèces de silos, dont ces *cheminées* sont la mémoire. Qumran, c'était la même histoire, moins de trois siècles plus tard (Huang-Di - 220 et Massada +70 environ)...

Dans l'abominable circulation où notre pilote slalomait – j'ai renoncé à avoir peur –, mon souvenir continuait de butiner images et impressions dans ces lieux vraiment magiques que je venais, à contrecœur, de quitter. Jamais comme ici ne m'avait frappé le mur d'enceinte : haut, élégant – comme tout ici – moins solide, troué, mais symétriquement de portes bien particulières. Bref, tout cela devait avoir un sens. Il y a quelques minutes – pendant qu'après une douche, je dévorais quelques raviolis et cocas taiwanais –, j'ai retrouvé dans ma petite bibliothèque de voyage la destination symbolique de ce système de clôture.

Pour pénétrer dans le Temple, il existe deux voies seulement pour l'homme de Taipei et d'aujourd'hui : celle de l'Est et de l'Ouest qui mènent à la porte des Vertus et au sentier de la Justice – *les Proverbes* de ce matin étaient vraiment prémonitoires ! –, c'est-à-dire que personne n'est devenu Chuang Yuan, *Lauréat summa cum laude*, de l'examen impérial. Lui seul serait autorisé à entrer par la Porte Principale et à présenter les offrandes. Cela veut dire aussi que le seul travail mène au succès, aussi les étudiants sont invités à exceller... L'expression *le Haut Mur d'enceinte* est tirée du Lun Yu (*les Analectes*) : quelqu'un fait l'éloge d'un disciple de Confucius, Tzu Kung, en disant qu'il rivalisait avec le Maître. Tzu Kung répond :

*Prenons l'exemple des deux édifices. Le mur du mien n'atteint que l'épaule, il suffit de regarder par-dessus et on peut voir tout ce que contiennent les pièces. Mais le mur de l'édifice de mon maître a plus de 100 pieds de haut ! À moins de trouver la porte, on ne verra jamais les trésors d'art et de gloire de cet homme dans son saint temple.*

Pourtant, quelques-uns – les happy few peut-être –, y sont-ils parvenus. Ainsi donc, ces hauts murs nous renvoient-ils aux altitudes, *altitudo*, du savoir et de la sagesse de Confucius. Il n'existe aucun raccourci pour marcher à sa suite. La seule voie – Tao – est l'étude : qui sait alors, si l'on ne pourra pas entrevoir la profondeur au cœur des ses grands murs !

19 heures – Il est 19 heures 10. Il fait 26° Celcius dans la salle de l'opéra où je vais assister à une représentation. Après Beijing et Hong Kong, ce sera la troisième fois. Pour l'instant, l'environnement me rappelle la salle du cinéma Stella, du Ruisseau, en Alger, où mon père – qui doit bien rire en ce moment ! –, m'emmenait voir des westerns. Une chanson langoureuse dégouline dans l'air qui se rafraîchit un peu... Toutes les classes sociales apparemment, et tous les âges. L'Opéra de Pékin est très populaire, j'ai toujours connu des salles pleines. On a sorti de grands éventails... Les essais de lumière s'intensifient... Il semble que des japonais débarquent... les essais sonores, maintenant, il est 19 heures 20.... Deux étudiantes viennent de s'installer juste devant moi, me bouchant toute vue de leurs opulentes coiffures et maintenant, c'est un voisin *sympathique* qui voudrait lier conversation. La salle se remplit. J'aurai peut-être du mal à trouver un autre siège libre... La chanteuse s'essaie à *O Sole Moi*. Tout est en place pour atteindre des sommets. Il est 19 heures 27 : je range mon calame !

20 heures 40 – Entracte. La salle était pleine à craquer. Une heure de spectacle ininterrompu, sinon par les déplacements et les commentaires incessants des spectateurs. Ce doit être l'usage : personne ne réagit, chacun semble s'en accommoder. Beaucoup, beaucoup d'enfants aussi. L'un d'eux s'est arrêté devant moi et il me regarde écrire en souriant : lui et moi ! Atmosphère familiale, bon enfant... Quand les trois coups ont frappé, tout le monde s'est levé comme un seul homme, pour l'hymne national de la ROC. Droits, sérieux, certains s'essayaient même à chanter : les paroles apparaissaient sur deux écrans

disposés de chaque côté de la scène. J'ai été aussi surpris que pour la première de Ben Hur, à Leicester Square à Londres, c'était en 1957, je crois, nous avons eu droit, là aussi au God save the Queen !

23 heures 50 – Avant d'éteindre la lumière, Confucius, je reviens à toi. Je me sens ce soir d'autant plus habité par le silence de ton Temple que mes heures d'Opéra de Pékin m'ont littéralement assourdi. Avant de m'endormir, je veux remercier tes portes, tes jardins et leurs sentiers, tes palmiers et tes bouquets de bambou, ta luxuriante végétation tropicale, ton bassin et son petit pont, tes halls et tes salles enfin, peuplées de toutes les tablettes : la tienne, sobre et lumineuse, celle des quatre saints et des douze sages, exposées à la suite, comme un grand livre de bois gravé dont on présenterait les différentes planches, avant reliure. C'est un lieu où je fus heureux et qui rejoindra les autres appartements choisis du Palais de ma mémoire. J'ai hâte d'entrer dans ta langue, ô Confucius, pour contempler, au-delà de leur beauté esthétique, tout ce que tu me dis dans tes stèles et que je ne comprends pas ! Que ta terrible chouette et tes quatorze dragons à queue de poisson protègent cette aire depuis les toits ! Je reviendra sûrement chez toi, car tu ne fais acception de personne et tu me feras entendre les échos, lointains et proches de ta voix... entre deux passages de jets !

### Taipei, TCB, Dimanche 12 juillet 1992

8 heures – Ce matin, je me suis réveillé avec une envie d'Europe, de Sud, de bleu et d'or. Une envie de femme enceinte, massive et incontrôlée. Une envie d'Avignon, d'Arles et d'Aix-en-provence ; une envie de Vérone, de Ravenne et de Taormina ; une envie de voiture, de route, de haltes improvisées, de restaurants volés aux hasards de la faim ! Une envie de détours imprévus, d'aventures de ruines sublimes et de points de vue inattendus ! Une envie de grande fatigue des pieds, de grand éreintement du dos, de grande orgie des yeux, de l'esprit et du cœur ! Une envie d'interminables déambulations perdues, de terrasses de café dans les îlots de platanes à midi, de centres historiques déserts et oubliés des locaux ! Une envie d'espresso torride, de granita glacée, de soave transparent ! Une envie de brun mordoré, d'azur tyrrhénien, d'innombrables étendues d'orangers, de mandariniers et de citronniers ! Une envie de loin, d'ailleurs, et de personne d'autre que quelqu'un qui se réveillerait avec une envie de...

10 heures 50 – Je viens de prendre conscience que je travaille en permanence avec 6 langues et / ou codes linguistiques différents ; le chinois et sa transposition double, bo-po-mo-fo et romanisation, différente du pinyin, l'anglais des manuels que j'utilise et enfin le français auquel j'aboutis... Il m'arrive de fonctionner en chinois-allemand-anglais-Bo-po-mo-fo avec l'étudiant en droit de mes échanges ! ! !

22 heures 30 – J'étais allongé sur mon lit, après 8 heures dominicales de mandarin, avec Roman Gary et sa *Promesse de l'Aube*. Et voici que je viens de lire au début du chapitre 22 : « *Je savais bien, moi, qu'il ne pouvait rien m'arriver puisqu'une formidable puissance d'amour veillait sur moi, et aussi parce que tout mon goût du chef-d'œuvre, ma façon instinctive d'aborder la vie comme une œuvre artistique en élaboration dont la logique cachée mais immuable, serait toujours, en définitive celle de la beauté, me poussaient à ordonner dans mon imagination l'avenir, selon une correspondance rigoureuse dans les tons et les proportions des zones d'ombre et de clarté, comme si toute destinée humaine procédait de quelque magistrale inspiration classique et méditerranéenne, soucieuse avant tout d'équilibre et d'harmonie. Une telle vision des choses, en faisant de la justice (encore ! NDLR) une sorte d'impératif esthétique, me rendait, dans mon esprit, invulnérable, tant que mère vivait – moi qui étais son happy end – et m'assurait d'un retour triomphal à la maison* (Gallimard, Folio 373, pp 298 et 299).

Comment ne pas recopier ces lignes ? Comment ne pas reconnaître ici un frère de vie, un même *enfant de mère*, un même fils dans la pleine force et de l'inévitable destin qu'un tel mode de naissance, de croissance, d'existence et d'être signifie d'une façon inépuisable et *toujours recommencée*. Formidable, en vérité, cette puissance d'amour dont l'expérience permanente, et en permanence intense, ne laisse pas indemne. On peut se demander d'ailleurs si l'une des retombées d'une telle étoile ne prend pas la forme précise de cette infirmité (sociale) qui consiste à ne pouvoir aborder la vie que *comme une œuvre artistique en élaboration*. En élaboration, et toujours en élaboration...

Marc Chagall n'a jamais été capable de décider qu'un tableau était terminé. C'est Vava, qui, un matin, exaspérée et/ou satisfaite – il n'y a pas d'incompatibilité – arrachait la toile au chevalet et déclarait l'œuvre achevée... Bruno Bettelheim ne *bouclait* jamais ce qu'il écrivait, mais des étudiants, des collaboratrices, des ami(e)s : les notes étaient reprises, *re-writées*, le livre naissait de manipulations génétiques. Les versions, chez Gustave Mahler, ne se comptent pas et *Das Lied der Erde*, Le Chant de la Terre, ne s'est jamais décidé pour la symphonie, le poème symphonique, les Lieder. Élaboration permanente ! Parce que permanentes croissance, progression et transformation ! À peine posée, la *thésis* se mue en *arsis* et rebondit pour un nouveau jubilus. Il n'y a que certains types de mères qui vous *gestationnent* ce type d'enfant, paradoxalement atypique. Avant de retourner à son autobiographie, je demeure interpellé par le suicide de Romain Gary – comme par celui de Bruno Bettelheim d'ailleurs ! Pourquoi cette interruption volontaire (?) d'*élaboration* ? Pourquoi cette soustraction volontaire (!) à la *formidable puissance d'amour* ? L'étaient-ils, atypiques, au point d'être parvenus à s'insupporter eux-mêmes ? Ou bien est-ce que la hâte d'échapper au manque se serait transformée, à leur insu, en une équipée éperdue pour s'y (re-) plonger ? Bruno et Romain s'étaient établis, vers la fin, entre Saint François (San Francisco) et Les Anges (Los Angeles). Big Sur et Santa Monica ! Arrivés au *finis terrae* de l'extrême occident, ils contemplaient le pacifique océan primordial et sont retournés se joindre aux jeux marins des phoques et des hirondelle de mer !  
... *Le vide est devenu pour moi ce que je connais aujourd'hui de plus peuplé...* (oc. p. 280)

### Taipei, TCB, Lundi 13 juillet 1992

7 heures 40 – RFI a annoncé que le Pape a été hospitalisé. Violentes douleurs à l'estomac : séquelles de l'attentat ? Autre Chose ?... J'ai évoqué son souvenir à la messe... Quand je pense à Jean-Paul II, il se superpose immédiatement sur son image celle de Jean-Marie Rocheron, dans notre salon quand la petite communauté logeait boulevard pape Jean XXIII.

Octobre 1978 : couronnement pontifical, place Saint Pierre. Nous avons ouvert une bouteille de champagne. Jean-Marie était déjà complètement envahi par le cancer qui devait l'emporter une semaine plus tard, à la suite d'une opération de dernière chance – greffe du foie – à l'hôpital Pasteur à Nice...

C'est Jean-Marie qui a inauguré pour moi la liste des *départs significatifs*. J'avais 36 ans. Il y avait bien eu le suicide de Jeanne (Janine) L. V., mais le temps et l'espace m'avaient tellement séparé de cette cousine germaine, d'un ou deux ans mon aînée, que l'événement, tout en me frappant sur le moment, s'est vite estompé dans la masse des mes activités allemandes de l'époque. Avec Jean-Marie, une ère *commençait* qui devait progressivement me détacher de tout, des choses et des êtres.

Pierre-Yves G. lui succéda, mon socius au noviciat de Dormans, dans la Marne – mon deuxième passage – tumeur au cerveau.

Puis mon père, un jeudi saint, cancer de la poitrine.

Puis ma petite sœur, Marie-Jeanne, un matin de juillet, cancer généralisé.

Et puis ce dernier jeudi saint, Nicole D. : cancer généralisé.

Ainsi entre 1978 et 1992, cinq départs, cinq cancers.

Bien sûr, chaque disparition ne laisse pas le même vide, puisque chaque place avait été si personnellement aménagée mais chacune me signale une étape sur la voie du détachement. C'est pourquoi leurs absences me sont si nécessaires. Je l'écris sans l'émotion matérielle des larmes et des sanglots, mais avec celle, beaucoup plus physique qu'il n'y paraît, des altérations de la personne. C'est dans cette perspective d'ailleurs que les suicides de Bruno Bettelheim et de Thomas Bernhard continuent de m'affecter aujourd'hui, et que le livre de Romain Gary, prêté fortuitement (?) à Lantau par Valérie C. me rejoint à Taipei comme un *cercle de craie caucasien*. Mon intérêt, mon application et mes écrits – jusqu'à mes séminaires – à propos de la *phase terminale* totalisent autant de symptômes de ma propre évolution. Mes défunts – c'est-à-dire ceux qui arrêtent de fonctionner – m'ont, en fait, je le vois ici de plus en plus nettement, accompagné sur la voie du *dé-fonctionnement* en regard d'une communauté et d'une institution religieuses, de la famille, de l'amitié, de la culture etc. Le passage par Montpellier s'imposait comme un résumé, un summary, un digest. J'ai aimé que ma résidence s'appelât Antigone... bien que dans l'esprit du maire Frech, ce nom ne fût qu'un calembour *contre* (anti) l'inesthétique construction commerciale, *Polygone*, qui défigure ce nouveau quartier de la ville.

Jusqu'aux Amériques qui se déroberent... Que reste-t-il à faire quand on a 50 ans et encore quelques platanes verts sur la promenade ?... À son tour partir, laisser, quitter, abandonner, se détacher, se séparer. L'appel depuis l'autre extrême ne peut que signifier cela, lui donner *sens*, le réaliser, c'est-à-dire le rendre réel... Le chemin ne fait toujours que commencer...

*Je choisis toujours pour errer sur la terre les lieux où il y a assez de place pour tous ceux qui ne sont plus là.* R. Gary (oc.)

16 heures – *La suprême parole est de ne rien dire...*

*Celui qui sait ne parle pas...*

*La sagesse ne peut se communiquer que par l'enseignement muet...*

Au chapitre premier p. 13 (o.c) sur la plage de Big Sur, vide, Romain laisse échapper, entre deux descriptions d'oiseaux et de poissons : *À 44 ans, j'en suis encore à rêver de quelque tendresse essentielle.* C'est quelque chose qui y ressemble, que j'éprouve dans les Andes de Riobamba et de Cuzco, dans les Pouilles de Lecce et de Martina Franca, dans la maison sur la mer de Shek O ou le train nostalgique de Canton... Mais pourquoi le 2 décembre 1980, à Paris, Romain Gary s'est-il donné la mort... *Ma course fut une poursuite errante de quelque chose dont l'art me donnait la soif, mais dont la vie ne pouvait m'offrir l'apaisement. Il y a longtemps que je ne suis plus dupe de mon inspiration, et si je rêve toujours de transformer le monde en un jardin heureux, je sais à présent que ce n'est pas tant par amour des hommes que par celui des jardins.* (oc.).

## **Taipei, TCB, Mardi 14 juillet 1992**

7 heures 45 – Il fera très beau aujourd'hui. Le temps est gris à Paris, ai-je entendu. Ce soir, après notre mutuelle assistance linguistique sino-germanique, Yang m'invite au restaurant chinois. Il a précisé réellement chinois... Hier soir pour la première fois depuis deux semaines, je n'ai pas terminé ma leçon du soir : trop plein ! Je ne parvenais littéralement plus à lire les caractères, demeurant ahuri et muet. Peut-être mon rythme et mon régime se sont-ils emballés et la machine que je suis fatigue-t-elle un peu. Pourtant si je veux y arriver...

Après ma fugue du Séminaire de Saint-Eugène en juin 1959, on m'avait consigné chez mes parents, dès mon retour d'El Affroun – je m'y étais *planqué* chez les parents de Léopold Matzkü, un ami des premières années d'internat. Notre appartement de trois pièces de la rue Paul **Revoil**, au Ruisseau, était bien exigü pour une famille de quatre enfants, dont deux grandes filles. Pour réviser mon Bac – le premier, il y avait deux parties à l'époque ! –, je me souviens que j'avais décidé de me lever vers quatre heures du matin. Le soleil se lève tôt, lui aussi, en Alger, au mois de juin. Je m'installai à la table de la cuisine, deux portes me séparaient de la salle à manger dans laquelle donnaient les deux autres chambres. Après m'être un peu aspergé d'eau au robinet de l'évier – nous n'avions pas de salle de bain, nous ne savions même pas qu'il en pût exister ! – je me mettais au travail, frais et dispos... croyais-je ! Bien souvent, les mains de mon père ou de ma mère me ramenaient à moi, qui m'étais écroulé par dessus mes livres et leurs voix me conseillaient avec une admirative tendresse de retourner au lit encore une heure ou deux. Je n'avais donc pu tenir qu'une demi-heure à peine. Après une petite résistance –pour la forme ! – je me rendais à leur raison et... ne ré-émergeais que tard dans la matinée. Mon père et mes trois sœurs étaient déjà depuis plusieurs heures à leurs postes de travail quand je m'installais sur le balcon-terrasse. C'était l'endroit vraiment royal de notre gîte du 5<sup>e</sup> étage : je le revois, vaste et pourvu d'un ou de deux transats que mon père avait ramenés un jour d'un des navires qu'il ravitaillait dans le port. Et là, devant le ciel immense, bordé à droite par la mer lointaine, je naviguais dans mes (ré)-visions scolaires... Qu'ai-je pu apprendre, en ces temps exceptionnels d'émeutes, d'attentats et de révolution, d'autre qu'à vivre l'exception comme quotidienne ? Les *événements* – c'est ainsi en métropole qu'on appelait pudiquement la guerre d'Algérie – mon assignation à résidence, à la veille du bac, la précarité de notre situation familiale devant un avenir immédiat voué au hasard des armes et de la politique, mon enthousiasme à faire de ma vie une grande chose... ma mère, cette artiste dont je suis le chef d'œuvre (!)... tout galvanisait mes aspirations immensément floues parce qu'immenses, elles-mêmes !... Ma note de français fut, elle aussi, exceptionnelle et par le simple jeu des coefficients, j'eusse pu me dispenser du reste (des restes !) de

l'épreuve, vu mon avance au décompte des points : 56, je crois. Pourtant, je peux dire que je n'avais jamais *appris* le cours – que je possède encore ! – de M. le Chanoine Cornillon. J'assimilais ses développements et ses citations au moment même où il les produisait. Et pas seulement la matière scolaire. Je mangeais et je buvais tout ce qui (m') arrivait. Omnivore, Pantophage ! C'est pourquoi quand je me dis que *je n'ai pas le sentiment d'être...* à Taïpei, à Hong Kong, aujourd'hui... partout, hier... et ailleurs demain... cela ne veut rien dire d'autre que : où que je sois et quoi que je fasse, j'assimile tellement tout, que tout me semble *comme allant de soi*. Mais comme je ne sais pas *manger correctement*, je dévore gloutonnement... ma vie, les événements... les autres mêmes ! Je crois que hier soir, je souffrais d'une légère indigestion ! Tout simplement !

22 heures – Toutes mes pointes bic viennent de me lâcher ! Il ne me reste plus, ce soir, qu'un crayon ! La fatigue m'a terrassé à 10 h, ce matin ; je n'ai pas insisté, j'ai repoussé mes livres, me suis allongé. J'ai dormi jusqu'à midi.

À la descente du bus, juste avant Fuchow Street, j'ai remarqué une pâtisserie : j'y ai acheté deux gâteaux – dont un beignet italien – et un carton de lait que j'ai engloutis avant mon cours de 13 heures. Peu après 15 h, j'étais déjà rentré : j'ai trouvé un bus qui me ramène à moins de 100 mètres de chez moi.

Je n'étais plutôt douché qu'on frappait à ma porte : ma voisine de chambre, une américaine de près de San Diego C.A., respectablement âgée – correspondante –, est en train d'écrire sur des personnes célèbres de **Taïpei** qu'elle a connues ici, lors de son précédent séjour de treize années, il y a plus de 25 ans. Elle venait me proposer ses services en matière de renseignements.

Nous étions toujours sur le pas de ma porte quand arriva Yang, avec sa girl friend Wu, tous deux en fin d'études de droit à la Taiwan National University (TNU). Intelligents et charmants, ils m'ont définitivement dé-fatigués. Nous avons *travaillé* plus de 2 heures en sino-anglo-germanique.

Et, réalisant sa promesse, Yang, secondé par Wu qui m'ouvrait le chemin, me cédait le passage, bref me prenait en charge, Yang, donc, héla un taxi qui nous a transportés dans un quartier sud, à l'animation chaotique mais au choix infini de restaurants. Yang en choisit un des plus chinois, dit-il, et nous nous installâmes dans une sorte de hall, au rouge criard et aux serveuses qui ne l'étaient pas moins. Mes hôtes commandèrent et je vis arriver une bonne dizaine de (petits) plats différents, dont de succulents raviolis à la chair de crevette et une soupe de clovisses... Régulièrement Yang levait son (minuscule) verre de bière en me regardant. Alors je me saisissais du mien que je n'avais aucune peine à vider, mais qu'il s'empressait de remplir immédiatement, regardais à mon tour et Wu et Yang, un peu comme les Allemands le font, et dans un mouvement synchronisé accompagné d'un *ganbei*, c'est-à-dire *à votre santé*, nous vidions nos burettes, mais avant de les reposer, il ne faut pas oublier de regarder de nouveau les autres convives avec un sourire de satisfaction et un mouvement d'acquiescement de la tête... Il était, bien sûr, très peu commode d'avoir des échanges profonds en baragouinant, moi mon mandarin balbutiant, eux leur broken d'english et leur allemand à peine moins balbutiant que mon mandarin.

Mais ils m'ont parfaitement donné à comprendre qu'ils m'étaient infiniment reconnaissants du temps que je leur consacrais, malgré mon travail et en dépit de mon honorable situation de *Lao Shi*, maître, et de la leur, indigne (bien sûr !) de *xuesheng*, étudiants. J'ai effectivement le double de leur âge et ce que j'ai pu leur raconter de mes propres études et de mon travail, de mes voyages et de l'Allemagne en particulier, n'ont pu que les faire rêver. Leur attention admiratrice fut totale quand j'évoquai mes multiples incursions en Mainland, c'est-à-dire en Chine Continentale. Yang connaît Beijing et encore, très rapidement, précisa-t-il. Wu n'a jamais franchi le détroit de Formose et les images que devaient créer dans son imaginaire mes flâneries dans Guilin, Xi'an et Shanghai, activaient dans ses yeux fixes comme une vive flamme...

Le bruit avait tout envahi maintenant. On s'aperçut certainement de mon impatience. Selon la coutume, Wu, avec une amabilité touchante qui nettoyait la formule de tout formalisme, pencha la tête en ma direction, tout en disant : *Goubugou* ! ce qui malgré sa barbare résonance pour une oreille française – et même sa bizarrerie orthographique à la Rabelais ou à la Raymond Queneau des *Exercices de Style* et de *Zazie* – signifie seulement que l'hôtesse s'inquiète si l'invité *en a eu assez* ! On répond – ce que je fis – et quoi qu'il en soit : *Xiexie ! Goule !*, Merci, c'est vraiment trop !

En fait, on poussa l'avenance jusqu'à me reconduire en taxi jusqu'au pied de mon immeuble. Yang et Wu devaient encore repasser par la TNU pour récupérer leur moyen de locomotion. Leur sollicitude joyeuse et distinguée me les fit définitivement apprécier et je me permis – non pour la forme ni pour la circonstance – de leur déclarer qu'ils s'étaient véritablement montrés mes premiers amis chinois de Taiwan. En leur disant cela, je revoyais avec une réelle émotion mon ami Hua(ng) de Shanghai, pleurant dans le taxi qui nous ramenait au Portman tout en serrant entre ses mains et ses genoux les quelques ouvrages que je venais d'acheter pour les lui offrir, à l'immense librairie de Nanjing Donglu. Oui, Yang, Wu oui Hua(ng) vous êtes peu nombreux, celles et ceux que j'ai pu ainsi, au gré des événements, approcher jusqu'à une certaine intimité. Mais j'aime à croire que si votre qualité témoigne pour vos compatriotes que, dans l'avenir, le ciel me donnera de rencontrer, je me réjouis par avance de cette propédeutique où je chemine comme un élève (à) nouveau en quête de camarades. Je ne suis pas pressé, je sais ouvrir les bras lorsque l'on vient à moi. Dans votre monde, où tout encore m'est étrange et fascinant, je n'ose pas toujours inaugurer l'échange. Mais je compte bien que mon étude ici me déliera la langue pour que je vous raconte, dans la vôtre, comment vous avez su me conquérir le cœur.

### **Taipei, TCB, Mercredi 15 juillet 1992**

7 heures 40 – *Curieux comme l'enfant peut survivre en l'adulte* (o.c. p.319) conclut Romain Gary au bout du paragraphe sur l'autobus de Casablanca, qu'il attrape à la dernière seconde, en *emportant une bonne provision de concombres (salés !) dans un journal*.

L'enfant en moi s'est toujours imposé avec une toute puissance, paradoxalement à la fois tyrannique et justifiée. C'est lui qui a toujours vu juste. Je parle du fils de ma mère, de ce petit garçon à qui elle a su insuffler ce qui encore et toujours anime et aère ses mouvements les plus décisifs, surprenants pour beaucoup, évidents pour elle et pour moi. Les enfants ne meurent jamais, ils grandissent ; certains se contentent de prendre de l'âge, d'autres, la plupart, vieillissent. Oskar, l'enfant au *tambour* de Günther Grass, abominable témoin de l'abomination générale, décide de ne pas grandir dans l'inquiétante fable. Chez Romain, chez moi, et chez d'autres, j'en suis sûr, aucune décision, aucune préméditation, aucune concertation. Quand j'ai réalisé que ma seule patrie, c'était ma mère, je supprimai à l'instant toutes les frontières, brisai toutes les barrières et ignorai toutes les douanes, visas et laissez-passer. La fantastique et souveraine réalité des certitudes primordiales s'est mise à re-crée le monde, dans un enchantement de forces bienveillantes, faites de signes, de conjonctures et de coïncidences où j'ai toujours et a priori, reconnu l'intérêt gratuit de la Providence à mon égard, au lieu d'un simple concours de circonstances, fruit du hasard et de la nécessité ! Quand je ne comprends plus, il me suffit de me tourner vers ma mère qui ne cessait jusqu'ici de me suivre de son regard ; je sens alors physiquement une grande chaleur couler dans toute ma personne et il ne m'importe plus de ne plus comprendre, puisque je vois qu'elle sait et qu'elle se charge de tout !

C'est d'une certaine manière ce que j'appelle le sens qui, pour moi, n'a jamais consisté à tout savoir ni à tout expliquer, mais à trouver une place, sa place si possible, mais cela est rare dans l'inimaginable arrangement du cosmos et de l'Histoire. Je dois ajouter une disposition fondamentale : la capacité de s'attendre à tout et de persister, malgré tout, dans le quotidien, consciencieusement et courageusement. L'âge, la maturité, la sagesse : l'enfant, aussi, en est ontologiquement capable. Il peut, très tôt, recevoir dans son berceau ce don des fées. J'ai l'humble conviction d'avoir été comblé. Mais brandir à bout de bras, comme une enseigne de ralliement, le désespoir bien senti que confère aux anciens combattants la tenace illusion d'avoir sauvé le monde et d'être prêt à récidiver, c'est ce qui m'a toujours paru la parfaite antithèse de l'espérance. *La vieillesse ! Celle de l'âme ! Sans supplément !*

16 heures 30 – Cette fatigue qui m'est tombée inopinément dessus, il y a 48 heures, maintenant je la reconnais ! C'est elle qui m'avait frappé de la même manière, à La Baume les Aix. Elle se manifeste toujours quand est parcouru le premier tiers des épreuves de durée... Oui. j'ai saisi tout d'un coup toute la difficulté de l'entreprise, et le sentiment d'impuissance à faire plus vite et mieux... Je stagne... depuis 2 jours. Mon oreille s'assourdit et ma bouche emmêlée semble parfois littéralement refuser de s'ouvrir, d'articuler et d'émettre. Ou alors, quand un son est produit, il résonne comme un

innommable borborygme où vont tristement se noyer l'intention et le sens... Et je demeure hagard, les lèvres entr'ouvertes. les yeux fixés sur rien, la tête flottant dans un néant sans appel ni écho ! Alors je frappe sur la table ou sur ma tête et m'emporte contre ma condition, celle de devoir patiemment et lentement apprendre ce que je sais mais ne veux jamais admettre !... Oui, c'est au mot *labeur* que cela a pris forme, parce que c'est ce qu'il y a de *lèvres*, labis, labiales, bilabiales, labialisation, dans ces lettres qui m'a atteint. C'est en effet surtout par la *bouche* que je souffre, je veux dire par la gymnastique étrange et périlleuse à laquelle je dois la soumettre pour former le truchement adéquat aux nouveaux sons à qui je veux m'en remettre pour dire quoi que ce soit. Étranger, je suis un étranger ! Je m'irritais hier quand Yang s'épuisait en vain à distinguer sonorement le N et le H ! Combien ne me suis-je irrité aujourd'hui contre moi-même. Conscience d'une résistance inédite dans un domaine où j'ai, indo-européennement parlant, toujours excellé. Mais voilà Il s'agit de *bruits* étranges venus d'ailleurs !

*Ah ! fallait pas qu'y aille ! Ah ! fallait pas y aller !*

Je sais, à présent, je sais ! Je change de vitesse !

### **Taipei, TCB, Jeudi 16 juillet 1992**

7 heures 45 – Je viens de basculer sur l'autre versant de mon séjour et de mon stage. Entre les nouvelles du matin (7 h) et celles du soir (19 h) sur RFI, un seul repère : 12 h 30, heure à laquelle je me rends Foochow Street pour mes deux heures de conversation dirigée. La matinée est hyper studieuse. Puis, en général deux heures avant RFI et deux heures après.

Les deux dernières heures sont consacrées à Romain GARY qui s'achève, sera remplacé par Jean GROSJEAN, *L'ironie christique*, commentaire de l'Évangile selon Saint Jean, (Gallimard, 1961) et l'inénarrable ÉTIEMBLE, qui ne cesse un peu lourdement de régler ses comptes avec la planète sinologue et de bâtir à sa mémoire, sans aucune vergogne, un édifice panégyrique, plus durable que l'airain – du moins espère-t-il !

Jusqu'ici, le seul agrément périscolaire fut la visite de quelques temples aux extrémités de Taipei. On me reconnaît et on me salue en bas de chez moi : self-service (restaurant et magasin), vendeurs ambulants de raviolis et de cocas, chauffeurs de bus et personnel du Centre de Langue. Serait-ce déjà la routine ? Le *Bo-po-mo-fo* m'angoisse encore un peu, je l'avoue, et c'est avec des sentiments mêlés que j'appréhende le cours, l'accent des deux Taiwanaises me changeant tellement de celui de Miss MA, mon professeur hong-kongais, originaire de Beijing. À tout bien considérer, il me semble que c'est au surcroît de tension et d'attention partant, d'application et de concentration qu'il faut attribuer la présence sensible d'une certaine réserve en moi. Comme je l'ai précisé, il me faut fonctionner en utilisant, parfois synchroniquement, plus de six langues, codes et alphabets, auxquels s'ajoutent les accents et intonations propres aux régions. Tout cela avec ma prétention – inconsciemment (?) infantile – d'accomplir en un mois une tâche dont je vois bien, sans l'admettre, qu'elle exige, même de moi, plusieurs années. Je m'impose ainsi, sans que personne ne me demande rien, des travaux de force où mon imaginaire se repaît à satiété et par avance, de possibles futurs. Le simple constat de sa faisabilité provoque une première satisfaction. Le spectacle synoptique des systèmes de communications linguistiques a toujours recueilli mes faveurs jusqu'ici dans le domaine des études bibliques, traditions évangéliques, traductions comparatives, leçons et variantes, toutes les discriminations du sens et de ses expressions... Ah ! j'en ai le vertige, à l'évoquer seulement...

### **Taipei, TCB, Vendredi 17 juillet 1992**

7 heures 40 – Hier soir, de façon spontanée, j'ai pratiquement arrêté le programme de la dernière semaine de mon séjour à Taiwan, du 1 au 10 août : Taipei-Kiaohshung (Maoli, Tona)-Taitung Hualien -Suao -Taipei. Un tour complet de l'île, dans le sens trigonométrique, côté ouest, puis côté est. Je vais en parler cet après-midi avec le Père Étienne W., sj (ami de Michel M.), du Ti'en Center : il connaît du monde dans les missions des montagnes de Maoli et Tona et il a lui-même été curé plusieurs années à Kiaohshung. Ce qui me prouve que d'une certaine façon, j'ai déjà dépassé mon stage de mandarin : je

n'ai plus à découvrir, je dois exercer. Donc, répéter, apprendre, réviser, cent fois sur le métier remettre (remettez) mon (votre) ouvrage. C'est devenu maintenant un travail de régularité, de constance et de patience. Pour moi, la partie la moins intéressante de l'aventure et je sais bien que désormais je vais me mettre à compter les jours. Je vais toujours jusqu'au bout de ce que j'entreprends et ne nourris aucune crainte pour l'application du studieux élève. Ennemi de la routine, il va devoir inventer. Deux possibilités s'offrent déjà à lui : ingurgiter du vocabulaire et dessiner des caractères. Une troisième, peut-être : écouter les radios locales !

22 heures 45 – Je sors de la bibliographie du Père Yves R., sj, directeur du Ricci Institute for Chinese Studies Taipei : 14 livres, 91 articles divers et l'addenda, p. 19, ajoute 10 items.

Le Père R. est un homme immense : la taille parfaite du basketteur ! Ses 80 ans passés, je crois, n'ont pas courbé, à peine voûté, la stature pleine et ferme du grand sinologue. Le cheveu épais et lourd, plus poivre encore que sel, enveloppe comme une coiffe-casque une bonne grosse tête aux attributs consistants : les oreilles, le nez, les orbites et la bouche n'ont rien de menu. L'œil droit, vraisemblablement épuisé par la lecture, et qu'il ferme de temps à autre comme seuls savent le faire les maquignons de l'Orne ou de la Manche pour annoncer une pointe et séduire l'auditeur, l'œil droit a blanchi, lui, au-dessus des rides accumulées sur l'ivoire éteint des joues pâles. La voix grave et pourtant éminemment juvénile et toute gracieuse d'intonation et de civilité fait oublier le débit saccadé, morcelé, irrégulier et souvent elliptique des mots et des phrases dont le sens est plus à chercher dans la logique du développement que dans les divers éléments de sa composition.

Le Père R. sort très souvent une grande, large et longue langue propre et rose, en écarquillant les yeux qu'il tourne légèrement de travers, pour donner, par cette mimique emphatique, aux finales déjà à peine audibles de ses démonstrations, une figure de style figurative dont l'image frappera plus sûrement l'imagination et partant la mémoire, que la chute théorique et abstraite la plus pertinente.

Ses grandes mains tranquilles posées sur les accoudoirs du fauteuil, ses longues jambes, placées une fois pour toutes et immobiles autant que son humeur générale, le Père R. écoute, en savourant à la fois ce qu'il retient de la question posée et ce qui vient de naître chez lui de possibles réponses.

Humble et vrai, franc et amical, le Père R. sait qui il est, et sans complexe aucun. J'ai cru comprendre qu'il sait d'où il vient et qu'il laisse à Dieu le soin de le mener où il doit. Ses états d'âme relèvent plutôt d'une analyse froide de l'existence objective que d'une concoction néo-romantico-utopique d'un confusionnisme culturo-religieux. Yves R. sait qu'il n'est pas chinois, qu'il demeure un étranger, un occidental, un romain : il sait aussi qu'il vient de passer un demi-siècle aux sutures de deux mondes, en construisant tous les ponts qu'il pouvait, sans hâte ni exaltation excessive, mais plutôt avec toute la conscience professionnelle et la foi de profès d'un compagnon de Jésus...

Le Père R. m'a fait cadeau de 150 minutes d'un bonheur humain, intellectuel et religieux... Il m'a fait aussi parcourir les locaux de l'Institut : bibliothèque, salles de consultation, officines, écurie des ordinateurs... qui travaillent au grand œuvre du Dictionnaire. Et puis, il m'a remis prospectus et bibliographie, en me régaland encore de deux de ses ouvrages *Leçons sur le Bouddhisme* et *Leçons sur le Taoïsme* publiés par l'Association Française pour le Développement Culturel et Scientifique en Asie, Taipei. Il m'invita à revenir travailler à l'Institut quand je voudrai, et me promit, avant mon départ pour Hong Kong, encore de la littérature parce que, dit-il, *vous voulez devenir sinologue*. Quel personnage exquis.

Étienne W., sj, lui. m'avait préparé mon itinéraire d'août. Renonçant à me faire descendre jusqu'à Kiaohsiung – difficile d'accès, la personne n'est pas là, distance inutilement longue. etc. –, il me conseilla plutôt de ne descendre qu'à Chingchüan, près de Chutung et de Hsin Chu, à quelque cent kilomètres à vol d'oiseau de **Taipei**, mais à plus de 3 heures (train et bus) vu le relief et l'altitude. Là, un jésuite de 47 ans, Barry M., est prêt à m'accueillir le temps que je désire. Je réglerai tout cela dans les jours qui viennent : il me faut entre autre une recommandation de mes supérieurs (!) pour faire une demande de permis d'entrer dans cette zone interdite... pour je ne sais quelle raison, dois-je avouer : peut-être uniquement écologique, d'ailleurs. Ce que je trouve parfaitement juste... Je dînai avec la communauté toujours aussi accueillante, et Étienne voulut me raccompagner en bus. Au vol. je passai par la librairie et me procurai leur fameux *Dictionnaire Français de la langue chinoise* : 6500 caractères, près de 50 000 (oui !) syntagmes, 1135 pages et 186 pages de tables, index et appendices, Édition 1990, Taipei...

Je me jetai dans l'exploration de mes trésors, en ingurgitant un litre de thé glacé... après une longue douche réparatrice. Le ciel a bien craqué cet après-midi par des pluies diluviennes, mais celles-ci n'ont pas réussi à rafraîchir d'un degré l'air torride, moite et épais de pollution gazeuse qui a rendu épuisant le moindre geste et le moindre déplacement.

Mais j'ai rendez-vous avec Romain GARY, sur l'Arundel Castel, cap sur l'Afrique !

## Taipei, TCB, Samedi 18 juillet 1992

7 heures 40 – *Profondeur*, répétait Yves R., *profondeur ! C'est tout au fond que coule la source primordiale, la source originale, la source commune !* Notre entretien, que mon prurit journalistique avait lancé comme une interview, avait vite viré au partage, jusqu'à la confiance vers la fin.

Le dialogue des cultures et des religions ne peut que rester dialogue justement. Ce que le temps et l'Histoire, dans leur irréversibilité, ont structurellement *stalagmité et stalagmité* dans les mentalités demeurera proprement in-éradicable. En revanche, s'il est une activité *pontificale*, faiseuse de pont, c'est à cette jonction qu'elle doit s'employer. Si l'arrière-pensée de l'inculturation piège la découverte de l'autre, c'est que, consciemment ou inconsciemment, tactiquement ou inévitablement, elle ne peut s'empêcher de le noyauter pour mieux le phagocyter de l'intérieur. L'aventure mentale du 16<sup>e</sup> siècle est d'abord un déplacement vers l'extériorité : les Indes, orientales et occidentales, constituent d'abord un objectif d'expansion de l'imaginaire. Depuis les deux port(e)s extrêmes (Venise et Séville) d'un espace clos (médi-terranée), Marco POLO et Christophe COLOMB, par la terre et par l'eau, par la route de la soie et la route de l'or, vont durablement aiguiller l'invention vers la conquête : celle des territoires, l'empire colonial, des matières premières, l'exploitation coloniale, des âmes, la mission coloniale.

Les Franciscains, Dominicains et autres Jésuites que l'on dépêche, du Portugal et de l'Espagne d'abord, d'Italie et de France, très vite renforcés de ces Messieurs des Missions Étrangères de Paris évangélisent, christianisent, c'est-à-dire romanisent, catholicisent, c'est-à-dire encore européenisent et occidentalisent compromettant – irrémédiablement (?) je le crois personnellement – la fidélité et l'authenticité, c'est à dire la qualité de *potabilité* de la source *Jésus de Nazareth, Christ, Fils de Dieu !* En ce sens, l'entreprise de Matteo RICCI ne laisse de briller remarquablement, de devenir bonze, puis mandarin, lettré plus que les autochtones, sinisant la théologie, sans éviter les pièges mentalement et conjoncturellement incontournables de la diplomatie, du compromis et de la sollicitation, quand cela ne va pas jusqu'à l'extrapolation ou la pétition de principe...

*Profondeur*, dit R. ! Dieu reste indéfinissable. C'est pour avoir cru le posséder que l'on s'est *fourvoyé* à la Chine ! Jésus ne théorise pas, il agit ; croire ceci ou/et cela ne suffit pas, il faut faire comme ceci ou/et comme cela : c'est pour avoir pris le Concile de Trente pour l'Évangile du Galiléen que l'on s'est *disqualifié* à la Chine. Ces gens en savaient, en ces domaines, bien plus que nous et depuis plus longtemps. Nous n'étions, après tout, que leur périphérie. ils sont toujours le centre... alors que nous croyons – je reste persuadé que nous le croyons encore ! –, procéder à une démarche centrifuge. Voilà qu'en fait d'extrêmes, nous découvrons un centre (= Zhung) ! Aucun peuple, personne, aucune pensée jusque-là ne nous avait imposé sa prétention tranquille, à se saisir comme origine, nombril, point de départ et sa tranquille assurance qu'il ne saurait en être jamais autrement. Les Indiens de l'ouest – du Saskatchewan à la Patagonie – par quelque idéologie fatale et monstrueuse, se sont en définitive laissés exterminer ou pervertir et assujettir, dans leur être et dans leur existence. L'Amérique dite Latine, n'en finit pas d'agoniser et de se défaire, depuis qu'à Saint Dominique, toucha terre l'Amiral de la Mer Océane.

*Les Hommes du Centre* à l'histoire plus que quinquas millénaire, au cours des foisonnantes dynasties et des multiples capitales, à travers les cataclysmes naturels, les famines et les pertes, les guerres et les révolutions, escortées de toutes leurs abominations, l'occupation et l'humiliation étrangères, l'exploitation et la prostitution éhontée de leurs richesses et de leurs territoires... les *Hommes du Milieu* ne seront accessibles, dit R., que par la *profondeur*

## Taipei, TCB,Dimanche 19 juillet 1992

7 heures 45 – Sous ma douche, ce **matin, j'ai** re-pleuré dans ma mémoire les larmes de La Baume devant Valentin et dans la chapelle Chagall. Je me demande encore si elles pleuraient sur moi depuis les gros nuages d'une piété mienne encore inconnue de moi, depuis de lourdes atmosphères de lassitude et de laisser aller ou d'abandon, ou bien depuis les orages rentrés de l'impatience rageuse d'une existence suspendue au-dessus d'une angoisse. Dans cette nuit d'Aix, je me souviens, j'étais redescendu dans la chapelle déserte et m'étais allongé, tête bêche et les bras en croix, sous la garde d'une chandelle et du chérubin du Paradis de Cimiez. De quels sanglots, à ce moment. ma poitrine fut-elle secouée ? Comme Pascal le préconise, *je m'abêtissais*, j'adoptais délibérément les attitudes *faisant comme si, afin que ça devienne comme ça*. J'y devine, depuis Taipei dix-huit mois plus tard, quelque désespoir sourd. Quelque chose comme la tentation du trou de Manrèse. La clairvoyante considération de la vanitas vanitatum, de l'omnia vanitas dont toute existence et la mienne en particulier est constituée. Avec l'âpre dégoût que salive toute bouche d'ombre, quand elle vous révèle à la fois votre impéritie et votre inintérêt... Les larmes et sanglots de la velléité sans rémission. ou de la grâce, aussi d'une lucidité douloureuse mais rassérénante ? Je me demande encore...

17 heures 00 – La matinée présageait une après-midi lourde et moite avec son soleil moribond. J'avais quasiment décidé, puisque c'est dimanche, de dormir et d'entamer le second tome de l'Europe Chinoise d'ÉTIEMBLE (De la Sinophilie à la Sinophobie). Il y a de la maladie dans l'un et de la Haute Provence dans l'autre mot... Et midi arriva... Sans me consulter, je m'habillai et descendis en quête de l'autobus pour SANSHIA dans Hueiyang Street directement devant les barrières vertes du court de tennis, dit mon guide. J'y parvins du premier coup. Comme il y avait trois stops et que je ne lis pas encore le chinois, je quêtai autour de moi l'aumône d'une aide qui me fut, sans mot dire de ma part, immédiatement proposée par une jeune fille au superbe accent US : j'appris dans le bus qu'elle étudiait l'Education Administration (?) dans une high school de l'Ohio ! Avec un entregent à la fois réservé et engageant, elle me convainquit de ma vocation d'enseignant, en devinant à travers les réponses, assez circonstanciées je dois dire, que je réservais à ses questions naïves et pertinentes toujours, l'enthousiasme qui renaît des cendres de ce qui constitua ma vie pendant plus de 25 ans. Elle poussa la reconstitution jusqu'à me quémander alors que mon autobus atteignait le pont de SANHSIA, quelques conseils pour sa future carrière. Sa voix sonnait plus que sérieusement et ses yeux attendaient avec un grand désir. Je crois que je lui ai dit à peu près ce qui suit : *personne ne sait assez ce qu'il pense savoir ; en y réfléchissant un peu, on s'aperçoit qu'on ne sait en fait pas grand chose, mais il faut bien savoir le peu que l'on sait. L'élève est là, non seulement pour apprendre du maître le peu que celui-ci sait, mais pour recevoir du maître l'humilité devant l'apprentissage du savoir. Alors le maître et l'élève, ensemble, entreprendront d'apprendre un peu plus et s'ensemenceront mutuellement, l'un de son expérience et de sa sagesse, l'autre de sa curiosité et de ses découvertes...* En nous quittant, pendant que je lui prenais la main, en m'inclinant et en balbutiant : *Hen gaoxing renshi ni !*, Heureux de vous connaître, elle me répartit la pareille en ajoutant, *Laoshi !* Maître.

En remontant la rue principale – un véritable souk stanbouliote –, de SANHSIA, je me sentais très remué mais de façon mouvementée, comme si un gros orage de la mémoire venait rejoindre les larmes rapportées de ce matin...

Le temple de TZU SHI doit effectivement *to be seen to be believed* comme dit Joseph J. NERBONNE dans son guide. Il est en restauration depuis plus de 30 ans et ce n'est pas demain la veille que... etc. Pour la simple raison que cette entreprise relève de l'initiative d'une poignée d'artistes et d'artisans-ébénistes, entreprise où le facteur temps ne semble pas être considéré comme de la première importance, mais le travail bien fait : la belle ouvrage ! Sa fondation remonte à 1787. Au cours de l'occupation japonaise, les vainqueurs en avaient fait leur quartier général tout simplement. La résistance de la population vint à bout d'un millier d'occupants. En représailles, l'ennemi mit le feu à l'édifice... qui, constitué uniquement de bois, sans un seul clou (!) brûla presque entièrement. Ce n'est qu'en 1947 que le Professeur LI MEI-SHU, de l'Université de la Culture Chinoise, lança la restauration. Je peux dire, pour m'être renseigné, que cette architecture, composite mais harmonieuse, combine des éléments architecturaux de styles Sung et T'ang.

Personnellement, je fus doublement impressionné, moins par ce qui ressort de l'esthétique chinoise proprement dite, qu'à Taïpeh, les temples de PAO AN, de LUNGSHAN SZU et de HSING T' IEN m'ont déjà révélé, en moins abondant, il est vrai, que par deux associations... d'images... et d'idées aussi, qui m'ont assailli dans les cours et dans la pagode centrale. En levant les yeux, pour apprécier la haute qualité du travail de restauration, c'est vers le travail de *dentelle de pierre* – ici, de bois – du gothique flamboyant que me poussait ma mémoire accumulée, mais pas le flamboyant nordique, celui plutôt de Tolède et de Séville, fortement façonné par le **mudéjar** et le chirruguesque. Bien sûr, on y voit des dragons élancés et serpentesques et les couleurs multiples renvoient à toutes les soies. Mais la véhémence et la débauche dans les détails amoncelés épuisent l'œil égaré à qui on offre tant et qui ne peut tout voir...

Mon second sentiment s'imposa instantanément au computer, en service permanent, de mon terminal neuronal, quand je me tins en plein milieu du hall central en face du trône d'or où siège CHEN CHAO YING, le patriote déifié par la dynastie Sung, qui se battit contre les Mongols sur le continent au 14<sup>e</sup> siècle. La statue est enchâssée dans un autel dont les panneaux de vaste surface ne sont que colonnettes et colonnades, torsadées et sculptées, agrémentées de tout ce que l'on peut imaginer de fruits, de fleurs, de dragons, d'oiseaux, d'animaux, de plantes diverses... le tout, couvert d'or à la feuille et brûlant de mille feux (peu importe le cliché, c'est la réalité !) dans l'embrasement tout aussi doré du hall entier, dont je remarquai à l'instant la forme de chœur... que je reconnaissais. Je me (re)trouvais en fait devant les retables sud-américains du baroque jésuite espagnol. Les images qui jaillissent au moment où j'écris – mais il y en a des centaines d'autres que j'ai vues – s'appellent Vera de Leïva, dans la Savana de Bogota ; la Compania de Quito et la Catedral de Cuzco... Il y a là, entre les Indes Orientales – que les Jésuites ont les premiers abordées, Portugais, Espagnols puis Italiens – et les Indes Occidentales où ils ont suivi les Franciscains et les Dominicains, il y a là un point qui relève à la fois de la religion, de l'art et de l'anthropologie, que je jetterai bien comme os à ronger à ÉTIEMBLE que quelqu'un traita un jour de *huron encyclopédique* !

Car c'est d'un tel savoir dont, huron ou pas, il faudrait disposer pour satisfaire sa curiosité en matière d'histoire des formes : la Mission à la Chine démarrant à l'époque où le Concile de Trente confiait aux Jésuites l'invention d'un art religieux (architecture) nouveau, il me plairait de voir étudier la possible influence que cet art chinois exerça ou non sur l'imagination de ceux qui, chassés de la Chine après la querelle des Rites, se *reconvertiront* de l'autre côté du Pacifique dans des Indes aussi extrêmes, mais où ils emportaient le *souvenir* des autres. Quelque 100 ans après l'entrée de Matteo Ricci à Pékin, les bateaux quittèrent donc Canton mais si certains rentrèrent à Venise, à Gênes à Barcelone, à Séville et à Lisbonne..., d'autres, par les Philippines, rejoignirent Cartagena de Indias et de là, la Nouvelle Espagne et la Nouvelle Grenade, les yeux, le cœur, l'esprit, la bouche et les mains encore pleins de leur séjour à la Chine. J'aimerais bien savoir quand et par qui ont été élevés les immenses retables dont j'ai parlé et les autres, dans les églises qu'avaient édifiées les premiers conquistadores de la Foi Catholique. À suivre !

Tout en ruminant ces considérations, j'arpentais les galeries, me retrouvais au fond des cours, transpirant à longs traits épais qui me collaient la chemise et les pantalons à la peau et m'engageai, le pas décidé, dans une espèce de vaste appentis de scierie où flottait une agréable odeur de sciure et de résine. Un chemin se faufilait en zig-zag, entre différents tas de planches, de billots de bois et de toutes sortes d'éléments architectoniques brisés : l'entrepôt de réparation, pensais-je au moment où je débouchais, tout au fond du fin fond, dans un atelier où s'affairaient effectivement trois hommes en tricot de corps, à des établis d'ébéniste, sous la houle gratifiante de ventilateurs antiques mais violemment efficaces. Je m'arrêtai près de chacun d'eux, un instant vite laissé. Ils nettoyaient, peignaient et vernissaient. Un peu à l'écart, grosses lunettes d'écaille sur le nez, stablement installé sur un haut tabouret presque droit devant une espèce de planche de bois d'environ 50 x 25 x 5 cm, un homme dessinait, puis, parcimonieusement, administrait quelque coup de ciseau à bois, soufflait le copeau en caressant le bois, considérait, effaçait, re-dessinait et selon, ciseau à bois plus soufflé et caresse ou considération ou dessin. Je demurai à distance silencieuse et respectueuse, figé comme je me laisse à l'être quand on me fascine. À un moment, je sus qu'il se savait observé : son geste ne fut plus le même, hésitant, inutile, redondant. Quand un geste devient bavard, il faut l'arrêter. Je m'approchai franchement, il leva les yeux vers moi : *Nide Zuofa Riokan, hen haokan de hen youyi*, « Votre façon de travailler est belle à voir et très intéressante ». Il me remercia, appréciant ma tentative linguistique et il ouvrit une poche plastique qui traînait sur sa table pour me montrer une revue de

sculpture où il figurait avec l'une de ses œuvres, ainsi qu'un jeu d'une dizaine de photos de son travail. Deux jeunes couples vinrent se joindre à nous et les documents passèrent de main en main. J'essayais de suivre leur conversation, mais à part certains mots de ci, de là, je me rendais compte que le taiwanais courant n'est qu'un parent, proche bien sûr, mais très particulier, du mandarin pékinois. L'un de ces visiteurs montra un tel intérêt que l'artiste l'invita à le suivre avec sa femme. Il était déjà en route avec eux quand, se ravisant, il se retourna et du regard et du geste, m'invita à les accompagner. Je m'exécutai, friand de toute aventure... Nous retraversâmes le Temple : ah, ce flamboyant ! Ah, ce retable jésuitique !

Nous quittâmes le temple, une cérémonie populaire s'y déroulait. Tandis qu'un énorme tambour et la grosse cloche résonnaient dans les tours jumelles de la première cour, des hommes faisaient la chaîne pour se passer au-dessus des brûlots d'encens une multitude de statuettes richement habillées, que l'on disposait, en fin de parcours, dans une façon d'autel portatif ; tout autour, les gens étaient agglutinés pour assister aux ébats d'un dragon qui semblait se tortiller de douleur avant de projeter en avant et en saccades une grosse tête aux yeux globuleux et au groin porcin, tout ceci aux accents de toutes sortes de bruits qu'un homme-orchestre produisait de divers instruments dont il s'était gréé. Images flash que je saisis en suivant, tant bien que mal, mon artiste qui commençait à redescendre la rue principale. Il s'arrêta au bout d'une centaine de mètres devant un couloir au fond duquel une porte solidement cadenassée nous fit accéder, après deux étages, à son appartement atelier galerie.

Au milieu d'un ensemble de productions avec lesquelles je ne pouvais établir aucune relation, je remarquai une femme qu'on me dit en anglais être une déesse réputée à peine assise sur un élégant tabouret-tonneau, dans une attitude légèrement détournée, d'excuse ou de réserve, le pli de la robe, la courbe de la main et l'ovale du visage s'élevant dans la continuité d'une spirale gracieuse et envoûtante. Elle me rappela cette statuette polychrome T'ang devant laquelle j'étais aussi resté longtemps, admiratif, mélancolique et perplexe devant tant d'étrange beauté et de mystérieuse signification qui m'échappe, j'en suis sûr...

Nous prîmes congé, à la chinoise : échange de cartes, à deux mains, avec légère inclination de la tête... Je me hâtai vers mon autobus, le ciel était noir. J'avais faim, mais une grosse goutte chaude vint à point détourner mon besoin. Je n'eus que le temps de faire les 50 m qui me séparaient de la station, d'acheter mon billet et de grimper dans l'engin. Un déluge éclata au moment même où nous démarrions : une orgie d'éclairs et de tonnerre, des trombes d'eau qui, en une minute, transformèrent la rue que nous emprunions en étang camarguais. Je contemplais, collé à ma vitre, les piétons sinistrés et le désastre des étals des maraîchers. À un moment, je ris et j'entendis comme l'écho de mon rire à ma gauche et à ma droite. Deux petits garçons me regardèrent en même temps et nous rîmes ensemble devant cette noyade clownesque, abandonnant la route défoncée aux torrents que la mousson d'été faisait surgir au creux des moindres pentes et aux flancs des moindres chemins. Une arche de Noé, un vacarme assourdissant, un spectacle de dévastation : l'eau était partout... Au terminus, je repartis en biais vers Central Building, sans carte ni repère. Je connais bien le quartier entre les deux gares ferroviaires. Mais pas autant que je le pensais, car à l'angle d'une rue, je découvris une boulangerie-pâtisserie-traiteur bondée de clients. J'entraï et devant les merveilles ici présentées, je décidai de me confectionner un menu pour mon unique repas de la journée. Il était 16 heures, j'avais petit déjeuné à 8 h 30 : j'avais définitivement FAIM ! J'ignore le nom des 10 items que je cueillis, mais deux ou trois d'entre eux m'ont rappelé les dim sun de Hong Kong et de Canton.

Sitôt rentré et douché, je me confectionnai vite une soupe chinoise (sorte de Bolino) et m'installai pour déguster et me sustenter.

C'est alors qu'elle se rappela à moi... c'est alors que Marie-Jeanne appela son frère. Je déjeunais-dînais en silence quand, dans une chambre, je dis bien dans une chambre, un oiseau chanta. Je n'ai pas vu un seul oiseau à Taiwan ni dans aucun Temple même pas celui de Confucius dans Mintsu Street ni a fortiori dans les rues que je traverse quotidiennement. On les comprend. S'ils sont encore vivants, c'est qu'ils ont suffisamment tôt fui la pollution. Ce chant d'oiseau, clairement et distinctement entendu, au point que je me suis levé de mon lit-banquette pour chercher où il était, rejoint celui que (ne) poussa (pas) l'oiseau qui m'observait sur mon lit quand j'ouvris les yeux, le lendemain du jour où nous avons déposé Marie-Jeanne dans la grande nécropole de l'Est, à côté de son père. Ce matin-là, l'oiseau m'avait toisé, fait un tour dans ma chambre et repassé la fenêtre que je laisse ouverte aux beaux jours : c'était aussi en juillet, en 1986, il y a 6 ans. Une com-mémoration !... Ainsi bordé de toute la tendresse, la sollicitude et la protection des vivants et des morts, de la Terre et du Ciel, du

passé et du présent... je me surprends, encore !, porté par une force bienveillante, bienfaisante et bénéfique qui s'ingénie, avec quelle délicate discrétion, à m'ouvrir portes et voies...

### Taipei, TCB, Lundi 20 juillet 1992

7 heures 40 – Le skyline des proches collines du nord tirent un tracé irrégulier. mais distinct. dans un ciel dégagé où la brume de chaleur a été lavée de sa menace d'orage. On sent même un peu d'air, chargé encore de la fraîcheur iodée du Déroit de Formose. Cette quatrième semaine de mon incubation mandarine sera décisive, autant pour mon apprentissage lui-même que pour ma détermination à le mener à bien. Je pense. en effet. pouvoir cueillir ces jours-ci quelques fruits indiscutables de mon labeur. Les 20 heures de conversation qui m'attendent encore dépendent pour leur efficacité, de mes performances des premières sessions. Mon capital de vocabulaire et de grammaire est, quoique modeste, d'une ampleur telle qu'il doit m'autoriser des échanges courants. À voir !

Depuis trois semaines, mon existence ici s'est (vite) organisée autour de certains rendez-vous : l'un obligé, le 13-15 heures au Centre de Mandarin ; les autres, plus conjoncturels et parce qu'ils ont humanisé d'une façon certaine la vie de reclus qu'est la mienne dans cette chambre-cagibi du TPC ! Dans l'ordre d'importance que votre idéologie vous imposera, il y a le 7 heures et le 19 heures de RFI ; l'Eucharistie de 7 h 30, suivie de mon oraison-rumination dont je confie une certaine teneur à ces pages ; mes emplettes vers 17 heures au Family Market et chez des marchandes ambulantes de daozi et de baozi (raviolis et cocas) et enfin, devenus mes intimes à force, Romain GARY et sa *Promesse de l'Aube*, et ÉTIEMBLE avec son *Europe Chinoise* : un chapitre de l'un (pour faire durer) et deux chapitres de l'autre (pour pouvoir finir à temps !). Ma journée est ainsi réglée qu'elle convient à mon propos et satisfait à mes exigences. Je vis heureusement balisé et le chenal de mon temps me conduit sans effort aucun jusqu'à l'effet recherché : travailler, apprendre, étudier. Cet exil de l'intérieur ne saurait durer, bien sûr. Mais si j'y creuse mon lit avec tant de délices et si courts qu'aient pu être mes séjours à Guilin, à Shanghai. et à Xi'an, ils n'en illustrent pas moins la même réalité – ah ! j'oubliais Shek O' ! –, si donc je m'y répands avec tant de volupté, c'est que le commerce des hommes ne sait pas me retenir ni m'intéresser, en dehors du spectacle qu'il m'offre comme objet d'observation et d'analyse. Ceux qui franchissent le pas de ma solitude savent bien qu'il y entrent, non pour la supprimer, mais éventuellement pour la partager. Mes rencontres, arrêtées, avec Yves R. hier, Jean L., demain, ne sont, je l'ai senti pour les deux déjà, que des rendez-vous de solitaires qui décident un contact sinon de circonstance, au moins dûment circonstancié dont ne sauraient dépendre ni lien ni engagement. Deux grands fauves se saluant dans la distance, autour du même point d'eau. Fauve, sauvage, solitaire et néanmoins friand de contacts, amateur de découvertes et assoiffé d'émotions. Le cœur, cependant, se fonde en solitude.

16 heures 30 – Maître KONG, me voici de nouveau dans ton sanctuaire. J'ai fui la ville, et tous ces miasmes, sitôt mon cours fini. J'avais hâte de retrouver ton îlot de verdure et de silence. Comme d'habitude, ton lieu n'attire que ceux qui aiment la place, beaucoup de place. Je me suis avancé sur les voies par les portes réglementaires. Je me suis présenté en face de l'ambon, dans la ligne directe de ta stèle. J'ai salué. Puis, j'ai gravi les degrés de ta halle et pénétré, tout reposé, dans la netteté du cordeau. Et tout d'abord les stèles. La tienne, au centre de l'autel, debout. majestueuse et simple ; de chaque côté, et se faisant face deux à deux, celles des quatre saints et des douze sages. Chaque armoire est précédée, elle aussi, d'un autel plus petit où sont disposés chandeliers et réceptacles d'offrandes. Rangés dans l'espace laissé libre, instruments de musique, bannières et baldaquin, avec tout un assortiment de cloches et de clochettes, attendent la prochaine cérémonie, en fait le prochain anniversaire de ta naissance. Le plafond qui t'abrite, peint de toutes les couleurs du spectre, s'élève en octogones superposés jusqu'au lotus de la cime, jouant la clé... Je suis toujours seul, Maître KONG, avec le chant des oiseaux et le grondement régulier des jets. La table où j'écris sort du même menuisier que celle de ma chambre. Aussi inconfortable et exigüe. C'est à l'un de tes autels que j'aimerais écrire... En tournant, le vent pousse vers moi la fumée des encens qui brûlent dans le wok... Le ciel de ce matin m'a appelé chez toi, il fallait que je vienne. Un petit Chinois est entré. Comme le petit PU YI de Bertolucci, il a soulevé la rampe de velours pour courir jusqu'au pied de l'autel. Sa mère n'a pu le retenir. À l'arrière de sa tête, on a fait une petite queue de ses cheveux. Le voici qui revient... vers moi... il doit me prendre pour un gardien. Je lui demande son nom. Sans peur, il me répond. La mère survient et me parle : je suis perdu. Je bredouille, elle sourit, il sourit. Nous nous

sourions, ils repartent, me laissant avec toi, et un délicieux courant d'air frais... Je ne te vois pas, mais je sais que tu es là. Du côté où je me tiens, je te saisis de la même façon par delà le temps comme par delà l'espace. Comme en son temps, je rendis dans le Nil, à Akenaton, sa bague que Jacques m'avait confiée. 35 siècles, 25 siècles, aujourd'hui. Le Nil, Qufu, St Paul... Où est la différence... quand l'idée, la pensée, la parole ne font que rebondir sur les siècles comme sur les montagnes. Maître, je ne connais de toi que tes résidences de Pékin, de Xi'an et de Taipei, mais je m'en sens le familier, comme à Sénanque, chez Chagall à Nice ou chez ma mère. Il est comme ça, des havres de l'âme, blottis au fond des grands fjords de la vie. Quand la beauté s'y mêle, il serait bon d'y planter ces fameuses tentes que Pierre voulait dresser sur le Thabor lors de la Transfiguration. Mais j'entends déjà la plume de Luc crisser sur le parchemin rugueux, pour écrire à nouveau : *Il ne savait pas ce qu'il disait !*

## **Taipei, TCB, Mardi 21 juillet 1992**

7 heures 40 – À Damas, Romain GARY a failli y rester. Typhoïde ! Mais l'extrême onction administrée, il s'en est sorti... ÉTIEMBLE vient d'exécuter MONTESQUIEU, en l'écrasant sous une avalanche de recouplements entre l'Esprit des Lois et leur dossier... À Moscou, Victor Louis vient de mourir. On apprend que la tumeur papale n'était pas si bénigne que cela. Sarajevo, Kaboul, la Moldavie et l'Azerbaïdjan s'ennuyaient de la trêve et reprennent leurs occupations. Baker de son côté ramène l'espérance d'une paix moyen orientale. C'est un Français qui réouvrira les Jeux de Barcelone. Le procès de Bao Do (Tien An Men) s'ouvre à Pékin. Vaclav HAVEL prend congé du HRADCYN. Palerme se soulève contre l'impéritie de l'État devant le massacre maffioso de ses juges. Ah ! j'oubliais ! Margaret THATCHER, dissipant les fumées de l'oubli, entre chez Philip Morris à titre d'expert tabachique... Heureusement qu'en Aix, Shakespeare triomphe dans le Songe d'une Nuit d'Été de Benjamin BRITTEN !...

Aujourd'hui, j'entame mes révisions générales. Il m'a fallu plus d'une heure, hier soir, pour rentrer de chez Maître KONG. Tout d'abord, aucun bus ne se présenta à l'arrêt du N° 2, dans Chinchuan Street. Le spectacle de la rue m'amusa un instant mais je déclarai vite forfait devant la poussière et les gaz. À 100 mètres passe la Chunking Road qui descend vers la gare, j'y allai, attendre, après enquête, le 47. Alors ce fut la traversée périlleuse, lente mais bousculée, d'une fourmilière bloquée en permanence par d'(in)imaginables (!) causes, au milieu du mouvement brownien des deux-roues et des piétons pêle-mêle : dans les clous, hors les clous, entre les pare-chocs des voitures, doublant à gauche, à droite, de travers, sur le trottoir, la chaussée, les talus ! Le spectacle me troublait d'autant que le visage imperturbable et flegmatique des locaux affichait, sans mépris ni impatience aucune, la plus complète indifférence pour le chauffeur en même temps que la plus accomplie des maîtrises de soi. C'était le crépuscule du soir, et les longues perspectives rectilignes des rues perpendiculaires que nous dépassions, tout en allant se perdre dans la perspective de ciels bleu d'eau distraits de nimbo cumulus effilochés, démarraient leurs festivals d'enseignes lumineuses. C'est toujours l'image de Picadilly Circus qui s'impose chez moi comme référence d'un tel spectacle, découvert à Londres, encore adolescent. Nous accostions à Food Circle, « La rotonde de la bouffe », comme un manège, ou un lapinodrome : là, c'est la kermesse annuelle de notre paroisse en Alger qui pour la première fois me permit de m'interroger sur les désarrois de l'âne de Buridan – que je ne connaissais pas encore ! – devant le choix d'une issue. Le bus nous vomit dans les caniveaux encombrés de Do Ai Road. Il me restait (!) encore 1 km à marcher jusqu'à Central Building. Au cours de ma très pénible et chaotique progression, je m'appuyais sur les souvenirs de Harrison FORD, traversant les élucubrations superbement photographiques de Blade Runner dans un Los Angeles de 2071.

J'y étais : moiteur crasseuse de l'atmosphère, flaques d'eau et gouttes intermittentes, dégoulinant des blocs d'air conditionné des immeubles, trottoirs (!) défoncés ou irréguliers, arcades et passages occupés littéralement par les extensions des magasins ou des improvisations d'échoppes ou de ventes, plus à la sauvette du tout !, ambulantes vous proposant toutes sortes de choses. Chariots de nourritures et de fritures pour tous les goûts et les odorats. Passage incessant des deux-roues puisqu'une partie des trottoirs sert de garage aux vespas et scooters. Jaillissant au passage, musique discordante des juke boxes et des ambiances. Quand il faut traverser la chaussée, c'est une autre aventure : seul le feu rouge est respecté, mais dans la position où se trouve le véhicule au moment même où rougit le stop. C'est-à-dire n'importe où et n'importe comment. Un slalom s'impose, mais en surveillant bien sûr ce qui peut surgir de l'autre sens du trafic. Et la progression continue, épuisante, salissante et finalement

dégradante. L'Homme réduit au bipède qu'il est seulement, et devenu piétaille, en lieu et place du piéton qu'il était. En grim pant sur les passerelles, seul moyen de passer parfois d'une rive à l'autre des Styx mortifères, on peut, dans le brouhaha insupportable des flots brillants de lumières rouges et jaunes... on peut y découvrir une certaine poésie. Mais alors, c'est celle de Philip ROTH et de son *Last exit to Manhattan* ! Le contraste entre les cours de Maître KONG et ce downtown prophétique m'écrasa sous ma douche, et je restai plusieurs minutes, nu, assis sous l'eau froide et bienfaisante, l'esprit vide et abasourdi par cette descente aux enfers.

### **Taipei, TCB, Mercredi 22 juillet 1992**

8 heures – (...) *à moins que l'amour, ne serait-ce que par pudeur, ne puisse pas ne pas blesser, afin de maintenir entre les personnes la distance par laquelle il existe* (...) Jean GROSJEAN, *L'Ironie Christique* (Gallimard, 1991)

8 heures 10 (...) *Un prophète est un briseur de sécurité, mais il a souvent commencé par se déblayer lui-même. C'est sa désertification et sa fragilité qui sont contagieuses* (...) *Le prophète n'est utilisable que mort : on l'embaume, on l'interprète* (o.c.).

23 heures (...) *Sans doute ai-je manqué de fraternité, sans doute n'est-il pas permis d'aimer un seul être fût-il votre mère, à ce point* (...) Romain GARY, (o.c.). De Jean à Romain, de mon Angelus du matin à mon Angelus du soir, j'entends la même voix sourdre dans les mousses et dans les feuillages de ma forêt interdite. Il m'avait suffi de la deviner, il y a une quinzaine d'heures, dans la distance qui s'impose, sans jamais rendre opaque son message de vie. Je sais que j'ai vécu, que je vis encore d'une voix, d'un accent et d'un style, comme des fruits de l'arbre planté jadis au cœur du premier matin. Il n'y a jamais rien à peupler. Les grandes plages de mon existence sous le soleil n'ont cessé depuis de résonner des comptines et des histoires qu'elle me raconte encore, comme à tous les enfants que j'ai déjà été et à tous ceux que je vais être encore ! Je ne sais si c'est prudent, je sais que c'est (la seule) nécessité, sans superbe ni répulsion. Je reçois suffisamment (trop ? !) et en permanence d'elle, pour imaginer autrement qu'inutile quelque opportunité ! Elle m'a fondé une fois pour toutes, près de la source primordiale, et chante, en m'y baignant, les mystérieux **tétracordes** des océans primitifs. Voilà pourquoi j'aime à fermer les yeux, où que je sois, car dans la nuit sonore, je renaiss chaque fois...

### **Taipei, TCB, Jeudi 23 juillet 1992**

7 heures 40 – Voici l'écho que me renvoie la célébration de ce matin, par Matthieu interposé (13.12) : *Celui qui a, recevra encore, et il sera dans l'abondance : mais celui qui n'a rien, se fera enlever même ce qu'il a !*

18 heures 50 – Jamais comme ce soir, le ciel de Taipei me renvoie au ciel de la Côte. La journée a été doucement chaude, on y sentait même une brise marine. Les strato-cumulus, roses, il y a un instant, viennent de virer au violet, bientôt au bleu profond. La ville que je perçois a des velléités d'azur, ou bien (n'est-ce (que) moi qui rêve tellement de chez moi, qui vois seulement ce que mon cœur me montre !... Je suis en pleines révisions... Il ne manquerait plus que l'examen !!!

### **Taipei, TCB, Vendredi 24 juillet 1992**

8 heures 30 – (...) *La préhistoire ne sait pas nous dire quand commence l'humain. Le jeu des lois physiques, biologiques, sociologiques a fini par aboutir à des individus, ces autonomies qui sont des solitudes. C'est à ces solitudes que s'adresse le Messie. Il n'y a pas de vrai langage avant ces solitudes* (p.63) (...) *La charrette du Messie ne roule pas dans les ornières de la religion* (p.65) *L'évangile est invulnérable puisqu'il n'est pas liturgique. Il ne s'agit plus que de se fier au seul vivant pour vivre* (p.66) J. GROSJEAN (o.c.)...

Romain me manque depuis sa dernière p(l)age de Big Sur où je/il l'/m' ai/a laissé, la main gauche serrée sur la médaille d'argent du championnat de ping pong gagnée à Nice, en 1932...

20 heures 30 – Le Père Jean L., sj, sous une couverture de chercheur et de savant poussiéreux et encyclopédiste dissimule à tout un chacun dont il se garde, une âme, un esprit et un cœur picaresques. C'est-à-dire que chez lui, tout devient aventure : de ce qu'il raconte, de ce qu'il explique, de ce qu'il entr'aperçoit... En rentrant de mon cours de mandarin, j'étais passé par les services de police de Chungshiao Road pour obtenir un permis de circulation dans les montagnes de CHINGCHUA, où je dois me rendre aux premiers jours d'août, pour séjourner quelque temps chez les aborigènes de l'île. L'après-midi, était belle, mais chaude et la diligence des préposés m'avait rejeté sur le trottoir dès 16 heures. Mon rendez-vous était à 17 heures. Je décidai d'acheter quelques gâteries dans une confiserie repérée près de l'arrêt du 218 au cœur de Linsen Road, c'est mon autobus confucéen, et de me rendre, me promenant et dégustant, jusqu'au 71 Hangshow Street.

Jean L. me fit monter, pratiquement dès qu'on lui annonça mon arrivée : il n'était pas 16 heures 30. Son bureau me mit aussitôt à un parfum (re)connu, aussi encombré de livres que mes bureaux niçois de Cartier et de Blanche. Sur les chaises, les rebords des fenêtres et pour les ouvrages de référence, carrément par terre, debout contre les pieds de la table. Sur laquelle, dans ce que croient être un désordre ceux qui ne s'adonnent qu'à un sport à la fois, quantité de papiers, dictionnaires, dossiers, revues et lettres en souffrance aménageaient, dans le halo rectangulaire de la lampe au long bras articulé l'espace amplement suffisant aux deux bras, pour retenir la feuille et écrire !

Quand j'entrai, Jean L. leva vers moi des yeux immenses et d'un gris souris-maligne ! Ses lunettes avaient glissé sur l'ultime pointe de son nez, élégant et fin, et reposaient sur le cran d'arrêt des commissures des lèvres fermes qu'un poil mal rasé poivrait irrégulièrement. Il m'expliqua qu'il vérifiait le passage phonologique du caractère (ZWO) entre ses recensions sur les écailles de tortues des CHOU (une dynastie) postérieurs (ou orientaux) et sur les premiers bronzes de CH'ING et du plus célèbre d'entre eux (dont j'ai parlé à XI'AN) : SHIH HUANG DI (en gros une période située entre 770 et 220 av. EC... bon genre bien entendu !)

Ma première question m'était soufflée dès l'attaque : *Comment, cher Père, en êtes-vous arrivé là, à 70 ans !* Je mis délibérément dans ma voix tout le cabotinage et la séduction disponibles, en même temps que je me désencombrais une place, en reléguant sur une Babel déjà haute, trois tomes d'une encyclopédie ou d'une histoire de l'art, je ne me souviens plus. Et ainsi, comme s'il avait attendu que quelqu'un mît le contact, L. sur Mac Laren version oraculaire divinatoire, arachnéenne et bovidée (sic) me raconta sa Chine, d'abord lavalienne et contrariée précédée d'un stop près Magdebourg et Lutterbourg, d'une évasion réussie à travers toute l'Allemagne et d'une clandestinité normande pendant lesquels – précise le conteur avec des détails et des illustrations empruntées, à son insu ? – aux marionnettes de Palerme, plus de 15 fois la mort s'approcha puis s'éloigna, par la faim, les balles, les bombes !...

Répondant à l'appel de la maison de Shanghai, voici le frère Jean – on pourrait dire, des Entomeures ! –, abordant le continent où se doit de se rendre tout jésuite, et français, depuis le 17<sup>e</sup> siècle. Après le repli sur Taiwan, L. fut envoyé au Dictionnaire, comme on envoie quelqu'un pour quelque mission lointaine... ce qu'il est ! On avait établi la Résidence à TAICHUNG. Jean L. s'occupait des départements de la philosophie chinoise et de l'art. Un compagnon Yankee, dont il s'était fait un ami, malgré le caractère coléreux et susceptible du cow-boy, s'intéressa un jour à l'archéologie ancienne de l'île, imaginant et repérant tous les sites possibles de peuplement humain. Il précisa sa recherche en découvrant force poteries, os et carcasses recouvertes de signes qu'il déchiffra peu à peu comme des caractères disposés systématiquement et dont il s'attaqua à l'interprétation. Le savant, épris de comparatisme, se rendit subrepticement à Hong Kong, guidé par l'intuition d'une identité de peuplement de l'archipel encore britannique, avec celui de Taiwan. Payant les services d'une jonque et d'un passeur, il arpenta ainsi les îlots par leurs grèves à la limite de la plage et de l'herbe, convaincu qu'il trouverait là, juste avant que les eaux de drainage des pluies n'allassent se perdre dans les sables, des débris identiques à ceux, ramassés sur les sites imaginés de Formose. Ce yankee, ce cowboy, cette *grande gueule* était apparemment aussi imprévoyant qu'emporté ! Sans couvre-chef ni gourde d'eau, il jouait les Robinson. Le passeur, un jour, ne le retrouva plus au point de rendez-vous. La police mit trois jours à le retrouver : frappé d'insolation, il était tombé côté sable. Quand on le ramena, il était

cuit dessous et carbonisé de l'autre. On rirait s'il n'y avait mort d'homme. Que pensez-vous qu'il arriva ? C'est Jean L. qu'on nomma pour poursuivre, entre plastrons de tortues et omoplates de bovidés, la collection, le déchiffrement et l'interprétation des auspices divinatoires des anciens Chinois. Et L. obéit, et devint, avec un ou deux autres, entre Berkeley et Shanghai, le spécialiste mondial de cette discipline multi olympique puisqu'elle relève à la fois de la tête et des jambes... En 1985, Jean LEFEUVRE publiait ses *Collections d'inscriptions oraculaires*, en France, catalogue et commentaire, 403 pages, 185 photographies. Il vient de terminer ses *Collections d'Inscriptions oraculaires*, en Belgique, Hollande, Allemagne Fédérale, Suisse. Actuellement, il travaille toujours au *Dictionnaire*, à son élargissement ; il s'est engagé à y contribuer pour un millier d'entrées, où il estime nécessaire de préciser l'évolution phonologique, graphique et significative des caractères formés entre les CHOU (1121) et les CH'ING (221) soit sur une période de 900 an. Pour donner une idée : de Moïse en Égypte jusqu'à mi-chemin de l'empire d'Alexandre, ou plus exactement des Lagides de Grèce, des Ptolémées d'Égypte et des Séleucides en Israël...

Il était plus de 18 heures 30 ; la cuisinière avait appelé deux fois déjà. Depuis plus de deux heures, j'écoutais, j'interrogeais, mais surtout, j'écoutais, car L. et moi sommes cousins, il suffit d'une étincelle et nous brûlons, comme Rome, Mexico (**Tenochtitlan**, plutôt) et Moscou brûlèrent des jours et des jours sous les brandons de folie, de peur et de rage de Néron, de Cortès et de Napoléon... Nous descendîmes à la salle à manger. Dans l'escalier, je croisai Alessandro à qui je rendis son matériel de mandarin. La table était dressée pour nous deux, simple, abondante, variée et goûteuse. Nous parlâmes de China News Analysis et de son avenir, de Michel et d'Yves, de Nicolas et de leur avenir. Il me tint au courant du délicat procès en cour d'assise où sont impliqués les Salésiens de notre paroisse de Mishen Street : une inquiétante et douloureuse affaire avec mort de femme en l'occurrence. Je reçus quelques messages d'amitié à transmettre et je pris congé. Je m'en allai par les grandes avenues tropicales de la nuit lourde, le cœur heureux, léger et pourtant comblé, comme à chaque fois que je rencontre *quelqu'un*. Je rentrai pour découvrir ma chambre inondée : j'ai bien entendu, ce matin, qu'on martelait allègrement sur ma tête... Un mauvais coup, au mauvais endroit, a dû endommager quelque tuyau. J'ai écopé, puis placé une bassine sous la fuite : ce n'est plus qu'un goutte à goutte à présent...

Ah ! Il y a aussi l'histoire du premier dictionnaire, celui dont R. avait déjà terminé le manuscrit à Shanghai et qu'il... Mais ceci est encore une histoire picaresque et on n'y croirait pas...

### **Taipei, TCB, Samedi 25 juillet 1992**

8 heures 10 – Mon âme, ce matin est celle d'un enfant... ou d'une Samaritaine... je viens de la quitter, commentée par Grosjean. Devant le Père L., hier après-midi, j'étais à nouveau l'élève dans le bureau du Père Yves P., f.m.i. ou dans la classe du Chanoine C., à Saint Eugène, en Alger. Naïf, attentif, enthousiaste, animé de la noble ambition des avenir et des possibles. Non, je n'ai pas 50 ans puisque je commence et me repais toujours de grammaires et de dictionnaires : je m'enferme un mois pour des *devoirs de vacances* et je vais à l'école, tous les jours, arrivant un peu avant l'heure, comme j'ai toujours fait, car c'est à l'élève d'attendre le maître !

*Tu as déjà eu cinq hommes, et l'actuel n'est pas le tien ! En cela, tu dis vrai !*

Elle en oublie sa cruche près du puits et de l'éternité adossée à la margelle.

J'ai déjà derrière moi cinquante années de vie(s), d'apprentissages(s) et de métiers(s)... cinquante années de quête ! Et ce que je fais maintenant... Hong Kong, l'aumônerie, etc. ce ne serait pas encore ça ! ?... Que me révèle le futur, par les bouches de Michel M. d'Yves R. et de Jean L. ?

Qu'attend toujours de moi, l'homme qui se repose à midi, près de la source sous le caroubier et qui me voit venir, accomplir ma noria quotidienne avec ma cruche toujours vide ?...

Que va-t-il ? que m'a-t-il demandé déjà et que je n'entends pas ?

22 heures. Dans une semaine, à cette heure, je dormirai dans les montagnes de Chingchuan. FM 96,30 diffuse un tango que j'écoutais, il y a deux ans dans le port de Buenos Aires... Vers 17 heures, je suis sorti, épuisé par plus de quatre heures d'écoute d'affilée de cassettes de mandarin. Au carrefour de Chungjing et de Nanjing Road, on trouve donc ce que les guides anglais ont baptisé Food Circle,

qu'on pourrait, en toute vérité, traduire par Le Rond-point de la Bouffe. Effectivement, en plein milieu du croisement, une façon de cirque fait de baraques et d'étals, avec une courette ronde au milieu, distribue sur toute sa circonférence, force réfectoires de tout acabit, dont les fourneaux, où cuisent d'abominables mixtures, offrent, au milieu des bruits et des odeurs, toutes les cuisines possibles.

La soirée commençait quand j'y parvins : les cuistots, je n'ai remarqué que des hommes, ce soir, en débardeurs immaculés ou fantaisistes, s'échauffaient devant les premiers clients dont j'étais. Ma curiosité amusée ainsi que mon évident désir de consommer m'attirèrent d'abord les sourires, ensuite des commentaires – insaisissables –, enfin l'univoque invitation à prendre place. Je m'exécutai avec empressement, en songeant, sans aucune nostalgie, à mon breakfast déjà vieux de dix heures. Ce que je peux dire de ce qu'on me servit, c'est que c'était très chaud, relevé et goûteux.

D'abord, une façon d'omelette légère, qui retenait la salade en morceaux, des fruits de mer et un élément à la fois gluant, caoutchouteux et grisâtre, qui s'ingéniait à échapper éperdument à mes chopsticks. Ensuite, une sorte de belle andouille, épicée et rôtie, qu'on me présenta, découpée en rondelles, après l'avoir arrosée d'un épais roux qui résumait à lui tout seul ketchup, chili et viandox. Je mangeai d'appétit, en transpirant autant sous l'implacable moiteur du temps et la chaleur des fourneaux tout proches que par l'effet des condiments divers et de mon amylase salivaire. J'étais, bien sûr, la cible émérite de tous les regards, surtout dès qu'ils apprirent, grâce à mon mandarin approximatif, que j'étais français et que je m'initiais aux délices de leur(s) langue(s)...

Le soir arrivait sans se presser, les lumières commençaient à balbutier, j'entrepris d'errer dans le quartier à la recherche nonchalante d'un énième temple, celui de Chenghuang... que je ne trouvai pas... Soudain, j'eus envie de rentrer ; je pris, en traverse, des lanes transformées ici en véritables souks alors que de l'autre côté de la ville, dans Hangchow Road, par exemple, elles constituent, le long des grands voies, de véritables îlots de calme et de verdure, où j'ai remarqué des studios et des lofts des plus enviables. Je pris la passerelle qui mène à la gare centrale, dont le coin N.O. est manifestement à la fois le pivot et le passage obligé de la circulation. Plus que les grands axes de l'Est, tracés au cordeau américain (Nord et Sud confondus) tels que Jen Ai, Mischeng, Nanjing et Michuan, coupés à angle droit par Hsin Sheng, Chien Kuo, Fushing ou Tun Hua, les voies qui naissent des chantiers du métro, des nouveaux buildings et des aires libres, traçaient, sous mes yeux ahuris, au bastingage de ma passerelle, l'inimaginable chassé croisé véhiculaire débouchant de quatre artères à double voie, de quatre couloirs chacune : soit en permanence seize voitures de front et seize de fuite ! Seul à cette heure sur le pont (!), je contemplais, médusé, dans un crépuscule de carte postale, souligné par la rampe généreuse des enseignes lumineuses, un monstrueux gymkhana dont chacun finissait par sortir indemne, au nom d'une adresse diabolique ou innée. Les scooters, tels des taons furtivement agiles, harcelaient les pachydermiques et non moins souples autobus, risquant à tout prix le dépassement jusqu'au dixième de seconde, par la droite et la gauche indifféremment, tandis que jaunes d'effronterie jalouse, les taxis, manœuvrant comme pour un rallye, ouvraient d'impossibles voies, au mépris goguenard du code élémentaire. Impossible d'avancer sans infraction. Les immenses écrans électroniques qui amusaient la nuit de leurs gigantesques publicités n'égalaien pas, malgré leur impressionnant programme, le puzzle sans cesse brouillé et réordonné, de la rue... À pied, heureux et libre, quidam anonyme pour quelques jours encore, je rentrais en souriant, retrouver mes bouquins... En traversant la cathédralesque salle des pas perdus de la gare, me revint une phrase de Grosjean lue ce matin : *La vie ne parle qu'en se livrant, elle n'est langage que livrée...*

Je ne sais pas pourquoi !

### **Taipei, TCB, Dimanche 26 juillet 1992**

8 heures 15 – *L'humain est la part de l'univers qui est orienté vers la rencontre de quelqu'un* Grosjean, (o.c.). Tout m'interpelle dans cette réflexion dominicale : la spécificité de l'être ; la topographie et la création, le cap ; l'événement et l'aube. Après l'évangile de la prière, selon Luc (11, 1-13) – tout à l'heure à l'Eucharistie – j'y devine, depuis l'endroit où je me tiens, comme une invitation à jauger, à sonder, à rectifier au besoin la route, les dispositions et la progression !

22 heures. La journée a été pénible : la pression atmosphérique transformait tout effort, physique et intellectuel, en inconfort et en dégoût. J'ai dû, à maintes reprises, répandre sur ma couche un corps las

et un esprit confus. Et puis, en fin de matinée, l'alarme d'une voiture quelque part s'est bêtement déclenchée d'elle-même. J'ai eu beau fermer la double fenêtre, sa plainte, stridente et monotone, sur deux notes modulées, ne s'est automatiquement arrêtée qu'avec le bienfaisant déluge tropical qui, vers 3 heures, fit éclater et exploser le ciel, pression et torpeur, et coupa son sifflet à l'alarme ! Vers 5 heures, j'eus faim et voulus retrouver le traiteur chinois de dimanche dernier. À la place, je découvrais un plantureux self service, chinois lui aussi, où je goûtai à tout. Une fois repu, je traînai une bonne heure dans les vieilles rues derrière le Hilton. Une animation de zone piétonne un jour de fête, de manifestation ou de carnaval. Des jeunes partout, frôlés par les scooters et les voitures, sans gêne de part ni d'autre. Tout le monde mangeait aux multiples cuisines ambulantes, à des petites tables dressées contre le moindre mur libre, ou carrément sur la chaussée, entre des haies de deux-roues de toutes catégories. Attiré par une musique tonitruante, je pénétrai dans un hall de jeux. Groupés ou répandus, coincés ou encastrés, sur et dans toutes sortes de sièges, les mains agrippées aux volants, manettes, poignées multiformes, les yeux littéralement rivés aux écrans des formats les plus divers, émettant les programmes électroniques, fantastiques de composition, de couleurs, de rythmes et de bruitages... Le tout dans un immense local, mais tellement occupé qu'on y tient à l'étroit... des adolescents, en jeans-tee-shirts, sacrifiaient, dans la plus stricte intimité de leur bulle ludique individuelle, aux baals chimériques par procurations computerisés. Plus je m'enfonçais dans les arcanes de ce culte barbare, plus je découvrais d'autres chapelles, d'autres autels, d'autres rites... Je m'arrêtai un instant, contemplant à la ronde, comme on prend une vue d'ensemble d'un temple ou d'une cathédrale et je saisis que je ne me sentais pas étranger à ce culte. La lumière, la musique et cette énergie peut-être, gaspillées en proportion même de leurs inépuisables réserves – puisque c'est un lieu exclusif de la jeunesse ! – réveillaient un moi, tout en m'étourdissant un peu, des instincts toujours disponibles... Je me suis attardé près de l'un ou l'autre des célébrants, absolument *indistrayables* de leur accomplissement sacré. J'étais comme un élève me mêlant aux élèves à la récréation ! Et je sentais mon visage sourire parce que moi, je savais, que je passais là, incognito, déguisé en adulte quinquagénaire, leur souhaitant à tous de savoir à leur tour, le temps venu, laisser vivre l'enfant avant tout !

### Taipei, TCB, Lundi 27 juillet 1992

8 heures 30 – Ce matin, voici ce que j'ai trouvé chez Grosjean : (...) *La machine ou la bête qu'on maîtrise nous ravale à son univers inhumain, et une œuvre dès que créée est morte et une réussite est le déchet d'une vie qui doit continuer, sans elle* (...). Et cette remarque encore que j'aime beaucoup : *La révélation nous visite plus par osmose que par logique*.

C'est mon marché du matin : *Chez Grosjean, gros et détail*. Le *gros* me lasse un peu, parfois, tarabiscoté autour d'anachronismes langagiers de chapelle. Mais le *détail*, souvent frappé en médaille, fait freiner et finalement stopper la machine des yeux comme sur la route certaine fuite du paysage impose l'arrêt sur image. La réussite comme déchet et la foi comme osmose : voilà qui me convient, parce que je me sens *dit*.

18 heures 20. Je viens de dîner : *Djaoze* et *Baoze*, ces petits pâtés et ces cocas aux herbes arrosés d'un bon litre de thé vert glacé... À 13 h, au Centre de Langue, m'attendait encore un nouveau tuteur. Je dis *encore* car déjà vendredi dernier, cela s'était produit : j'avais à peine réagi, et puis l'accident étant toujours possible, je m'étais rangé... Tout en expliquant à la charmante et jeune remplaçante qu'elle n'était pour rien dans ma *révolte*, je descendis au bureau pour réclamer, sans trop y croire, qu'on me remboursât la dernière semaine. On refusa, on m'expliqua, on faillit même élever le ton, de part et d'autre. Et puis soudain, je compris que je n'y tenais pas tant que cela, que mon inscription n'avait en fait été qu'un prétexte symbolique à ce séjour d'étude et que c'est bien dans la retraite étroite de ma mansarde que tout s'était joué et ce, les premiers dix jours ! Mon visage dut changer assez vite car, en face, on ne savait plus que dire, n'ayant plus de raison ni de se défendre, ni d'attaquer... J'invitai mon respectable tuteur à me précéder dans l'ascenseur. Nous sourions tous deux ; elle me confia même sa satisfaction, car ses *patronnes* n'avaient pas l'habitude de s'affronter à de la résistance, et que seul le *fric* les intéressait... Elle se révéla excellente pédagogue... comme d'ailleurs la précédente remplaçante, au point que je finis par trouver providentiellement intéressant pour moi et mon apprentissage de

pouvoir, au cours de cette dernière semaine, me confronter à des articulations, sinon à des prononciations ou accents différents...

Voilà à quoi je réfléchissais en continuant Fu Chow Street jusqu'à Chong King Road que je remontai à la hauteur de Nanhai Road. Je voulais terminer l'après-midi au Jardin botanique et au Musée National d'Histoire... C'était le Jardin d'Essai d'Alger avec, en moins la brise marine qui éventait les milliers d'essences arboricoles, depuis la route dite moutonnaire, réservée le long de la mer à la transhumance nocturne des troupeaux de moutons et de chèvres. Des bâtiments flambant neufs dans le plus pur style chinois, se répartissent de part et d'autre d'un grand étang ovoïde, abrité d'immenses arbres torturés, et où croît, dans une florescence géante et compacte, une forêt de nénuphars mauves et roses ; un chemin artificiel le traverse, où les couples de frais mariés, en tenue de cérémonie, posaient de mille façons naïves et langoureuses, pour de futurs albums de famille. Il y avait une pointe d'enchantement dans tout cela, les toilettes s'harmonisant au ton des fleurs et conférant à la rare beauté du lieu, le magic touch de leur charme suranné.

Une banquette m'offrant ses accoudoirs, je ressentis une légère lassitude et me confiai à son rustique confort. L'air qui irisait les surfaces centrales de la pièce d'eau finit par me parvenir, frais et bienfaisant... et en plissant les yeux dans un grand soupir, j'entrevis, comme un insert, ce dimanche après-midi new-yorkais, dans Central Park, un mois d'août 1986 – je crois, puisque j'allais découvrir Bogota et la Colombie, la semaine suivante –, particulièrement caniculaire : échoué sur le même banc devant le Pond, je draguais le moindre souffle quand, en une seconde, le tonnerre et la pluie firent sauter la chape irrespirable de l'air. En quelques gouttes, aussi rondes et aussi larges que les feuilles des nénuphars d'aujourd'hui, j'étais totalement trempé, heureux, vivant. Et je me laissai baigner par le ciel généreux... Les bronzes des Tchou orientaux – les tambours et les tripodes surtout – et les terres cuites et céramiques des T'ang – les danseuses, les chevaux et les guerriers, entre autres – m'ont rappelé les meilleurs moments de Xi'an : les deux musées du Shaanxi, le Temple de Confucius et le Nouveau Musée Provincial.

Je parcourus quand même les deux autres étages et de la salle aux miroirs au 3<sup>e</sup>, on accède à une façon de longue bay-window qui court tout le long de l'étage, et aménagée en alcôves, avec sièges et tables. Cette serre-terrace, j'y ai vu de merveilleux bouquets et pots de fleurs, donne sur l'étang aux nénuphars, comme la loge du prince évêque dans le Mozarteum de Salzbourg donnait sur la scène de la Flûte Enchantée, lors d'une escapade de Friedrichshafen, en 1975 (!) avec Jacques et une Thérèse enceinte de Jean-françois jusqu'aux oreilles...

Dans l'alcôve voisine, une voix fraîche débitait un mandarin qui me rappela Pékin. Je me laissai aller. Je crois que j'ai du m'assoupir...

## Taipei, TCB, Mardi 28 juillet 1992

8 heures 10 – Je vis à l'intérieur de moi-même comme un passager clandestin. Tout le monde peut voir l'homme d'équipage accomplissant diligemment son office de marin sur le pont, dans la soute ou dans les gréements. Il serre, brique et souque comme pas un, solide, efficace et fidèle à son poste. Il est de toutes les traversées, il assure toutes les tempêtes, se portant volontaire et ponctuel à son quart. Tellement dans son rôle qu'il passe inaperçu ! Moi je connais le clandestin, celui qui n'a aucun droit à être à bord, qui n'a pas payé son passage, qui resquille la traversée. Celle-là et toutes les autres, puisqu'il n'en manque aucune. S'il est marin, c'est qu'on l'est de père en fils dans la famille : il eût tout aussi bien pu faire l'aviateur ou le cheminot. Mais c'est la mer qui l'a/qui il a choisi(e)... la terre et l'air relevant *des rêveries du repos* comme le dit si bien Gaston Bachelard. C'est plutôt à l'homme libre que s'adresse la mer, c'est en tout cas l'opinion de Charles Baudelaire. Comme s'il fallait pouvoir justifier une *occupation légale*, reconnue, catégorielle, et sacrifier à l'ordre établi qui exige de savoir qui est qui, qui fait quoi, où et de quel droit, qui gagne combien et ce qu'il en fait – ça, c'est le prix du billet ! – pour se permettre, dans le secret, de laisser vagabonder un cœur innombrable, une vie multiple, une aventure quotidienne. L'homme libre en est réduit, il est forcé, il ne se sauve – c'est-à-dire, qu'il ne se maintient en vie sain et sauf – que par la clandestinité, le souterrain, l'underground. Il perturbe, celui qui ne devient pas ce qu'il fait, il embrouille les pistes, il échappe au contrôle. Il est là et ailleurs, il sait faire ceci et cela, il parvient à s'accommoder de tout, s'autorise un avis sur beaucoup

de choses, se révèle indispensable pour certains. Et le comble, quand l'*instance* lui réclame des comptes, non seulement, il les lui *rend*, mais la renvoie résolument à elle-même !...

Parce qu'il n'est pas resté charpentier toute sa vie, on s'est demandé pour qui il se prenait. Parce qu'il a refusé de devenir leur roi, on lui en a voulu. Parce qu'il a affirmé que tout est au service de l'homme, et que l'homme n'est au service de rien, ni de personne, sinon de Dieu son Père, on a décidé sa mort. Et parce qu'il en a réchappé, on prétend qu'il exagère : c'est vrai que là encore, il n'y a d'autre preuve que la vie de ceux qui se fient à Lui ! Je crois en être.

## Taipei, TCB, Mercredi 29 juillet 1992

7 heures 55 – Voici ce que je glane ce matin au marché Grosjean : (...) *Certes, le frère Jésus, si longtemps ordinaire, s'est mis à faire montre de dons étonnants, mais on dirait qu'il lui manque une des dimensions d'âme des civilisés : la nécessité d'une appartenance (...) Faire carrière, même dans le prophétisme, serait s'insérer dans le superficiel. Le Messie se méfie des triomphes. Mais il n'est pas non plus venu échouer, il est venu travailler (...) Mais les Juifs objectent qu'il n'a pas suivi une filière, qu'il n'a pas un patron. C'est comme sans diplôme et sans parti pris qu'il se mêle d'élucider les textes ... Par qui et comment on a appris n'a guère d'intérêt. L'important est de ne pas inventer, de savoir seulement et purement ce que le ciel, par les mille détours qu'il affectionne, s'est chargé de nous faire savoir. Mais comment reconnaître quand nous arrivons à une clarté, si elle est vraie ou fausse ? Si l'évidence elle-même n'est pas un piège ? ... Une droiture morale n'y suffirait pas. La pierre de touche est une sorte de dépossession : ne vouloir que ce que Dieu veut (...)* (o.c.).

Ce matin à Taipei, j'entends dans ces murmures des mers johanniques comme le ressac insistant de la *Grotte près des Eaux* (La Baume-les-Aix) *jadis*, en janvier 1991 !<sup>1</sup> *Solo querer lo que Dios quiere !...* Il s'avère à l'évidence que me retirer ici – dans le Pastoral Center, de Central Building, dans Chungshan Road (La Montagne du Centre), dans la chambre 520 – s'inscrit dans une continuité dont l'ordonnance m'échappe à priori, mais dont la logique m'aveugle à posteriori ! On m'impose encore une fois de reconnaître que je ne suis pas un *civilisé*, puisque je n'éprouve aucune nécessité d'appartenance, que je ne suis pas venu faire carrière, mais travailler en évitant d'échouer dans le superficiel ; que je n'ai suivi aucune filière ni ne dépends d'aucun patron pour élucider les textes, laissant au ciel le soin de me guider. C'est pourquoi, en effet, je sens bien que le règne des évidences fonctionne comme le miroir aux alouettes : étant, par simple pudeur, le dernier j'ai cru entendre entre Aix et Venasque, l'appel à la dépossession. Tout se tient : c'est le jour de Marthe, ce 29, la Marthe de Béthanie bien sûr... Mais pour moi, c'est celle de Medellin, la Marta Inès<sup>2</sup>. J'ai eu un memento, ce matin, à la messe. Elle symbolise vraiment pour moi, son pays, la Colombie. Ce fut ma première expérience de dépossession que le ciel, par les mille détours qu'il affectionne, s'est chargé de me faire connaître !

21 heures 15. Je reviens de chez les Jésuites ; je sais que cette expression sonne un peu vulgairement et, apparemment, sans beaucoup de respect à l'égard des Pères. Eh bien, c'est à dessein que j'utilise cette semblante trivialité, pour dire, moi Salésien, que c'est de chez eux que je rentre et non pas de chez mes confrères. C'est dire encore une fois, sa famille, on ne la choisit pas !

Le (grand) père R. m'avait avec insistance invité à repasser le voir avant mon départ pour les montagnes de l'intérieur : *Munissez-vous de ma bibliographie et cochez-y tout ce qui vous intéresse !* J'avais honte devant lui, plus d'une vingtaine de titres m'avaient immédiatement mobilisé. R., rieur, comme tout faiseur de cadeaux, m'épiait avec délice de son œil droit fatigué, fermait carrément l'autre, en faisant une moue de la bouche et du front quand j'annonçais une référence, puis, avec la lenteur calculée et économe des grands animaux repus d'années, se dirigeait tantôt dans un profond classeur aux multiples étages, tantôt à l'intérieur d'une armoire haute et large, tantôt, enfin, dans la bibliothèque qui occupe, derrière son bureau, toute la surface du mur. Parfois, il renonçait à chercher plus avant, ou alors il me demandait si je me contenterais de l'édition anglaise, espagnole ou allemande du document français convoité. Alors, heureux, il trouvait immédiatement telle traduction

<sup>1</sup> Voir *L'Échelle de Perfection, Factual/Parole et Silence, Paris 2006*

<sup>2</sup> Voir *Missionnaire pour des temps nouveaux, Factual, Paris 2005*

choisie, *au premier site fouillé*. Quand il tombait sur de l'allemand, il me demandait, comme une faveur insigne, de bien vouloir lui *déclamer* à haute voix le rendu du texte : *Ah*, disait-il, *comme ça sonne mieux comme ça !* Alors, je bissais, et ses deux grands yeux cendrés se troublaient une seconde... La Palme d'Or fut accordée à l'unanimité à : *Die Meditation ohne Gegenstand und ohne Gedanken, oder die Ruckkehr zur reinen Spontaneität der ursprünglichen Natur*, « La Méditation sans objet et sans pensée, ou le Retour à la pure spontanéité de la nature originelle ».

De certains articles, il ne restait plus qu'un seul exemplaire :

— *Qu'à cela ne tienne, nous allons photocopier tout cela !*

Et voilà R. qui m'entraîne à travers des couloirs et des officines où se prépare en secret... le Nouveau Dictionnaire quatre fois plus gros que le premier, jusqu'à la machine à clones ! Et comme un vulgaire factotum, l'éminent et humble savant jésuite actionne avec savoir faire le complexe engin reproducteur pour l'obscur et naïf étudiant (!) salésien. Il me consacra ainsi plus d'une heure et demie.

— *Établissez-moi deux listes séparées m'ordonna-t-il magistralement. Une pour les articles que vous emportez, l'autre pour ceux que je vais retrouver un de ces jours et que je vous expédierai à Hong Kong !*

Que dire, sinon que mon cœur était très ému – oui, je sais, il n'y a pas plus *cliché* – quand il m'installa à une grande table de la salle de consultation, qu'il me donna de la lumière, et qu'il me laissa seul, dans le silence habité par plusieurs millénaires d'écritures, de pensées et de cultures. Le soleil descendait tout jaune au-dessus de la rivière Hsintien, tamisé par la lourde respiration du trafic et du macadam surchauffé. Le double vitrage n'autorisait que des confusions de manœuvres, en ascension jusqu'au 8<sup>e</sup> étage où j'écrivais. Le Père C. passa entre deux rayonnages, me fit signe, continuant de s'entretenir, probablement, avec l'un ou l'autre des Anciens Sages. Le Père R. survint quand j'eus terminé : je lui remis ma *copie*, c'est lui qui me remercia. Je lui serrai la main lui rendant (!) son merci, ô combien ! Et je passai à la salle de lecture de la Résidence, y attendre le Père Étienne W., l'ami de Michel M., dont je voulais prendre congé avant mon départ...

Étienne avait décidé de m'inviter au restaurant pour ce dernier soir. Il avait même choisi où l'on mange français *avec de l'excellente viande ! Et vous en avez besoin après ce mois de mandarin, où vous n'avez pas dû en consommer souvent !* Son sourire amical n'était que dents immenses et blanches. J'ai même cru entrevoir de la salive démesurée. Manifestement, il salivait déjà !

Et nous voilà déambulant avec difficulté sur Rossewelt, vers le City Space. La carte que j'ai sous les yeux porte comme slogan *Better life...* Effectivement ! Au 1<sup>er</sup> étage d'un immeuble de rapport, dans la confortable quiétude d'un air raisonnablement conditionné, et d'un fond musical humainement supportable, se distribuaient, un peu trop façon réfectoire, tout de même, tables, banquettes, fauteuils et alcôves près des baies, avec juste ce qu'il faut de lampes boules – style réverbère –, jardinières et bouquets, et claies de bois vert pour donner à l'ensemble un certain cachet d'ailleurs parfaitement honorable. Je laissai Étienne passer commande, assez mal installé, je dois dire, à l'étroit et en porte à faux sur/dans mon siège. Mais ceci n'est la faute ni des meubles ni de personne. On ne peut à l'évidence pas être Falstaff, Welles, ou Pavarotti – voyez où je vais me placer ! – et vivre à la chinoise ! Ou alors carrément à la mandarine. Car leur mobilier à eux et leurs espaces m'eussent convenu tout à fait... Les plats furent tout à fait passables, et la viande me surprit en bien. Service rapide, attentif, efficace. Agréable soirée, où Étienne me confia, entre autres échanges fraternels et sans prétention, que la décision était tombée de transférer Weixin et par conséquent China News Analysis, avec Michel et Yves, à Taipei, avant deux ans. J'ai apprécié qu'il ne me l'ait pas caché : vendredi dernier, à Aurora Center, Jean L. ne m'en avait rien dit... J'étais fatigué. Étienne voulut régler : *Je suis chez moi, ici ! C'est à moi de vous inviter !* Je n'insistai pas... le remerciai encore, vraiment. Il me raccompagna au bus, nous prîmes congé dans une nuit congestionnée, bruyante et encombrée devant le territoire des vendeurs de trottoir...

Le chauffeur du bus avait envie de parler. Et comme le seul siège libre – il vaut mieux être assis, à Taipei, dans les bus – jouxtait le sien pratiquement, il m'entreprit d'abord sur des généralités. Remarquant l'alliance, de mon père, que je porte en souvenir à mon doigt, il m'interrogea *logiquement* sur ma femme, ma famille, etc. La traversée ne dura pas plus de 10 minutes, je coupai court à toute autre investigation en m'inventant une vie possible dans un mandarin des plus primitifs : *Je suis donc professeur de français détaché à Hong Kong et apprenant le Chinois pour partir à Pékin en 1997. Ma femme, elle aussi est professeur, elle est restée à Hong Kong. Nous avons 3 fils, que nous avons eus très tôt : eux-mêmes sont professeurs et ont épousé 3 filles, elles aussi professeurs. L'un habite San*

*Francisco, l'autre Sao Paolo et le troisième Munich. Je suis six fois grand-père de six petits-fils !* Le chauffeur et nos passagers les plus proches essayaient de suivre et riaient de bon cœur. Je ne saurais jamais s'ils appréciaient mon histoire ou mon mandarin !

Nous arrivions près du Hilton, je lançai un *Zaitian !* à la cantonade et me perdis dans la même nuit congestionnée et... voir plus haut. Un message était collé à ma porte : François C., directeur de la Société Générale de Taipei, et cousin de Nicole C. (Patou) de Hong Kong, me demande de le contacter. Je verrai demain... J'ai classé les trésors de R. : je m'*enraguinerai* à Chingchuan, dans les montagnes. Cette seule pensée me réjouit. J'ai de la chance quand même !

### **Taipei, TCB, Jeudi 30 juillet 1992**

8 heures – Je me suis levé ce matin, submergé par une haute vague de lassitude : le travail intellectuel fourni, et l'énergie dépensée *sans compter* en sont certainement les causes objectives. À raison de huit à neuf heures quotidiennes, week-ends compris cela donne plus de deux cent soixante dix heures. Je ressens même une façon de nausée, au seul fait du calcul. Et puis le rite, aussi : la discipline, la régularité, la routine. La banalité quotidienne dans son horreur obsessionnelle et répétitive : ce que serait une/ma vie réglée par un système dont je serais l'employé. Je m'y suis obligé, délibérément, l'espace d'un mois... qui s'achève. Ces mois de l'essentiel, de l'élémentaire, du nécessaire, nus d'artifices et de prétextes, se déversant, unité par unité qui se décomptent en septénaires, puis en multiples de septénaires. Une progression dérisoire, larvaire et arachnéenne, jetant ses fils, d'abord vers l'avant, puis vers l'arrière, en se réjouissant du parcours déjà effectué. La prévision et la distribution des rations de vivres et des extra. Les norias de l'eau chaude, de l'eau froide de la buanderie, et le voyage quotidien au quartier tout assigné à résidence. Le moine, bien sûr, mais aussi le retraitant et le prisonnier. Mais aussi le *non libéral*, le *travailleur forcé* à horaire et rendement fixes. Mais encore la ménagère, l'écolier, le soldat... Ce qui m'est exception leur est lot quotidien. Ce qui m'est expérience est pour eux l'existence... Dans le train de ma mémoire je vois soudain défiler : Saint Eugène, en Alger ; Dormans en Champagne ; Limoges en Limousin ; Benediktbeuern, en Bavière ; Les Iris, à Nice ; Antigone, à Montpellier ; la Baume-les-Aix, en Provence ; et le Chung Da Lou (Central Building) de Taipei !... Le neuf et l'ancien !

19 heures 30. Wei-Wei Fang – c'est le nom de mes tutors au Centre de langue – n'a pas pu s'empêcher de me poser quelques questions *personnelles* au cours de cette dernière heure, elle en a d'ailleurs oublié la pause. En essayant de lui répondre – en Zhongguo hua, s'il vous plaît – je pensais à mon chauffeur de bus de la nuit dernière : un intérêt sympathique, naïf et finalement admiratif. Elle m'a laissé ses coordonnées à Taipei, on ne sait jamais... Yang, lui est arrivé au Central Building avec un peu de retard pour notre échange sino-germanique par anglais interposé. Je lui avais demandé de passer à la gare m'acheter un billet de train pour samedi matin. Il m'a semblé tellement et vraiment désolé de mon départ. Nous ne nous sommes rencontrés que six fois et il est certain que moi aussi, j'ai développé un certain attachement pour ce grand garçon de 28 ans qui en paraît 20 et qui éprouve une réelle difficulté – impossibilité – à prononcer les M. Lui non plus n'avait pas tellement envie de *travailler* : il m'a parlé de sa dernière année d'études avant son départ en Août 1993 pour l'Allemagne, où il compte passer au moins quatre ans.

Alors, soudain, une idée m'a, avec fulgurance, traversé le cœur, l'imagination et l'esprit. J'ai déployé devant nous une carte détaillée de Taiwan et lui posai presque brutalement toute une série de questions : que fait-il en juillet 1993 ? A-t-il une voiture ou pourrait-il en emprunter une ? Qui connaît-il sur le pourtour de l'île et qui pourrait héberger des amis ? D'ailleurs le pourtour est de combien de kilomètres ? Quel est le prix de l'essence ? Combien dépense-t-on par jour pour manger chinois ? Pourrait-il m'abriter ou me faire abriter pendant un éventuel séjour à Taipei ?... au fur et à mesure qu'il répondait, j'avais établi un calendrier pour juillet 1993 et calculé les dépenses prévisibles par personne, si nous partions entre 15 et 20 jours à trois... Alors, je lui fis la proposition suivante, à confirmer au nouvel an chinois, février 1993 et approbation définitive à Pâques 1993 !

1 – 8 juillet : *on* me loge à Taipei. Je révise mes notions de chinois et je donne tous les matins deux heures d'allemand aux intéressés ;  
2 – 24 (29) juillet : tour de l'île en voiture. Étapes chez les amis. Visite de tous les sites. Langues autorisées : allemand et chinois, anglais dans les cas extrêmes ;  
3 – 24/29 juillet – 10 août : *on* me relogé à Taipei, même conditions. En plus, je passe mes après-midi à l'Institut Ricci. Consultation et lecture.

Frais pour le tour de Taiwan : entre 5000 et 10000 Nt\$ (environ 150 à 300 €). Yang n'en revenait pas. Justement, il ne connaît pas son île natale et ne savait comment faire pour la découvrir avant son exil de cinq ans dans la lointaine Germanie. Il ne tenait plus sur sa chaise, inconfortable, et quand nous nous sommes quittés, sur le palier, il me répétait : *Don't forget ! Don't forget ! Come back ! Come Back !...*

Pourquoi *forgetterais-je* ? Pourquoi ne *come backerais-je* ? N'est-ce pas la meilleure façon d'apprendre. Autant ce séjour-ci était un mal nécessaire : il fallait cette immersion en solitaire comme première initiation à la langue. Juillet 1993 sera consacré à la parole...

Je passai un pantalon pour descendre dîner à ma cantine populaire. L'ascenseur était déjà occupé par une jeune femme que j'avais déjà vue, au 10<sup>e</sup> probablement, lors de mon arrivée *par inadvertance*. En débarquant, elle s'enquit de savoir où j'allais, et me fis comprendre de la suivre. Elle se dirigea vers la porte de derrière, traversa l'arrière-cour et prit ce qu'il me faut appeler un chemin bordé d'arbres, oui d'arbres, de fleurs, de jardins et... d'une quantité de petits restaurants avec cuisine en devanture. En levant les yeux, je me dirigeais aux sommets des immeubles que je reconnaissais. Au bout de 100 mètres, à un petit croisement, elle choisit l'établissement d'angle : propre, rustique, élémentaire. Un vieil homme nous rejoignit alors, que je reconnus aussitôt comme l'un, des employés du TCP. Nous échangeâmes un sourire : ils parlementèrent avec les patrons. Trois minutes après, on nous servait une salade comme hors d'œuvre et des *djaozi*, les fameux, ceux que j'avais découverts à Xi'an en février ; le tout arrosé d'une bière fraîche de Taiwan. La petite guinguette s'emplit bien vite : il faisait si chaud et si lourd que mon tee-shirt prit la couleur plus sombre du beige mouillé. On essaya bien de parler, mais de quoi, mon Dieu. Nos sourires nous servaient de vocabulaire et de grammaire. Quand je voulus participer au règlement de la note, on m'offrit encore un sourire, accompagné d'un *Nungle !*, C'est fait !, heureux d'avoir réglé le vénérable et noble étranger. Alors je me levai et, à la chinoise, m'inclinai à plusieurs reprises, les mains jointes : *Duo xié ! – Bu qe chi ! Bu qe chi !*, Merci beaucoup, je vous en prie.. et je retournai à mes leçons.

### **Taipei, TCB, Saint Ignace de Loyola Vendredi 31 juillet 1992**

6 heures 55 – Mes yeux se sont ouverts très tôt, ce matin, 5 heures 15, je crois... J'ai conversé assez tard pourtant hier soir, avec Confucius. Et je viens de passer le temps de l'eucharistie avec Ignace – 550 à +1550, je me relève d'une nuit de 2 000 ans !

8 heures 45. (...) *Le futur de notre expérience est historiquement du passé. Notre durée va au devant d'un Messie qui nous précède.* Grosjean, (o.c).

Avant de me remettre à mes leçons, en ce dernier jour de classe, je ne voulais pas omettre de recopier cette *petite note*, comme en passant de notre subtil commentateur johannique. J'y retrouve l'ambivalence banalisée qui m'avait, moi, néophyte de la langue, immédiatement interpellé au début de ma théologie allemande. La proposition *Gott ist unsere Zukunft* me paraît toujours signifier autant, Dieu vient à notre rencontre, *Gott kommt auf uns zu* que, nous allons à la rencontre de Dieu, *wir kommen auf Ihn zu*. Et dans ce cas, on pourrait tout aussi bien renverser la proposition : *Wir sind Gottes Zukunft*. J'ai dû d'ailleurs le noter à maintes reprises, depuis que je glane au jour le jour depuis la Baume, dans les champs ondulants de ma mémoire. Que le Messie nous précède et que nous ne puissions aller qu'au devant de lui, transforme inévitablement en passé historique le futur de notre expérience. Et il m'est toujours apparu comme évident que cette façon de conscience s'applique non seulement au Messie, à Jésus, le Christ, le Fils de Dieu – qui est auprès du Père dès avant la création du monde – mais aussi aux hommes, et en particulier à certains d'entre eux parce que leur vie et leur œuvre en ont fait retenir le nom. Je vais autant à leur rencontre qu'eux à la mienne et je suis leur

Zukunft comme ils sont le mien. Je peux en témoigner de façon expérimentale, avec une certitude irréfragable pour une fois au moins, sans minimiser les autres où peut-être n'était pas aussi complète la concomitance de tous les éléments de la catalyse. Je l'ai déjà raconté ailleurs. Il s'agit de cette eucharistie célébrée à l'intention d'Akhenaton dans une grotte funéraire décorée d'une de ses stèles, dans le désert aride qu'occupe désormais le site antique d'Akhetaton, capitale d'Aton. Nous étions tous réunis, dans ce lieu indistinct entre le temps et ce qui l'inclut, depuis *toujours* en marche les uns et les autres à la rencontre des uns et des autres. Pour la Trinité, ce fut relativement facile car, malgré leurs occupations personnelles, ils demeurent dans leur divine permanence. Mais pour Akhenaton et moi, il avait fallu quand même attendre quelque trente cinq siècles. Et cette même rencontre, il la désirait d'un grand désir, sans savoir ce que c'était. Et moi, je m'étais préparé à y être ordonné, à mon insu. Pourtant, cette rencontre inopinée dans ce désert d'Égypte s'est déroulée de la façon la plus (sur) naturelle du monde, de l'univers, de la création, en réalisant le Zukunft l'un de l'autre !

17 heures. Depuis 15 heures, *l'école est finie* ! J'ai tenu mon pari. Trente et un jours d'étude, à raison de huit à dix heures quotidiennes, dont quarante six de cours au Centre de Mandarin. En prenant congé de mes tutors de Fuchow Street, j'étais vraiment le grand *petit garçon* qui part en vacances, après la distribution des prix et les félicitations du Conseil de classe... En rentrant, je me suis acheté des pâtisseries que j'ai dégustées avec mon reste de Glenlivet et du thé glacé. J'ai ensuite confirmé par téléphone mon vol sur Thai International pour le 10 août et... j'ai dormi... une heure.

Ce soir je sors, mon premier *vrai* restaurant à Taiwan. Et demain matin, je prends le train pour les montagnes de Chingchüan.

Le scénario impeccable de l'écolier que j'ai voulu re-devenir... C'est étonnant comme a changé mon regard sur ma chambre et ma trouée de fenêtre. Je me suis réveillé comme avant, avant le 1<sup>er</sup> juillet, et je vois la vétusté, la crasse et l'inconfort cette cellule. Et cette table, minuscule. Mon bras gauche repose à moitié dans le vide et le coin de la planche m'entre dans le gras, tandis que ma seule jambe droite glissée sous le meuble est coincée par le tiroir, trop bas pour ma taille. Sans compter que je dois m'asseoir sur le côté du lit, vu que la chaise est dure et inconfortable. Ah cette posture ! À la fois misérable et pitoyable, ridicule et ingénieuse. Je ne me plains pas a posteriori mais j'aurai vraiment subsisté dans le minimum vital. D'ailleurs, je ne voyais rien de tout cela. Je n'étais pas là pour ça, mais pour travailler mon mandarin. Dans la position *assis / couché* du bûcheur, fanatique et obstiné, pour qui ne compte que l'examen ; dans la seconde nature du coureur de fond dans la dernière ligne droite ; dans la solitude du gardien de but avant le dernier penalty des prolongations. Sans un mot, sans un désir, sans un état d'âme. La détermination inhumaine qu'exigent les missions délicates et les décisions exceptionnelles... Grâce à Dieu, c'est fini ! La Baume, Taipei, quelque part, même combat ! Comme pour un vaccin, il me fallait le rappel... Dans mes oreilles – j'ai placé les écouteurs et suis branché sur Taipei 96,40 – concertinent en stéréo un piano et une guitare brésilienne. Le skyline des collines bleuâtres zigague dans les cendres encore chaudes de l'été tropical ; le trafic est toujours aussi kafkaïen sur le flyover de Chungshan Road. La bibliothèque que je me suis constituée pendant ces jours, plus de quinze ouvrages, va me poser un problème de transport... que je résoudrai à mon retour des montagnes. Voilà, je m'habille et je pars au rendez-vous de François C.

23 heures 40. Voilà, je viens de rentrer du Friday's (!) de Tunhua Road, un restaurant typiquement américain du nord, où m'invitait François : salade César, steak new-yorkais, bière, café (?) et une discussion à bâtons rompus sur la langue chinoise, les réfugiés, la monarchie, l'Église et Hong Kong... Je ne connaissais pas, la nuit, cette partie effectivement hong kongaise de Taipei : au fond de mon taxi, je prenais congé, poli, d'une ville pour laquelle je n'ai jamais éprouvé le coup de foudre comme San Francisco, New York ou Rio de Janeiro. La grande méga(lo)pole, oui, mais il me faut la mer, un port, des bateaux. Hong Kong est en effet unique à bien des égards. Demain, donc je pars. En quittant Taipei, j'ai le sentiment quitter Taiwan. Comme en me retirant à Shek O, j'avais le sentiment de quitter la colonie britannique. Et pourtant j'ignore tout de ces montagnes et ce qu'elles me réservent. Je sais seulement qu'un jésuite, un missionnaire, un californien m'attend. Je suis vraiment fatigué, j'aspire tout simplement à me reposer... Je n'emporterai avec moi que mon manuel de calligraphie et mon dictionnaire raisonné pour m'entretenir un peu. Et puis tous les articles de sinologie d'Yves, pour m'*enraginer* dans les hauteurs. Yves R. : 80 ans, 50 ans de prêtrise, 60 ans de vie religieuse, 40 ans de présence en Asie et en Chine. Et ce soir du 31 juillet – à 5 minutes du 1<sup>er</sup> août – et de la fête de

Saint Ignace de Loyola, c'est, je crois, sa figure que j'emporterai avec moi l'année prochaine. Il y a très longtemps, le 5 février 1963, Yves R. qui arrivait au demi-siècle, donnait une conférence au Centre Alexandre de Rhodes, à Saïgon. J'ai devant les yeux le texte qu'en publièrent les Missions Étrangères de Paris (MEP), en mai 1966. Son exergue me servira de conclusion, en même temps qu'apothéose :

*À quinze ans, mon cœur s'appliqua à l'étude,  
À trente, je pouvais me tenir debout,  
À quarante, je fus libre de toutes  
À cinquante je connus le Décret du ciel,  
À soixante, je fus obéissant (à ce décret),  
À soixante dix, je pus suivre les désirs de mon esprit, sans transgresser les limites de ce qui est juste. »*

*Entretiens de Confucius II, 4,  
in Yves Raguin, Le sens de Dieu dans la morale de Confucius.*

*Taipei, le 31 juillet 1992  
Il est juste minuit...  
Vincent-Paul TOCCOLI*

# Troisième Partie

Chingchuan (Taiwan)  
Provence (France)

POST-SCRIPTUM  
aux  
Lettres en Souffrance

MÉMOIRE RETROUVÉE  
Chingchuan - Nice : août-septembre 1992

*L'écriture raconte une expérience ou bien l'imagine.  
Avec plus ou moins d'intensité, la respiration du langage  
visite l'histoire ou la prophétie. Ensuite,  
les faits viennent redonner vie au texte,  
et laisser en moraines latérales les anecdotes, les rêveries, les formalités.*

**Jean GROSJEAN, *L'ironie christique*, Gallimard 1991**

## Montagne de Hsinchiu, Taïwan

*J'admire les Hassids (saints) du 18<sup>e</sup> siècle  
qui ont compris le risque de la prière.  
Le Rabbin Uri von Strelisk quittait chaque matin son domicile  
l'âme très lourde, car il partait prier.  
Il expliquait à sa famille comment gérer ses manuscrits, si la prière le tuait.  
Un boucher rituel quittait également sa famille tous les matins,  
en pleurant comme s'il ne devait jamais plus les revoir.  
Ses amis lui demandaient pourquoi.  
Parce que, répondait-il, je commence par appeler Dieu, puis je prie :  
Aie pitié de nous !  
Comment savoir ce que la puissance du Seigneur va faire de moi,  
entre le moment où je l'ai invoqué et celui où je lui demande d'avoir pitié !*

Annie DILLARD, *The writing life*, Harper at Row, New York, 1989

J'écris ceci dans la Mission jésuite de CHINGCHUAN, de HSINCHIU dans l'île de TAIWAN, chez le missionnaire, le Père Barry M. originaire de SAN DIEGO, Californie. De descendance plus que diverse, Barry est un homme athlétique de 45 ans, le cheveu abondant, noir, raie de côté ; le visage large, aux traits profonds, bouche et menton volontaires, narines mobiles ; quant aux yeux noirs, immenses et vifs, il les doit à la branche libanaise de ses ancêtres. La voix de Barry est charmeuse, discrète et pleine, à la fois comme un chœur que module la main du chironome... Je suis arrivé hier après-midi par HSINCHIU et CHUTUNG. Le bus m'a transporté jusqu'au terminus, seul passager à ne descendre qu'à l'endroit où la route cesse, pour laisser place à quelque façon de chemin muletier. Abandonné, je levai les yeux vers les montagnes. En même temps que le ciel crachait les premières gouttes d'un bel orage tonnant, je découvris sur un promontoire une croix dépassant les cimes de bambous géants, tandis que trois garçons, remontant du torrent sonore, s'approchaient de moi. Je rassemblai en hâte quelques frais souvenirs de mandarin, les saluai et leur demandai le chemin-de-la-maison-du-missionnaire. Au mot de *SHEN FU*, prêtre, leurs visages, encore dégoulinant de leur bain, se fendirent d'un vaste sourire et on s'empara de mes deux mains pour me conduire. En s'écrasant, la pluie faisait fumer le macadam, mais notre quatuor progressa sans s'en inquiéter. Mon escorte prit congé au pied d'une imposante envolée de marches régulières, qui devait à mon sens se situer à la verticale plongeante de ma croix d'orientation. Effectivement. Un vieil homme qu'un terrible parkinson avait probablement fini par hébéter entièrement à force de secousses, m'accueillit et tout en m'invitant à me servir au réfrigérateur, me confia d'une voix rauque mais parfaitement audible, que le *SHEN FU* faisait la sieste. Les enfants, le vieillard, tous utilisaient une langue d'une telle pureté... que mon mandarin de cassettes me redevenait familier, après avoir souffert un mois durant sous l'accent de Taipei. Je répondis que tout était bien et qu'on ne s'inquiétait pour moi. Je m'installai à la table de la salle à manger, sortit de mon sac un article du père R. et mon stabylo... C'est dans cette position studieuse que me surprit Barry...

L'équipe de la mission comprend aussi deux religieuses de la Consolation, des Philippines ; elles parlent un anglais dont leur irrésistible sourire cache ou comble les manques et rend proprement incompréhensibles les mots qu'elles parviennent à articuler... La fenêtre de ma chambre donne sur un à-pic, comblé lui aussi par une impénétrable luxuriance tropicale où se mêlent les essences jusqu'à tisser un canevas serré de tous les verts de la gamme. La fenêtre, large, montant jusqu'au plafond, je peux voir la cime de la montagne voisine se découper dans un ciel changeant. Au bout du couloir, où s'ouvrent toutes les chambres, une façon de jardin d'hiver offre fauteuils et tables pour tenir compagnie au hamster mascotte, et aux fantastiques papillons géants qui ne trouvent plus la double porte de la vaste terrasse qui complète l'étage des habitations : face aux montagnes, elle propose de chaque côté la perspective de la vallée, en amont et en aval, avec les multiples plans des sommets de la chaîne.

Le plus étonnant, et qui s'impose avec les cigales et cigalons, criquets ou autres grillons savent entretenir supportablement le monotone zézaïement de la chaleur, tout change avec un encombrant inconnu dont le hurlement en deux mouvements relève à la fois de la scie électrique ou de la tronçonneuse, ainsi que du marteau piqueur. J'avais cru à des travaux dans l'immédiat voisinage : Barry me déniaisa, mais en me laissant incrédule !

CHINGCHUAN sera le dernier refuge de cet été chinois, avant la clémence des Iris et de la Méditerranée. Une partie de la baie est un carreau dépoli. L'autre partie est une moustiquaire solide qui me protège des *bêtes*... en quadrillant légèrement l'écran vert de la forêt.

Il était clair que je fuyais Taipei et ses miasmes pour me reposer. Et je me reposerai. Tout ici, y prédispose jusqu'à l'amitié, imprévue, dont je suis régalé. Mais aussi la nature, l'espace et ce silence sonore de la vie fourmillante et invisible. Un ami rare, un habitacle protégé, un milieu aborigène : trois conditions pour qu'au-delà du repos, je ne sais quoi advienne mais que je sais déjà reçu. L'inspiration d'Étienne W., sj, de m'envoyer ici plutôt qu'ailleurs prend place, in tempore opportuno, dans la série des *accidents* qui ordonnent une existence. Ici plutôt qu'ailleurs, en effet. CHINGCHUAN – ce me fut révélé il y a peu – signifie *La source pure*. Comment ne peut-elle pas d'elle-même rejoindre les eaux de la Baume et celles de la Cova, celles d'Aix et celles du Cardoner ? Comment ne puis-je spontanément me souvenir du quartier d'Alger où je suis né et où j'ai grandi : Le Ruisseau ? Et Barry a baptisé l'auberge de jeunesse, la Fontaine de Jouvence, Fountain of Youth Hostel, double jeu de mots que le français ne permet pas ! Oui, l'eau et l'esprit – identique expression johannique – m'ont à propos convoqué sur la montagne. Tout me conforte à persister dans la foi du Zukunft (à-venir) et chaque évènement me libère du Zufall (hasard) ! Mes certitudes escaladent des sommets dont l'air renouvelle les énergies. Alors qu'à mes propres yeux, je ne laisse de stagner, mon innombrable cœur m'assure que j'avance. Mais j'avoue ignorer ma route, sinon que j'aime par où elle passe et me fie au guide de mes pas. On gagne toujours à s'alléger, du terrain, bien sûr, mais au change, surtout ! Pour avoir accepté de renoncer au but, il vous est progressivement révélé par le splendide enchantement de ses accès. Tout me devient aventure, découverte, grâce et joie ; les portes de ma mère s'ouvrent pour moi avant même que j'y frappe, quand j'appelle, on me répond ; j'ai à peine demandé qu'on me donne déjà ; et je ne cherche même plus : je trouve ! Très souvent...

Barry écrit lui aussi : ce tempérament a probablement déterminé la rapidité de notre rapprochement. Dès le premier soir, il me proposait le livre d'Anne DILLARD, dont l'une des pages me sert d'exergue : écrire est son métier, ce que ni Barry ni moi-même ne pouvons prétendre. Nous, nous écrivons aussi. Cela ne retire à l'acte ni son obligation ni sa responsabilité. Jusqu'à tout récemment, je satisfaisais des commandes ; depuis peu seulement, je réponds, ce faisant, à une nécessité. Je ne peux plus ne pas écrire, chaque jour, quelques mots, une ligne, un paragraphe, une page. J'attends, moi le premier, l'échange du mot de passe que j'ignore au moment même de me présenter devant la page blanche. J'attends de le recevoir comme le relais tendu par un autre que moi, que je dois saisir au vol, garder précieusement serré le temps de ma partie et remettre au bout de quelques lignes à l'effort fraternel d'un autre encore. Souvent, je ne parcours que quelques mots, mais comme autant d'obstacles qui coûtent l'énergie pure, essentielle, tel le parfum base présidant aux combinaisons. Sa vertu irradiera toutes leurs harmoniques, au prix d'un lent et long trajet par les méandres et les circonvolutions des alambics. Parfois, des lignes défilent, qu'un démon réveillé libère de ma plume, et je contrôle à grand-peine la prolifération continue des métastases graphiques. J'assiste, médusé, à la génération spontanée de formes, de couleurs, d'images et de sonorités qui se métamorphosent et veulent dire soudain ce que ne présupposaient ni moi qui écris, ni les mots que je trace. Mais le désert, l'absence, le vide. L'avalanche des clichés, de l'inutile et des chevilles. La muette stupeur. Écrire, c'est d'abord perdre pied. Supplanté, le règne de l'évidence, par l'invasion sournoise de la perplexité. Écrire, c'est découvrir qu'on ne sait pas écrire. Je commets l'écriture comme un jour, peut-être (!) un meurtre. Et pour le dire, je crois savoir. En cinquante ans d'études, de voyages, de rencontres et d'activités diverses, je sais que le meurtrier en moi a mis fin à des espérances de vie et, qui sait, à des existences. Il n'y a ni lieu ni heure pour cela. Les meurtres dont je parle s'accomplissent sans préméditation : on tue parce qu'on tue, comme en amour, sans raison derrière ! Depuis l'herbe qu'on

froisse ou la fleur que l'on cueille en passant, jusqu'à la parole que l'on tire en plein cœur, ou la relation que l'on brise par une soudaine et inexplicable prise de conscience.

La dernière fois ? Nice, septembre 1987, le cours Saleya ; *La Coquille*, un restaurant de fruits de mer. C'était au retour d'une de mes expéditions annuelles en Amérique du Sud, à l'époque. Autour de la table ronde, sur la terrasse, dans la particulière atmosphère de l'été indien niçois que la lampe kitsch façon rose trémière colorait d'une légère touche baroque. Nous partagions un plateau royal, mon compagnon de voyage – plus de huit années de collaboration photographique –, un ami très cher en escale à Nice, entre Venise et Paris, et moi-même. Depuis une demi heure déjà, nos mains plongeaient dans la marée, rapportant toutes sortes de coquillages et crustacés. Mon photographe, très volubile ce soir-là, racontait à mon ami ce qui était censé rapporter le voyage commun dont nous rentrions à peine. Et moi, j'entendais le récit d'un voyage que je n'avais pas fait, et même un voyage que je n'aurais jamais entrepris, m'eût-on prophétisé qu'il dût être celui-là.

Je me souviens de cet instant, comme d'un document. Je m'apprêtais à gober une plantureuse huître d'Espagne, sur laquelle j'avais déposé une minuscule goutte de vinaigre aux échalotes ; dans l'assiette qu'on venait de m'apporter attendait, résignée et croustillante, la tranchette de pain chaud, caressée d'une brise de beurre salé ; et je savourais par avance la rasade fraîche de blanc varois qui viendrait, quelques secondes après, se répandre comme une libation dans mon palais tout vibrant encore de mémoire gustative.

Je stoppai net le sacrifice ! Un mot, une intonation, une mimique peut-être, ou un rire. Toute envie avait disparu, définitivement volatilisée. Je dis bien *toute* envie : de déguster, de rester là et d'entendre... Mon ami immédiatement, de mon silence et de ma passivité sentit, lui, qu'un trait fulgurant m'avait atteint et qu'aucune question n'était de mise. En ami qu'il est toujours, il prétexta presque aussitôt les sept heures de conduite de la journée et les dix autres qui l'attendaient le lendemain : il souhaite rentrer... Il me fallut deux pleines années pour me séparer professionnellement du photographe. Rien n'y fit, il ne comprenait pas. Au cours des mois, il devint même très malheureux, me reprochant en vrac de le persécuter, de vouloir sa perte, bref de le tuer... Alors que ses propres paroles l'avaient suicidé...

L'écriture peut ainsi me surprendre, une huître à la main devant le pain beurré et le ballon de blanc frais, comme sur la barcasse qui me ramenait de Thassos sous la pluie fine, ou dans une grotte inconfortable de flamenco dans l'Albaïcin de Grenade. Alors, il faut écrire : *Du papier et une plume ! Vite... !* Ce ne sont parfois que quelques mots, ou une phrase qui ne veut pas finir.... Une obsession, comme une crise, qui dure, ce que durent les obsessions ou les crises : le temps de passer. Le butin peut se révéler dérisoire, on aurait pu le prévoir, on le sait même, mais il le fallait ! Amok !

Il y a, bien sûr, les moments plus favorables. J'ai conscience de m'imposer, sans grande violence, des retraites de quelques jours que je tache de faire coïncider avec les congés scolaires. Au sens propre du terme, je me retire, c'est un *retirement*. Ces disparitions régulières sont préméditées avec autant de soin qu'un séminaire, un voyage ou une tournée pastorale, elles n'ont aucun caractère d'exception ou alors d'improvisation, quand une obligation disparaît et que la grâce met à ma disposition, du *temps* avec lequel je ne comptais pas. Le site de la retraite doit présenter un double avantage, nécessaire et suffisant : je dois pouvoir à souhait, me soustraire totalement à tout environnement humain, jusqu'à ses bruits familiers, voix, allées venues, etc., mais aussi avoir accès, au besoin, à toute l'intendance et à toute la logistique d'une communauté humaine, cuisine surtout. Quand le ciel me sourit, il me comble jusque-là, deux conditions viennent, j'allais écrire d'*elles-mêmes*, conforter le premier et double avantage. Mais je ne saurais dire laquelle m'est le plus nécessaire, car elles sont toujours allées de pair et ont enchanté ces isolements : la double proximité de la nature sauvage et d'une personne de qualité, s'étendant chacun à sa manière à perte de vue. Je sais... si mes prétentions semblent exorbitantes, alors elles le sont dans la descendance étymologique la plus pure du mot *ex-orbite*. Elles sortent, *ex*, du cercle *orbis*, *orbitis*, orbite, vicieux de ce qui tourne en rond. Et aussi étonnant que cela puisse paraître, ce n'est pas d'un vœu, d'un souhait, d'un rêve, d'une *imagination* dont je parle. Ce n'est pas vers l'aval que je projette cette description utopique. Je ne laisse de m'inspirer du passé, de l'expérience du possible, de l'amont. SHEK O' à Hong Kong et CHING CHUAN à Taiwan existent. La mer avec Thomas, la montagne avec Barry : le cantonnais et le californien, chacun sur son île. Et

moi qui passe... J'ose ajouter encore le dernier paramètre, double lui aussi. Il touche au confort minimal du gîte et du couvert. En partant pour ces escapades du corps et de l'esprit, de telles dispositions m'animent qu'en ces domaines je me suis déjà montré capable de m'accommoder de l'élémentaire, du seul nécessaire, du minimum... vital ! Conscient surtout de la brièveté de mon séjour. Pourtant – et c'est la constante – ma chambre a toujours pu rivaliser avec un Novotel (Shek 0') ou une maison bourgeoise (Chingchuan) et la table quoique simple et frugale, est toujours abondante et appétissante.

En relisant cette page, je conçois ce qu'elle peut receler de rareté, de fortune et d'hédonisme. Je dois reconnaître que je ne méprise, a priori, ni l'extraordinaire, ni la chance, ni le bien-être, pour employer un langage commun. Pourtant, ce qui ne cesse de m'étonner à chaque fois, je ne choisis jamais de moi-même le lieu de ma *retraite*, même si fonctions obligent, j'en décide le moment. Ici, ce furent Carlo S. mon confrère, qui me conseilla Shek 0, et Étienne W., sj, qui me prescrivit CHING CHUAN. Dans tous les cas, je me *contente* de me fier à ceux qui me sentent ou me connaissent presque mieux que moi-même. J'obéis donc à ces *indicateurs* et tout m'est donné, par surcroît. Les moments favorables ne dispensent ni de la discipline, ni de l'exercice ; ils ne protègent non plus contre la désolation, ni l'aridité. Favorables parce qu'ils libèrent de toute autre obligation, momentanément. D'où les ruptures nécessaires et le secret qui doivent accompagner ces sortes d'entreprises. Alors, relever le défi quotidien de la page blanche rejoint la demande du pain de chaque jour du Pater Noster. Temps d'exposition à l'Esprit qui souffle où il veut, quand il veut, qui vient et s'en va à sa guise et à l'insu du monde. Temps de garde de la sentinelle, quart du marin, veille de l'infirmière et du médecin de service. Tout peut arriver n'importe quand : personne ne sait ni le jour ni l'heure ! Paré, prêt, disponible, accueillant. L'œil souvent pointé vers l'horizon marin ou montagneux, si vous partagez ma chance. Risque de la prière, disait Annie VILLARD : le risque de l'écriture est réel lui aussi.

Écrire, c'est se surprendre en flagrant délit ; c'est d'abord libérer une mémoire refoulée, sautant sur un présent dont on lui refusait la pâture ; c'est ruminer une parole perdue ou oubliée qu'on avait (r)avalée seulement, sans l'avoir diligemment assimilée et qui maintenant est autorisée à devenir aliment sous le couvert d'une appellation contrôlée. Écrire, plus que parler peut-être, une entreprise d'humanisation. Comment savoir par avance ce qui va advenir sur la page blanche ? Si on ne sait pas toujours ce qu'on dit, on sait encore moins ce qu'on va écrire. Même quand un thème s'impose, conjoncture ou nécessité aidant, ce que les mots vont en faire relève toujours du suspense hitchcockien quand la caméra se promène avec une apparente nonchalance sur tous les encombrements du cadrage, pour assoupir votre attention et vous surprendre au bout de sa tactique d'engourdissement. Plus que l'imprévisible, c'est encore l'improbable qui est en gestation. Celui qui se pique de vouloir écrire va rejoindre les destinées de Jonas, des bourgeois de Calais et de Michelangelo : Yahvé, l'Angleterre ou Jules II choisiront toujours, par Ninive, la reddition ou votre carrière, le truchement impensable. Bien sûr, la population se convertit, la ville est épargnée et la formidable Sixtine fait se lever les yeux des hommes. Mais à la fin, Jonas s'enferme dans son silence obstiné, les Calaisiens dans leur fatal honneur et Buonarrotti dans sa géniale perplexité... Peut-être, écrire, est-ce aussi enfanter l'autre en soi, comme Rimbaud le découvre à 17 ans, Flaubert en Madame Bovary et Saul de Tarse en Jésus de Nazareth. Écrire est dangereux, personne n'en sort indemne. Aussi dès le lever, je me suis attelé à ces dernières lignes ce matin. La nature donnait à peine de la voix... Il est bientôt midi : depuis 300 minutes, je n'ai traqué que des sons qui retentissaient dans mon auditorium mental, accompagnés de ce que les insectes ne cessent de me dire : *Trace les signes du code ; commence, puis aligne les autres, côte à côte, laisse conduire ta main... " Oui, mais... !*

(...) *Qui m'apprendra à écrire ? La page, la page, cette éternelle blancheur, la blancheur d'éternité qui vous recouvre lentement, confirmant le temps dans son droit de ramper, et votre entreprise dans sa nécessité ; la page, que vous couvrez comme du bois, va réduire le tout en ruines, mais en même temps affirmer votre liberté et votre pouvoir d'agir, reconnaissant que vous ruinez tout ce que vous touchez, et que vous touchez cependant, parce que l'action vaut mieux que l'inaction opaque ; la page, que vous couvrez lentement avec le fil à nœuds de vos tripes ; la page dans la pureté de ses virtualités ; la page de votre mort, contre laquelle vous creusez autant d'excellences qu'il vous est possible avec la force de votre vie : cette page vous apprendra à écrire (...)* A.Dillard,(o.c.)

Mettre des mots à la suite. Des mots à cette suite. Voilà comment apprendre. La page reste blanche malgré tous les signes, en attente d'autres signes encore possibles. C'est comme inscrire sur la ruine des pierres et des marbres, des lettres que le temps rampant éparpille. Au Cap Sounion, dans le midi vertical, j'ai ramassé parmi les herbes sauvages du promontoire des éclats mats, érodés de sel et de vent. Autour des traces d'inscriptions, je devinais des mots et en les rassemblant, j'en inventais d'autres, arrachés au scrabble marin du rivage attique. La page blanche est un vaste champ de fouilles aux strates superposées : soulever une pierre, un mot, un éclat, une lettre, c'est noircir, éventer la surface passive et féconder la nuit sans voix... la nuit des profondeurs muettes qui attendent la lyre d'Orphée.

Réellement, je ne crois pas pouvoir affirmer que j'aime écrire, en revanche, je suis sûr de n'être pas un écrivain. Je ne suis pas l'homme d'une seule passion, trop paresseux, ou velléitaire, certainement. Ou comme le grain tombé dans les épines, ne suis-je tout du plus que l'homme d'un instant. Jonas est défini comme l'enfant d'une nuit (ben leïla)... Mais je ne peux plus m'empêcher d'écrire. C'est raconter que j'aime. Non seulement des histoires, de belles histoires. Non seulement ce qui arrive, mais ce qui m'arrive. J'ignore d'où me vient cette conviction, cette certitude, cette évidence, peut-être n'est-ce qu'une naïveté, une illusion, une auto-suggestion. Ma vie déborde en permanence d'un trop plein d'intérêt, d'intensité et de bonheur. Je n'ignore pas le culot que suppose une telle assertion. Je n'éprouve non plus aucune vanité, aucun orgueil, ni même aucune fierté à l'écrire. Je ne m'en attribue ni le mérite, ni la responsabilité. Il serait seulement vain de ne pas en prendre acte, et ridicule de ne pas m'en réjouir... C'est tout ce que j'ai à dire quand mon *daïmon* fait dessiner ma main sur les blancs espaces. Je ne sais que raconter, sinon l'orage qui se battait contre les montagnes cet après-midi et la grosse pluie, pesante, qui explosait contre les carreaux ; et moi, j'étais répandu dans une chaise (très) longue et je regardais, les yeux épuisés d'admiration, Anna MAGNANI et Marlon BRANDO s'aimant imprudemment dans le sud redoutable de Tennessee WILLIAMS, un film que Barry, qui dormait deux chambres plus loin, a enregistré sur une chaîne de San Diego, l'été dernier (soudain...) Et je veille, seul, dans la maison, dans les hauteurs de CHINGCHUAN, dans la sécurité de l'accueil et de l'amitié... Et maintenant, je viens de l'écrire, mal, je sais, et comme en haletant parce que j'ai allumé ma lampe, que les insectes hurlent comme jamais, que je vais prendre une douche car l'eau est revenue et que dans pas longtemps, on viendra cogner légèrement à ma porte et m'annoncer que le dîner est prêt... Peut-être la page blanche supporte-t-elle contre son gré tant de signes dérisoires à propos d'orage, de pluie, de cinéma, d'amitié, d'insectes, de douche et de dîner... Faut-il absolument que la foudre frappe, que la pluie inonde, que le récepteur implose, que l'amitié se brise, que les insectes attaquent, que la douche échaude et que le dîner... – à propos, j'ai faim... – pour que leur mention intéresse ? Raconter, c'est ré-enchanter le monde, non plus à la manière du rêve, des fées ou de Walt Disney, mais en révélant aux enfants restés tapis en nous, combien la vie se goûte, quand on la vit à plein...

Raconter, c'est aussi écrire sa mémoire. Non pas ses mémoires. D'ailleurs, en écrivant son journal au jour le jour, l'auteur – c'est mon cas – s'aperçoit vite que l'évènement rapporté est déjà devenu *mémoire* et qu'il s'est depuis *longtemps* intégré dans le circuit de la vie antérieure. Voilà comment je sens le présent de narration : à propos du passé récent et du futur proche, trouver les mots qui disent le travail de la mémoire, rendre présent, re-présenter, par la baguette magique de l'évènement, ce qui du passé ne passe pas. Celui qui ose écrire ne fait qu'affirmer, contre toutes les morts du vivant, les possibilités toujours renouvelées, que recèle la page blanche, toute page blanche... Il faudrait écrire comme juste avant de mourir, et en même temps pour des lecteurs – s'il en faut absolument – en situation de phase terminale : oui, qu'écrire, alors, qui soit supportable ? Le jury de la mort – en tout homme qui meurt, c'est de moi qu'il s'agit – me convoque régulièrement à comparaître pour des confrontations diverses.

Depuis un assez long passage dans le service des soins palliatifs du Docteur ABIVEN, au 7<sup>e</sup> étage de l'Hôpital International de la Cité Universitaire de Paris, je me suis trouvé dans la nécessité d'écrire, cette obligation qui ne vous laisse aucune alternative. Ce fut d'abord le re-writing des minutes enregistrées d'un séminaire que je tenais dans l'abbaye de Saint Pierre des Canons, près Salon-de-Provence, en 1988. Le document prit le nom du séminaire, *L'échappée belle*. Le jury de la mort continuant de me convoquer, je ré-écrivis le document, le refondant entièrement, le transformant en

livre, avec chapitres... À la fin, le produit avait réduit de moitié ! J'avais taillé à coup de faux, mais replanté aussi. Je travaillais entre Paris et Nice, menant une double vie d'année sabbatique – j'étais censé partir à Medellin, en Colombie – et de conduite de séminaires. Je baptisai l'enfant : *Vade Mecum*. C'était 1989. Je pensais avoir suffisamment noirci la page blanche. Il n'en était rien. L'ambassade de Colombie, cinq mois durant, me fit attendre un visa qu'elle décida finalement de ne pas m'accorder : le jury de la mort me convoqua encore, lui...

Me retrouvant en disponibilité, je demandai à être détaché à Montpellier où, fort de la recommandation du Docteur ABIVEN, j'entrai dans le service du Professeur DAUVERCHAIN, gérontologie psychiatrique, à l'Hôpital St Charles. J'y participai à la visite et côtoyai toutes sortes d'incurables. Il fallait que je ré-écrive le *Vade Mecum*. Mes journées se passaient entre l'hôpital et ma machine à écrire quelquefois. Les mots étaient autant d'oursins bleus dans ma bouche et les lignes, des filets de sable qui m'asséchaient la gorge. Un paragraphe coûtait des heures ; une page, une nuit ou deux. Je descendais arpenter Antigone (le Taller de Ricardo Bofill) et entretenais de longs monologues à son intention. J'ai payé un mois, les quelque 100 pages qui m'avaient transféré du côté de la mort – la mienne, celle de l'autre – par un chemin ignoré que je nommai au point que je croyais final. Alors, je repoussai le tout et plantai au cœur de cette voie un chapitre inédit et qui coula comme un baume dans mon palais et sur mes lèvres. Je me méfiaï de tant de douceur : *Timeo Danaos et dona ferentes*. Je ne crois pas aux récompenses. C'est après de minutieuses vérifications que j'accordai au dernier venu la place centrale. Ainsi, la dernière version ne s'appelle *Alter ego ou Un chemin de compassion* (1991)... Combien de fois encore *polir et repolir, ajouter quelquefois et souvent effacer* ?... La page blanche ne dit jamais son dernier mot... même quand l'écrivain rend son dernier soupir...<sup>1</sup>

(...) *Pour le mieux, l'excitation d'écrire est celle d'une grâce imméritée. Elle vous est accordée, mais seulement si vous la cherchez. Vous cherchez, vous vous brisez le cœur, le dos, l'esprit, et puis – et seulement alors –, elle vous est accordée. Du coin de l'œil, vous voyez que ça bouge : quelque chose se déplace dans l'air et vous précède. C'est comme un cadeau, attaché de rubans, il a deux ailes blanches. Cela vole dans votre direction, vous pouvez lire votre nom dessus (...)* Anne Dillard (o.c.)

Écrire est un chemin de solitude... Ce matin, l'air flotte, purifié par la rosée, et caresse comme en un va-et-vient de quelques échos de voix proches : Barry doit écouter les nouvelles. Un oiseau se racle la gorge avec des façons de roucoulement : je ne le vois pas, mais je doute qu'il soit installé à plus de deux mètres de ma fenêtre. L'orgue de la chapelle utilise le relais des futaies pour grimper jusqu'à moi, et le torrent roule, monocorde, comme une immuable certitude. Ce sera une belle journée, les enfants ne crient pas comme les autres matins, énervés par l'incommode brume de chaleur qui embrassait d'oripeaux de cendre sale les cimes de notre cirque : leurs appels ne grimpent pas jusqu'à la cassure et si leur volume ne baisse pas, leur tonalité s'est modifiée, plus enjouée, plus amicale...

Celui qui écrit, reçoit le monde en un lieu qu'il ignore : c'est en explorateur, en navigateur, en aventurier qu'il se met à sa recherche. À ceux qui l'interrogent, il ne sait que répondre. Quant à savoir où il va exactement, il l'ignore lui-même. Mais il doit y aller, cela est sûr. Il entre résolument dans une économie de subsistance, dont il ne peut prévoir la durée. Moi, je suis liquide : whisky, café, thé... et je peux manger n'importe quoi de solide. De quoi écrire, naturellement : j'ai finalement choisi le cahier aux pages avec lignes, mais sans carreaux ; et puis des stylos bille ou des pointes feutre... en quantité, car ils me lâchent très vite. Je me soupçonne de mépriser la machine parce que je tape vraiment trop mal... C'est seul que l'écrivain va se mesurer à l'autre sans le lâcher des yeux et sans l'esquiver, mais littéralement porté et supporté par des bras et des mains de tous les bouts du monde, ou derrière toutes les façons de fenêtres, des présences montent la garde de la mémoire et de l'amour... Un souffle des hauteurs pousse des caravelles blanches dans le mitan du ciel bleu ; autour de la maison, les ramures frémissent et la scie des insectes a cessé sa stridence. Les voiles ont envahi le ciel entier et le souffle fait tourner la tête des grands arbres : on nous prépare une surprise...

C'est le travail lui-même qui mène la danse. Quand l'écrivain – le peintre, le musicien, et les autres, je suppose... – s'est mis au travail, il en perd le contrôle dernier, même si, désespérément parfois, il tache d'en maîtriser la forme. Écrire le premier mot, c'est signer un chèque en blanc : le montant, le bénéficiaire, la date d'émission... on vous soufflera en temps opportun ce que vous aurez à dire. On

---

<sup>1</sup> *Il fallut attendre plus de dix ans ! Petit Traité de la Compassion, Factual/Parole et Silence, Paris 2003*

vous demande d'être le truchement, le canal, le passage... non l'origine. Ce qui doit arriver, arrivera de derrière, de dessous, comme l'eau des puits artésiens. Vous êtes la noria et le bourricot qui l'entraîne dont on couvre les yeux quand on ne les lui crève pas, pour que le pauvre animal condamné à vie à tourner en rond, ne devienne pas fou et dans une crise, ne détruise toute l'installation. Oui, l'âne d'un puits artésien, qui ne peut même pas contempler l'oasis qu'il permet au désert d'enfanter. Je me demande régulièrement pourquoi Vincent s'est tranché l'oreille et pas le doigt ou la main... Qu'entendait-il, qui l'obsédât plus encore que les astres tournoyant dans les nuits brûlantes de Saint Rémy ? Les mains devaient continuer encore de suivre les injonctions de la couleur, du bleu sec de Provence aux ciels mouillés de l'Oise, jusqu'à presser d'un coup sur la gâchette d'Auvers, dans un vol de corbeaux noirs et la houle jaune des blés... C'est la même voix que l'écrivain voudrait faire taire et qu'il appelle, lui, depuis qu'il l'a reconnue dans le concert cacophonique des sollicitations du monde.

— *Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ? - Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre* supplie Josué par la bouche d'Alfred de Vigny, *Pensif et palissant, car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.*

À l'inauguration de la Chapelle Sixtine, en 1512, personne – pas même Jules II le commanditaire, tyrannique et génial géant de l'Histoire –, n'a pu remarquer de son point de vue un détail que seuls les moyens technologiques contemporains ont permis de déceler, d'analyser et d'identifier. À 5 heures, près du formidable Christ ressuscité, Barthélemy qui mourut dépecé d'après le martyrologue romain, tient à bout de main l'enveloppe vide d'une peau humaine, censée avoir été celle de son vivant. L'étude attentive et scientifique pour tout dire des traits de la face toute ratatinée, prouve, sans doute possible, dans cette ruine d'exhaustion totale, ce qui reste du plus grand artiste de tous les temps : un étui vide. À propos, je n'ai jamais autant célébré la mémoire de Michelangelo que sur cette montagne chinoise. Le fonds de Barry regorge de livres, d'albums, d'études et de vidéos sur lui. Y a-t-il meilleur exemple de destin plus glorieusement contrarié que celui du sculpteur que *la voix* oblige à peindre et à construire, lui faisant accomplir malgré qu'il en eût, d'autres possibles de *la page blanche*. Ah le David ! Mais la Sixtine, mais la coupole ! Sans ce pape militaire et visionnaire, nous ne connaîtrions que le marbre. Et c'est déjà tellement. *Dessine, Antonio ! Dessine. Antonio, dessine et ne perds pas de temps*, peut-on lire sur un morceau de papier, retrouvé après sa mort dans son atelier Casa Buonarroti et destiné sans doute à son apprenti. Et l'écriture est celle de sa vieillesse : *Écris, Vincenzo ! Écris, Vincenzo ! Écris et ne perds pas de temp*, me crie *la voix* quand je prétends être sec et que j'accroche mes yeux à n'importe quoi... Quand Picasso, peu avant de nous quitter, déclare, un peu pour la galerie, *Je ne cherche pas, je trouve...*, combien de temps a-t-il du chercher d'abord, de ses grands yeux, ronds et noirs, aussi mobiles que ses vivantes mains...

Plusieurs montagnes m'ont donné rendez-vous jusqu'à ces jours : celles de la nature et celles des hommes. Le Machu Pichu du Cuzco et la pyramide de la Lune de Teotihuacan m'avaient invité – je le sais maintenant – pour pleurer, du Mexique au Pérou, le souvenir (Quinientos Anos) des Aztèques et des Incas défunts, pour la plus grande gloire de Cortez et de Pizarro. J'ai parcouru d'imposants et muets cimetières autour du Purace dans les Andes colombiennes, de San Agustin et de Tierradentro. Et les cataractes grandioses d'Iguazu ne cessent de pleurer l'extermination des Guaranis. Je ne connais pas d'autres montagnes, sinon les Alpes et les Pyrénées des vacances de neige ou de soleil, dont la beauté ne me touche pas. Les pèlerinages en Californie, Arizona et Colorado à la recherche des westerns m'ont aussi promené par de grands territoires déserts, traversés, il n'y a pas si long temps, par des indigènes emplumés, chassant le bison, chassés eux-mêmes et réduits dans des réserves folkloriques... par une autre conquête ou plutôt par la même se prolongeant : la conquête de l'Ouest. La mort, partout, et la pieuse désolation d'une histoire assassinée. Quoique né en Afrique, je ne connais que sa côte septentrionale, j'attends que le Kilimandjaro me convoque à son tour. J'ai seulement peur d'avoir, là aussi, à me recueillir en silence, une minute... Chingchuan ne possède pas la majesté ni la beauté, ni le passé que j'ai pu rencontrer ailleurs : c'est une fontaine et je suis invité à y boire et à m'y laver, comme Bernadette à Massabielle.. À table, je confiai à Barry que cet endroit, sa maison, son village, sa montagne, me re-faisait, me re-nouvelait, me re-créait. Ce matin, il recopiait des chansons écrites il y a une dizaine d'années et comme je passais devant sa chambre, il s'écria, juvénile et magnifique : *Vince, what about writing an opera together !* La veille, nous avons regardé ensemble, sur NHK, *Les contes d'Hoffmann* dirigés par Sir Thomas Beecham, et filmés par Powell and Presburger...

La moiteur lourde a envahi tout l'espace : je transpire, les moustiques attaquent et le vacarme invisible bat son plein. Heureusement, une chaude odeur de pain frais me parvient de la cuisine. Chaque mot, chaque phrase – je les vois ! – restent en suspens au-dessus d'un abîme de néant : ma main les fait naître et peut les détruire immédiatement, sans avoir à en répondre devant quiconque. Ce ne sont pas toutes les possibilités de la page blanche qui m'effraient, mais cette possibilité du rien, de l'absence, du néant, ce crépuscule de l'écriture, entre nuit et jour, entre jour et nuit, pourrait s'éterniser soudain ou du moins se cristalliser, se solidifier, s'immobiliser assez longtemps pour faire oublier ce qui le précède et ce qui doit le suivre, selon toute vraisemblance. Mais justement, quand on écrit, il faut renoncer jusqu'à la vraisemblance, jusqu'au retour du même, du connu, du certain. Boire l'eau vive, c'est n'avoir désormais plus goût ni soif pour une autre boisson ; plonger dans cette eau, c'est quitter les mers mortes, les étangs et les mares pour d'intraversables océans...

Je n'entends plus que l'eau du torrent et la maison repose... Je ne peux encore quitter ma table... La fraîcheur nocturne a dissipé la moiteur. Les mots encore à naître me retiennent sans savoir qui se présentera quand j'appellerai... Les grillons ourlent l'obscurité d'un sifflet de dentelle et ma lampe envoie sur ma main comme un projecteur de cirque sur le voltigeur, le rond de lumière réglementaire : l'écrivain ne jongle-t-il pas avec les mots ? Jusqu'à combien à la fois sans en laisser s'échapper un, qui se perdrait, introuvable dans les parties enténébrées que ne balaient jamais les éclairages ?... Pourquoi se (re) lève-t-on au milieu de la nuit, *en sursaut, sans raison., les pieds nus* (Alfred de Musset) ? Parce que, la nuit, les semonces s'entendent mieux, ou parce que la feuille blanche, plus lascive à cette heure, se laissera séduire et livrera les codes des coffres aux écritures ? Écrire ne s'achète pas, et les mots corruptibles se dévaluent très vite, ne pesant plus que leur poids d'encre dans la balance des changeurs... La forêt, noire de toutes ses couleurs, s'est retirée au fond de mes yeux elle me prépare des bouquets de rêves où respirer la senteur qu'exhalent les images quand elles sont en travail des mots du lendemain...

Pour écrire, il faut voir. Et puis entendre aussi, sentir, goûter, toucher. Les mots sont de la matière sonore, des îlots de chair dans des océans de lait. Avant de devenir des corps pour eux-mêmes et tenter de mener une vie propre, ils sont la glaise qui continue de s'animer depuis la côte d'Adam ; ils héritent de gènes qui les rendront identifiables quels que soient les yeux qui les boiront, caractères indélébiles d'alchimiques mutations.

J'ai vu des ciels, des mers et des déserts, et des monts que personne n'a vus ni ne verra jamais. J'ai brouillé les pistes de latitude en longitude, de tropiques en équateur, entre les hémisphères et jusqu'aux pointes extrêmes des terres habitées. J'ai traversé les ouragans, les moussons et les typhons, les tempêtes et les avalanches ; j'ai remonté et descendu les fleuves et les cultures, et j'ai dressé ma bouche à prononcer leurs langues : voilà pourquoi mes mots échangent des signaux de mémoire. Toute séance d'écriture est inaugurale. Comme sur le canevas, les couleurs s'interpellent et déteignent l'une sur l'autre, les gammes originales de leurs exercices, ainsi les mots sur la surface vierge s'avancent, fumants encore de leurs **aventures**, à la recherche et à la rencontre d'échos et harmoniques, pour dire comme jamais la vie, l'amour, la mort...

Dans le ciel de la Sixtine peuplé par la main d'un seul homme, posés comme autant de ponctuations dans les bandes dessinées, putti, caryatides et ignudi, isolés ou par paires, peuvent paraître étrangers à l'écriture d'images. Dix corps, ainsi, portent les tablettes des prophètes et des sibylles, ou soutiennent les pilastres sur lesquels sont assis vingt jeunes gens, censés garder des boucliers d'or roux tout en offrant, aux quatre coins de chaque vignette biblique, la musculeuse grâce nue de leur parfaite virilité. On peut accorder aux putti et aux caryatides rôle fonctionnel que leur attitude donne immédiatement à comprendre : porter et supporter. Mais les vingt *ignudi*, quel jeu jouent-ils ? Dans une lettre de 1523, Michelangelo confie qu'après maintes négociations, Jules II lui aurait finalement accordé toute liberté de faire *quello che io volevo*. Et les cinquante dernières années abondent en études de la théologie de la Renaissance et de celle de Michelangelo Buonarroti en particulier, sur les influences qui ont pu présider à cette démonstration structurale, dont le texte n'est que signes de couleurs et de formes intentionnellement élues et disposées là, entre Zacharie qui feuillette sa prophétie et Jonas qui

s'épouvante en surplomb du Jugement dernier ? Je ne pense pas que quiconque dévoilera jamais tous les possibles des *ignudi*. Aucun ésotérisme allégorique ou symbolique ne réduira à une simple interprétation abstraite et théorique les vingt paroles de grâce et de couleurs qui témoignent, avec un silence éloquent, de la beauté de l'être créé.

Un sermon de Pietro MARSI, prêché, déjà vers 1480, dans la chapelle, annonçait prophétiquement sous *la page encore blanche* du plafond : *Homme, voici de quelle splendeur Dieu t'a revêtu : la forme de ton corps n'a pas d'égale...*

Les mots sont de la chair : comme la couleur, le marbre ou le son. Écrire, peindre, sculpter, composer, mais encore bâtir, filmer, inventer, c'est enfanter, c'est prolonger un corps de chair dans les possibles de ses autres natures, irréductibles à toute exploration... Les voilà, aux clés des voûtes, massifs à la fois et sveltes, donnant à constater l'anatomie de toutes les promesses avec la gracilité fragile des grands corps encore peuplés d'enfance, ils regardent vers des ailleurs à nous inaccessibles et sont contemporains d'inimaginables futurs. Ils nous disent, les *ignudi* du génial florentin, ils nous disent l'inépuisable source et l'insondable puits ou boivent, sans étancher jamais leur soif, tous les matins du monde...

Je ne suis pas venu à l'écriture comme on se prépare délibérément, consciemment, intentionnellement à un examen, un concours, une performance. J'ai la sensation d'y être tombé, comme E. CIORAN parle d'une *Chute dans le temps*. Pendant plus de 20 ans, j'ai écrit : dissertations, articles, livres, scripts, poèmes... travail de commande, de circonstance ou de nécessité. Et puis ma vie subit un coup d'arrêt, cassant heureusement une continuité linéaire et volontariste, et me laissant nu, impréparé, libre. Comme à Jonas, le temps me fut généreusement donné, de rentrer en moi-même, bien sûr, *Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe* prétend La Fontaine.

La perspective, depuis Chingchuan, m'ouvre cependant à une autre vision : au cours des premiers mois de la stupeur, comme en une gestation de la maturité, je devins toutes les fibres de mon corps, me matérialisant dans mes kilos de chair, d'os et de sang avec une conscience neuve. J'avais procédé à une liquidation totale de tous mes avoirs et je passais, à mon insu alors, à la phase ontologique.

Je me souviens des heures, des jours et des semaines, d'un merveilleux septembre à un avril très doux, que je passais *végétativement* dans le jardinet familial des Iris, sur les hauteurs de Nice, dans un fauteuil noir, à l'abri d'un plaid de la KLM. Si j'ai jamais médité, ce fut en ces jours. Lu beaucoup aussi. Mais surtout écouté ma mère qui osait, honteuse de me déranger, comme elle disait, s'asseoir près de moi, ses pauvres mains vides et ouvertes sur les cuisses : elle racontait sa vie, avec mon père, avec nous, avec moi, Alger, les guerres et puis Nice, avec la vie et la mort de son mari et de sa benjamine... Je parlais peu, répondant seulement et brièvement à des questions directes : sa voix me charmait, me pénétrait et m'animait en me berçant... Je n'avais aucun but, partant aucun plan. Ne me venait aucune idée, ne me prenait aucune initiative, ne me comblait aucune activité. Je grandissais *dedans*. De même que, pendant un temps, on grandit par dehors...

Un matin, au lever, dans cette lumière particulièrement franche, propre et accueillante que la grande baie déversait dans ma chambre, je ne ferme jamais les volets pour la nuit – j'aime à être réveillé par le jour – je sus que c'était là... L'arôme du pur Colombie et de la brioche maternelle quotidienne me guidèrent jusqu'à la salle à manger, comme chaque matin. Comme chaque matin, je petit-déjeunai en silence, ma mère à mon côté. Je me vois récoltant le papier disponible dans la maison et quelques stylos. Je m'installai à la table du jardin – c'était encore l'été indien – et déclarai avec le calme de l'évidence : *Mère chérie... Je vais écrire...*

J'avais 15 ans peut-être ; c'était il y a plus de trente ans. L'histoire m'avait bouleversé. King VIDOR avait fait du roman de Han SUYIN un film que j'avais couru voir, à cause de Jennifer JONES et de William HOLDEN. Le bac se préparait tout seul dans la plus totale improvisation tandis que sévissait dans Alger la plus tragique de toutes les guerres : la guerre civile. Et moi, je fredonnais *Love is a many*

*splendoured thing*. C'est en sortant de la salle de cinéma *Le Roxy*, à Belcourt, que pour la première fois, j'ai désiré d'un grand désir écrire une belle histoire...

Il est minuit à Chingchuan je viens de re-voir – à 33 ans de distance – la copie vidéo de *La Colline de l'Adieu* que j'ai retrouvée dans la cassetothèque de Barry. Quel choc ! Non pas que le film ait vieilli : Hollywood serait actuellement incapable de produire un tel long métrage aujourd'hui. Et les acteurs sont toujours aussi beaux, sympathiques, aimables... Le choc, c'est que j'avais totalement oublié que l'action se situe à... Hong Kong. Dès la première image, j'eus à la fois 15 et 50 ans, le quinquagénaire nommant au teenager des sites comme le Peak, Queen's Road et Aberdeen, ou le Peninsula Hotel, ou le Star Ferry... Le voilà, le rendez-vous de Chingchuan / de la Fontaine de Jouvence... le rendez-vous de l'écriture avec la mémoire d'Alger et de Hong Kong. C'est à ma mère aussi que je m'étais jadis ouvert de mon désir, comme aux Iris sur les collines niçoises, je lui déclarai – trois ans déjà – ma décision. Désir et décision se donnant la main par delà les mers et les continents, et les années qui passent.

Cet été-là, je composai une monographie sur le *Message Biblique Marc Chagall* de Nice : œuvre multiple où l'essai, le poème et le guide, à tour de rôle ou en commun, conseillent, informent et nourrissent le visiteur du Musée de Cimiez<sup>1</sup>. Suivit un ambitieux quadrille dont je ne rédigeai que les trois premiers tomes : à propos du Nouveau Testament, une étude sur la mémoire du texte et la vision de L'Histoire. Naquirent ainsi : *Le cours d'Histoire*, Luc, *L'Histoire immédiate*, Marc/Matthieu, *La fin de L'Histoire*, Jean... Paul restant en gestation d'une *Histoire en marche*<sup>2</sup>. Puis, dans l'Hérault, à Montpellier, je refondis mes deux premières versions d'un travail sur la phase terminale qui devint *Un chemin de compassion ou Alter Ego*. Dans la foulée, après l'appel de Hong Kong, vint le *Pentabase*, un journal en cinq mouvements<sup>3</sup>. Et me voici sur la montagne de la Source du Renouveau, écrivant le post-scriptum d'un manuscrit *Lettres en souffrance* que je n'ai pas encore baptisé. Plus de 1500 pages, arrachées aux nuits et aux voyages, et aux interstices des jours ouvrables...

Oui, je suis tombé dans l'écriture, mais ce matin, c'est-à-dire cette nuit, je me souviens que je l'avais désiré... C'est d'écriture que nous parlâmes, presque immédiatement, avec Barry. Dès le premier matin. Sa première expérience date d'un séjour d'un an dans l'île de l'Orchidée, en fait, un îlot rocheux au Sud Est de Taïwan, où vit, encore fidèle à sa culture ancestrale, une tribu d'aborigènes les YAMI. Trois autres ouvrages suivirent : des souvenirs, des histoires vraies, de la narration. S'apercevant que j'en suis, d'une certaine façon, au stade d'un premier bilan sur le travail lui-même de l'écriture, il était allé puiser dans sa bibliothèque l'essai d'Annie VILLARD, *The Writing Life*. Comme tant d'autres avant lui, et chaque fois au besoin, Barry joue les Raphaël de service : tout en lui me le rend plus proche jusqu'à ses dégoûts et ses exaspérations...

N'y aurait-il d'écriture que de la mémoire ? Ou à partir de la mémoire ? La première n'est-elle (pas) que l'explicite de l'autre, la face éclairée d'une lune, approvisionnée *par derrière*, par les obscurs entrepôts de photons incommensurables ? Il n'y aurait que du hasard dans la résurgence de la *Colline de l'Adieu*, trente trois ans de distance, dans la scotomisation de Hong Kong qui se préparait depuis là-bas, depuis l'Afrique, depuis l'enfance ? Il n'y aurait que de la coïncidence dans la rencontre, en cette *petrified forest*, d'un jésuite californien, d'ascendance libanaise, et d'un salésien pied noir, d'ascendance napolitaine, tous deux esthètes, filmophages, musiciens et... *amateurs d'écriture(s)* ? Je n'y crois pas plus qu'aux soit-disant *hasard et nécessité* génétiques d'une certaine école...

Je viens de faire une pause, les yeux me piquaient et ma chaise est dure. Je me suis dirigé vers la terrasse. En longeant la bibliothèque, deux tranches de livres, côte à côte, ont retenu mon regard. Comment résister au chant des sirènes ? Il *se trouve* qu'il s'agit de deux monographies d'art, avec force reproductions en couleur de l'Église San Ignacio de Rome et des mosaïques de Ravenne : je me

---

<sup>1</sup> Marc Chagall *La Bible Rêvée*, NGM Publisher, Singapour 2002

<sup>2</sup> *Relire le Testament, en 4 tomes : Marc-Mathieu, Luc, Jean, Paul... et les autres*, Éditions Dô, distribué par **Factuel/Embrasure**, Nice-Paris, 2004

<sup>3</sup> *L'Échelle de Perfection (Le Pentabase et Le Sourire Immobile)*, Factuel/Parole et Silence, Paris 2006

trouvais en cet endroit, l'an dernier, exactement, en cette semaine d'août. Je rentrais de Lecce pour La Cluza et je couronnais mon périple apulien, par les éclats de couleurs des Ariens et de l'Adriatique. Hasard ? Coïncidence ? Encore ? ! Alors, ils pullulent dans ma vie, chaque jour, où que je me trouve ! Et je n'ai, à se faire rencontrer sur ma page blanche, que moi et ma mémoire qui vient à mes devants.

(...) *Pour qu'un langage dise son auteur, il faut qu'il aille jusqu'au silence ... Le langage peut retentir dans la mémoire, mais on ne le voit plus ... Il faut se livrer à ses paroles avant qu'il s'en absente ... Le vrai langage est plus originel qu'original (...)* Jean GROSJEAN. L'ironie christique. Gallimard. 1991.

Ces médaillons de verbe que cisèle à merveille la fine et précise ouïe de GROSJEAN me transporte instantanément au Musée de l'Opéra del Duomo, derrière l'abside de la Cathédrale de Florence, devant la manécanterie, la schola cantorum, le Knabenchor de Luca della ROBBIA. Les voyez-vous, ces trois adolescents d'avant la mue, juste avant, les yeux pertinemment fixés sur la partition ? Au premier plan, deux d'entre eux maintiennent déroulée la partition de musique, l'autre bras reposant sur l'épaule du compagnon ; au second plan, le troisième chanteur, la main droite appuyée sur le faisceau des bras de ses collègues, la main gauche froissant et empoignant sa tunique à la hauteur du bas-ventre, se penche légèrement en avant pour lire les notes. L'éternité du marbre les a saisis sur un point d'orgue en *a*. Dans le temps suspendu, Luca nous dit encore ses paroles de pierre : elles retentissent dans les joues, dans les gorges et les poitrines de ces garçons dont les cordes vocales sont bandées dans un forte. Si le texte s'est absenté des vibrations de l'air, c'est que la fluidité des sons a changé de seuil. À celui qui s'arrête et s'émeut, il n'est plus proposé de voix, mais *la* voix, celle qui se met à chanter dans sa mémoire de beauté...

Ainsi celui qui écrit, parle dans le silence ; il essaie, il ose tel son, tel mot, tel trope, comme Beethoven, sourd déjà, entendant s'écraser les trombes de notes de la Neuvième. Quand le silence n'est plus trouble – rendu trouble – par le texte, quand harmonieusement ils font corps et que, s'appartenant désormais l'un à l'autre, ils procèdent ensemble de chacun à la fois, l'auteur a réussi à se dire, car il n'évacue rien de ce qu'il ne peut dire. La mémoire, silencieusement en éveil et maîtresse du plaisir, compose le menu synesthésique selon le plus subtil cérémonial des correspondances ; et tous les *parfums frais comme des chairs d'enfant, doux comme des matins, verts comme des prairies...*, Baudelaire, (*Correspondances*) courent se fondre en un précipité vertigineux dans la matrice originelle de la vie... parce qu'un homme, sans savoir finalement trop pourquoi, a osé telle note, telle couleur, tel mot... Le poème, disait un romantique, est : *Peinture qui se meut et musique qui pense...* (Émile Deschamps).

À quoi songe Lorenzo qui regarde Giulano dans la Nouvelle Sacristie, entre crépuscule et aurore, entre jour et nuit ? Désabusé, dubitatif, les deux Medicis ne laissent d'interpeller celui qui vient jusque-là, depuis plus de 450 ans. J'en ai découvert les images, très tôt, je ne sais plus dans quel livre d'art. Nous commençons à peine notre bibliothèque familiale. Comme nous partions de rien, il n'est pas étonnant que nous soyons allés d'abord à l'essentiel. C'est avec eux que j'aimais à m'entretenir habituellement, mais surtout quand il pleuvait, ces lourdes pluies sonores des intempéries algéroises. D'un bateau qu'il avait ravitaillé en mazout, mon père nous ramena, un jour, un transatlantique, vous savez, ces fauteuils suprêmement inconfortables, faits de bois et de toile que l'on déplie sur les ponts solarium, lors des croisières. J'étais pratiquement le seul à l'utiliser, moins pour le confort qu'il offrait que pour la mémoire des traversées qui l'habitait. Notre beau balcon donnait sur le ciel et à droite, un peu sur la mer. C'est dans cette direction que j'orientais mon siège quand je décidais de partir en voyage. Mais je ne parlais pas n'importe quand... Avec Lorenzo et Giulano, nous attendions qu'il pleuve. Oui, qu'il pleuve ! Et si je me trouvais seul à la maison, alors c'était idéal, car j'étais sûr alors – pourquoi ? – d'être à bord d'un navire. J'enfilais un ciré de mon père – comme en portaient les vieux pêcheurs d'Islande –, me munissais du profond et large parapluie familial et m'installais entre les Medicis, dans mon transatlantique, le plus près du... bastingage, pour recevoir la pluie qui tombait en général de biais. Nous nous serrions l'un contre l'autre, et tandis que nos pieds pataugeaient dans l'eau tiède et que nous voguions par les routes maritimes ouvertes depuis peu par Colomb et Magellan, mes compagnons me racontaient Florence et la Toscane... Longtemps, mon âme fut ce *paysage choisi* (Verlaine) où allaient mes amis d'un autre âge chuchoter à mon oreille ce que ma fantaisie leur

inspirait de lui confier. J'ai ainsi parcouru d'immenses espaces, indifférent aux lois de l'Histoire et de la pesanteur... Pourtant, depuis que j'ai appris, depuis que je voyage, j'entends toujours ces voix me raconter le monde : elles ne se sont jamais tues. Au contraire, elles augmentent leur nombre, comme se multiplient mes découvertes sur toute la terre. Ma vie d'écriture est un dialogue permanent avec tous mes compagnons de voyage, de rêve, de vie... De passage à Florence, je ne manque jamais nos rendez-vous : eux non plus n'ont pas oublié nos merveilleuses expéditions quand

*... penchés à l'avant des blanches caravelles,  
nous regardions monter dans un ciel ignoré,  
du fond de l'océan des étoiles nouvelles...*

José Maria de Hérédia, *Les Conquérants*

Très tôt, j'ai utilisé mes bonnes facultés de mémorisation : j'avais confectionné un *herbier de citations*, comme d'autres s'adonnaient, autour de moi, à la philatélie : dès qu'un texte, en vers surtout, m'embarquait avec lui, je le couchais immédiatement dans mon livre de bord. Je possède toujours les bouquets séchés de ces cueillettes littéraires, tous ces textes me sont tellement familiers que lorsque je m'ennuie dans un groupe, j'attrape au vol un mot échangé, ici ou là, et, avec un sourire que l'on prend pour de l'intérêt, je me récite au cœur l'extrait correspondant. Mes amis chers, qui me connaissent cette excroissance, m'y titillent à l'avenant et je me prête, comme l'écolier que je suis toujours resté, à cette joute de chien savant. Lors de ma première année passée à Lyon, à la table de l'Institut Saint Irénée de Caluire, nous jouions, le père C., supérieur et moi-même, à nous apostropher à coups de citations, au grand étonnement un peu envieux d'autres étudiants courants... Leurs mots sont devenus les miens : une véritable langue. Et je pense à Racine, à Saint-Simon, à Pascal, à Voltaire, à Diderot, à Rousseau, à tous les romantiques, à tous les symbolistes, à tous les Parnassiens, à Valéry, Éluard, Supervielle et Prévert. J'écris de mémoire la mienne devenue de toutes celles des autres. Je n'ai nul besoin de les convoquer, ils m'accompagnent partout ; nous nous abreuvons à la même source de l'esprit et pourtant, comme la manne dans le désert de l'Exode, chaque gorgée possède un goût particulier.

*(...) Certes, le langage signifie, mais moins par ses mots que par son âme (...) L'âme du langage nous visite comme une clarté lunaire parmi les nuées éparses et les mares égarées. Elle enjambe les saules qui tremblent et récrépît les murs qui dorment (...) GROSJEAN (o.c.).*

Avant de parvenir à l'issue de notre plume, les mots rentrent d'un voyage à travers la nuit des siècles : ils nous arrivent recouverts de la poussière et de la patine de toutes les langues visitées, admirées, pratiquées. Par osmose, naturalisation ou simple mimétisme, ils portent en eux, désormais, tous les exotismes, et sitôt qu'ils retentissent, dégringolent du haut des cintres de surprenants décors. S'il se sent menacé, le mot se rebelle ; apprivoisé, il ne dit plus rien... Captif, maltraité, blessé, il gangrène un texte irrémédiablement. Il n'y a pas de mots inanimés, mais leur âme meurt parfois : elles reposent dans de *grands cimetières sous la lune*. Reconnu, vénéré, libre, le mot – ses lettres, sa vibration mêmes et jusqu'à sa graphie – devient emblème, signe, vie ! Vous ne rencontrerez aucune statue dans les temples érigés à la mémoire de Confucius, mais les tablettes de son nom et du nom de ses compagnons. La simple contemplation des stèles de la forêt de Xi'an libère *une âme qui s'attache à notre âme et la force d'aimer* (Lamartine). La voie sacrée de Delphes qui monte au temple d'Apollon est toute bruisante encore parmi les ruines éparpillées des frontispices, des noms de l'amphictionie qui éleva, parmi la rectitude des cyprès, la reconnaissance et la prière de ses trésors.

Et les entrelacs bleus de la mosquée d'Omar illustrent les pensées d'Allah par la seule âme de leur danse dans le double soleil du Dôme et de la Ville. Luxuriance chinoise, sévérité grecque, lascivité arabe : écrire, c'est donner signe de vie, c'est rendre mémorable l'oralité primordiale. Combien de *cris et chuchotements* (Ingmar Bergmann), avant de tracer, pendant le tracé de tous ces traits de sens. L'homme ne peut retenir *tout ce qui lui passe par la tête, par le cœur par le corps*. Chacun de ses pores exprime quelque chose de lui. Et si la bouche n'est capable de projeter qu'un infinitésimal message, encore moindre est celui que livre l'écriture. Tout lecteur qui n'a pas appris à lire entre les lignes, en-deçà et au-delà d'elles, tout lecteur qui ne respecte pas la ponctuation comme

l'automobiliste les règles de la circulation, risque de perdre son temps, partant sa vie, à effleurer la pellicule insensible du monde. Tout baigneur de la Mer Morte ne peut que flotter : la salinité de l'eau empêche toute immersion. On apprend à (se) conduire dans les rues des livres : freiner aux virgules, stopper aux points, toujours prêt à embrayer, à débrayer, à accélérer sur les longues périodes, et à négocier, en rétrogradant, les virages des propositions circonstanciées. Martin HEIDEGGER parle même de *Holzwegge*, ces culs-de-sacs que sont les sentes des forêts, ouvertes par les bûcherons pour tirer les troncs d'arbres qu'ils abattent jusqu'à un certain point, réglementairement fixé : le promeneur, à la lisière, ne le distingue pas d'un chemin de randonnée ; s'il l'emprunte, il devra revenir sur ses pas. Encore faut-il savoir lire les poteaux indicateurs... Écrire tient du Scrabble plus que du Monopoly : on n'avance pas à coups de dés... *Oui, l'œuvre sort plus belle. / De l'onix au travail rebelle* (Théophile Gauthier).

*Le langage (...) s'en remet sans cesse à l'en-suite. Il ne possède rien d'avance, il n'existe qu'à mesure qu'il reçoit l'existence et sans jamais se croire de droits sur le donné*, remarque CROSJEAN avec justesse. L'écriture endosse une autre responsabilité, l'en-suite a été permanent tant qu'elle a duré : *Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage...* (Boileau), les dix neuf autres fois possèdent toutes une avance, mais jamais la même. Le texte n'a pas d'existence propre tant qu'il n'a pas été donné à lire, tant qu'il n'a pas – comme HEIDEGGER le constate de l'être créé – été *jeté dans le monde : in die Welt geworfen*.

Le texte aussi n'existe pas à mesure – comme le langage ; un jour, il existe, avant ce jour, il n'existe pas. Mais dès qu'il se met à exister, il ne se croit pas de droit sur le donné. Il est ipso facto un droit donné à la fois autonome et disponible.

*Quod scripsi, scripsi : ce que j'ai écrit, je l'ai écrit* Pilate (Jn 19.22).

Ici, commence la fin ; personne ne peut plus intervenir. Il reste au lecteur à déchiffrer l'âme du texte et peut-être – s'il le veut – à la vivre. Mais n'oublions, ni lui ni moi, ce qu'une longue vie d'écriture a appris à Maître GROSJEAN: *L'écriture est l'art d'omettre. Dire, c'est ne pas tout dire. On ne voit les astres qu'à cause du vide. On entend le langage par ses silences. Ce qu'on laisse entendre, parle...*

Demain, je quitterai Chingchuan pour Hong Kong. Et après quelques jours, ce sera la France et Nice, pour le 15 août. Là-bas, je remettrai sur le métier l'ouvrage, ce texte, ombre de mon passage près de la fontaine et j'en soignerai encore mieux les omissions, car c'est par elles qu'il m'est fidèle !

Chingchuan, d'un dimanche à l'autre, 2- 10 août 1992

En Provence, France

*(...) La perfection, en art, est une idée-piège.*

*Pour qu'elle trouve toute sa force,  
il lui faut le passé : perfection (...)*

*(...) Toute révolution de l'imaginaire,  
avant de se marquer par la substitution d'un genre à un autre  
se marque par un changement de liturgie (...)*

*(...) On voit seulement que le monde réel ne va pas de soi,  
mais encore sommes-nous soucieux de savoir d'ou il vient (...)*

André MALRAUX,

*L'homme précaire et la littérature,*  
Gallimard, 1911, pp. 14 ; 91/92 ; 91/98.

Mes refuges provençaux sont une petite villa niçoise accrochée au flanc d'une colline, mi-ville, mi-campagne ; un bastidon varois, tout rose, abrite par les pins en face de la rade de Toulon ; et un château du Comtat Venaissin, entre Baroque et Renaissance, où le parc aux platanes centenaires offre golf, tennis et piscine au bord de laquelle en cet instant, j'écris... Les soleils de Chingchuan et de la Méditerranée raniment les mêmes couleurs d'éclat différent et la même mémoire d'un souffle proprement incomparable. Le piège est de croire qu'il suffit de se souvenir, où que l'on se trouve,

quels que soient les êtres qui vous entourent, et l'environnement tout entier – les compléments circonstanciels... – pour que soit indifféremment fournie la matière de l'écriture. Si le passé donne toute sa force au texte en mal de perfection, c'est qu'il est re-visité. Mais *devine qui vient dîner* ! Ici, les cigales discrètes de la plaine de Carpentras, les cyprès, les oliviers et les lauriers, la tonnelle gravide sous laquelle j'ai installé, pour ma plume, le chevalet des signes... tandis qu'en maillots de bain, Charlotte devise avec Lucy et que Justine agace les chiens afrikanders, monstrueux et timides, conditionnent mes mots dans une douceur caressée de brise, que la montagne aborigène accablait dans le vacarme et la moiteur.

Le passé est un piège, si beau soit-il, comme l'amour, il ne suffit pas. Il ne revient jamais avec autant de perfection que dans les habits kaléidoscopiques de ses mutations atmosphériques...

À nouveau. je me suis assis dans la pénombre niçoise de la salle de séjour, en face de la béance du soleil blanc et rose.

À nouveau, j'ai arpenté la terrasse varoise vouée au mistral bleu devant les pointes fières du Faron et du Coudon arides.

À nouveau, j'ai sillonné les routes de peupliers et de platanes du Vaucluse gallo-romain, entre lavandes et colza. Et pourtant, fraîcheur et éblouissement, rafales et falaises, parfums et palettes, tout, après la gestation de Hong Kong, s'est adjoint une teinte, une saveur, une nuance... *quelque chose*, qui grève la mémoire des choses et des lieux et des êtres d'un coefficient d'altération qualitative...

Même la musique d'ELGAR qui se déroule en cerceaux de cordes sur les bosquets de buis tendre résonne, plus américaine que jamais à mes oreilles, légèrement assourdies par l'eau de la piscine olympique.

L'écriture se ressent de ces mutations et de ces variations qui sont loin de n'être que saisonnières, le metteur en scène a changé, le maître de plaisir a glissé progressivement vers d'autres régions du goût, le cérémoniaire manie son claquoir avec toujours autant de maestria. mais il impose aux mouvements un style inédit...

Mon silence, ma distance, mon apathie, même lors de la collation familiale sur la terrasse des P. a pu passer pour du désintéret, de la patience, dirait-on. Ce n'était que cette prise de conscience, ce constat, cette évaluation de la contingence, du devenir et de l'altération de ce monde familial, entre ciel et mer, ou la même tendresse humaine, plantée dans une irréversibilité calcaire, m'impose de facto de mesurer le recul, l'avance, l'écart – au choix ! – où me situe désormais le cap que je passe.

La liturgie de nos rassemblements, le 15 août, aux Iris et de nos retrouvailles, le 22 à La Seyne, la liturgie de mes prises de parole, écrite et orale, je le sais depuis Chingchuan, je le confirme depuis Nice, l'ampleur du lent mouvement de mon silence et de mes périodes, annoncent, à l'évidence, une expression d'un autre type.

L'imaginaire aussi connaît des secousses sismiques. Il constitue même l'immense faille San Andrea de notre Californie mentale. Dans le gouffre abyssal où se rencontrent, en s'éloignant, nos continents cervicaux, conscient et inconscient s'entrechoquent en permanence dans le chaos indéfiniment primordial de blocs de mémoire brute et des multiples outils de nos désirs d'infini : naissent ainsi les noirs soleils de constellations nouvelles que soumettent à leurs lois, mais un temps seulement, les âges de l'Histoire. Il faut tailler les mots comme des pierres, dans un arrangement identificatoire, qui datera, après la catastrophe, les dynasties et les époques.

Ainsi en écrivant, on part, à son insu d'abord, à la quête du réel. Passé le stade de *l'enthousiasme pur dans une voix suave*, Alfred de Vigny, passée l'Île de Circé et le chant des sirènes, passée la production alimentaire – légitime, nécessaire et respectable – voici qu'il ne s'agit plus de vouloir écrire, mais de ne plus pouvoir ne pas écrire.

David est là, prisonnier du marbre : Michelangelo doit l'en libérer ; le réel est là, prisonnier du non-dit de tous les bavardages : *Prête-moi ta plume pour écrire un mot* ! Pierrot de tous les clairs de lune, l'écrivain *entend la douce nuit qui marche*, Baudelaire. Le réel vient toujours d'ailleurs... Il nous propose un monde qui ressemble à celui dans lequel nous écrivons, mais ne se confond pas avec lui, un monde qui reconnaît les droits de l'imaginaire : le réel est fictif, comme s'il ne l'était pas. C'est notre mémoire, en quête, qui lui dispense sa crédibilité de présent, par la main qui écrit, au-delà de la féerie de l'écriture. Parce qu'écrire, c'est aussi frôler ce qui échappe à l'écriture et en recevoir la touche magique de la quête continue. Ainsi les mots saisissent le réel à la fois du dehors, en disant

quelque chose, et du dedans, en omettant par nécessité et par bonheur ce qui, jamais dit, lui restera d'autant plus fidèle.

Oui, le ciel, bleu comme jamais. Oui la mer aussi. Oui le soleil, les couleurs, la douceur, neufs comme une première fois. Oui, assister comme on découvre. *Aimer ce que jamais l'on ne verra deux fois.* Écrire en désavouant qu'on ait jamais appris, tout en laissant le monde des mots vous reconnaître et vous intégrer dans de la mémoire transfigurée. Car c'est ce que fait l'écriture d'abord : elle vous ordonne, hic et nunc, matériau mnésique, mineraï extrait pour raffinage scripturaire. Elle vous fait dire encore une fois la mer et le ciel de toujours – d'avant, d'aujourd'hui, de demain – avec le méthylène caméléonesque du bleu toujours « *nominé* » jamais élu Si elle vous fait écrire le neuf, c'est inévitablement quelque part entre l'origine, le début et le commencement, mais surtout jamais là... L'écriture vous fait éprouver, en face de ce que vous voulez réel, les sentiments qu'on éprouve habituellement pour ce que l'on veut fictif !

Qu'a retrouvé soudain Gustav von ASCHENBACH dans le visage de Tazio qu'il ne peut littéralement plus quitter des yeux dans L'Hôtel des Bains, sur la plage du Lido, ou dans les ruelles et les canaux d'une Venise envahie par le choléra ? Les travellings de la camera dirigée par Luchino VISCONTI vont des yeux éperdus de Dirk BOGARDE à la grave pâleur de Björn ANDERSEN, avec une si lancinante insistance qu'insensiblement la mort s'installe sous le pitoyable maquillage que le lamentable professeur se fait / laisse administrer par le coiffeur – embaumeur des soutes du palace morgue ! Quand Gustav s'effondrera, d'abord près de la fontaine dans le grésil, ensuite – et pour toujours – dans sa chaise longue tirée sur l'arène désertée, c'est moins à son coup de fatigue bohémien que l'on songe et qui lui vaut son voyage à Venise, non plus qu'à la mort de sa petite fille dans les forêts du Königsee, mais bien au dégoût de lui-même que lui renvoie, comme un haut le cœur, le pauvre et jeune mannequin prostitué d'un louche bordel de Vienne qui pianote douloureusement, avant et après la passe, *La lettre à Elise* d'un autre viennois sourd ! Cette même *lettre*, Tazio la parcourt nonchalamment – dans une attitude maniéristement calculée – sous les palmes tropicales du grand hall. C'est par l'oreille que Luchino nous prend en ce flash-back du musicien épris de beauté *platonicienne* et brutalement confronté à sa réalité *aristotélienne*. De même, il y a l'idée du mot, abstraite, insensible, spirituelle même ; et puis, il y a le corps du mot, épais, coupant, érectile, chargé à en couler de tous les containers d'expérience collectées au cours de la campagne. Le mot, ce cargo de toutes les destinations, de tous les embarquements, de toutes les marchandises. Relents, parfums, effluves : de ses soutes remontent en se mêlant étrangement les souvenirs entassés de toutes les campagnes. Le mot se révèle peut-être plus ambigu que tous les sens ; c'est par sa nature de réceptacle, le sixième sens, où tous les autres viennent se recharger quand il en exprime l'expérience. En prétextant l'idée (qui veut dire *vision* en grec... curieux détournement du sens) Gustav s'aveugle, ou a besoin de s'aveugler. La *vision* de Tazio – au sens actuel de *révélation* que lui confère la pratique anglo-saxonne –, lui crève littéralement les yeux. Alors commenceront les rêves d'embaumement et fondront tous les fards, dans le cloaque des impostures, pendant que, désespérément mais trop tard, à la frontière indécise de la terre et de L'eau, Gustav tente une dernière fois de répondre à l'appel violent de grâce et de jeunesse d'un Tazio qui s'éternise dans la mer primordiale...

Gustav von ASCHENBACH – Gustav MAHLER – est musicien ; Luchino VISCONTI – inspiré par Thomas MANN – est cinéaste. Vincent van GOGH est peintre, au son et au mouvement, voici que s'adjoignent ces autres traits mortels que sont la couleur et surtout la lumière. Les jeux du réel et du fictif déplacent sans cesse les champs de manœuvre et les exercices de simulation s'assimilent naturellement à ce qu'ils deviennent à force de l'imiter : la réalité ! *Les mots* de Thomas BERNHARD – encore mieux que ceux de Jean-Paul SARTRE, qui pourtant, comme jamais auparavant, avaient découvert *sous les pavés, la plage* – le texte de BERNHARD, affûté comme un couteau sacrificatoire, à force d'exécuter, à son tour, cette Autriche catholique et national-socialiste abhorrée, est parvenu, grâce (!) au truchement opératoire de l'écriture, à faire s'immoler *réellement* le sacrificeur lui-même : à force de désigner le coupable sur la place même des héros (Heldenplatz), il en fait s'éteindre la descendance (Auslöschung). Quand, à un siècle de distance, Vincent et Thomas appuient sur une gâchette, plus que d'un suicide, ces coups de feu ne sont que l'écho d'une déflagration de la mort

accomplie, celle d'un coup de soleil entre Arles et St Rémy et celle d'un coup de gueule dans un sanatorium tyrolien. La couleur et le mot ont eu raison de chacun, bien avant qu'ils l'aient su, bien qu'ils l'aient toujours su. Mémoire préventive de l'acte d'écrire, le mot porte en lui le destin qui s'accomplit par la main de l'écrivain. En écrivant, celui qui écrit, écrit sa propre mort.

*L'écriture raconte une expérience ou bien l'imagine. Avec plus ou moins d'intensité, la respiration du langage visite l'histoire ou la prophétie. Ensuite les faits viennent redonner vie au texte...* (Jean GROSJEAN. *L'Ironie christique*, (o.c.)) recopiai- je à Chingchuan, en exergue à ce post-scriptum. Histoire ou prophétie : c'est le pendule ! Expérience faite ou à faire : l'écriture institue de la mémoire présente... qui attend l'épreuve des faits. Prophétie et histoire coïncident parfois, Thomas veut dire Jumeau : quand l'un écrivait, l'autre se préparait à accomplir. L'écriture est une promesse à tenir !

Dire la nuit de Hsinchu County, dire la nuit de Provence, c'est laisser exprimer la nature éternelle par un tempérament mortel. *Tempérament d'abord* dira Malraux ! Dire *la nuit obscure*, c'est dire l'éternité depuis la tranchée de la mort. Il faut tenir, debout sur le bord, et en fixer le lit sans s'y abandonner. Toutes les nuits connues sont convoquées en cette *nuit*, ici, sur la terrasse devant Toulon qui dort et la rade immobile, car au mot *nuit* s'ébranlent toutes les rotatives de ma mémoire nocturne, et elles improvisent sur la page blanche, discernables par l'homme qui sait lire, ses propres nuits mêlées aux miennes, dans la fraternité d'une mémoire commune, retrouvée ! Voilà pourquoi les mots ne glissent pas dans les tranchées des exécutions sommaires, et quoique mortels eux aussi, comme les mains qui les tracent et les yeux qui les lisent, ils disent en permanence l'éternité de leur nature relayée, de graphie en graphie, jusqu'à aujourd'hui. Mémoire de l'écriture, écriture de la mémoire : l'humain des mots se confirme par eux et en eux. Chaque *nuit* ne peut pas se rappeler de toutes les autres, ni épuiser toutes celles à venir ! Mais chaque *nuit*, dans le tempérament de celui qui la cite, accourt, enveloppée comme d'un grand manteau par une nuit milliaire dont elle descend génétiquement. Ce soir, ici, pour moi et la nuit que j'écris, c'est un immense ciel tout proche aux mille étoiles étonnamment brillantes, dont un vaste rectangle me servait de plafond, depuis le plateau bas d'un camion- cargo où, abrité sous une couverture puant le suint et le bouc, et que m'avaient charitablement prêtée des Indiens Quechua, mes compagnons de voyage, je voyageais entre SUCRE et POTOSI de Bolivie, par un été de Capricorne, et au sommet de montagnes andines de plus de 4000 m d'altitude. Quatre heures de traversée nocturne et une température bien au-dessous de zéro. Je regardais le ciel en face, comme COLOMB depuis sa caravelle, PASCAL depuis sa chambre et Antoine de St EXUPERY depuis son cockpit. J'ai aussi une nuit sur un bateau au large des Baléares, une autre dans un fjord d'Écosse, à Kinlochleven, une autre encore à Arad, dans une piscine au-dessus de la Mer Morte ; et puis les dernières à Lecce, devant Santa Croce et en mer entre Hong Kong et Shanghai. Et *ma nuit obscure* de la Baume-les-Aix... Tant de nuits m'éblouissent quand j'écris le mot *nuit* !... Je sais bien que le lecteur ne les retrouvera pas. Mais lui aussi a les siennes : la mienne en battra le rappel, lui offrant l'occasion d'apporter leur mémoire en relais de la mienne, aux quatre lettres que j'arrache à l'éternel repos des dictionnaires...

D'autres mots se rendent à l'écriture au rythme immémorial des caravanes des siècles et leurs trésors s'accumulent à chaque étal en monstrueux chargements hétéroclites. Je pense aux noms de certains lieux que mon père évoquait dans la frénésie professionnelle de ses voyages marins ; quand j'ai survolé le Détroit de Magellan en hélicoptère, quand j'ai grimpé par la crémaillère sur les collines qui surplombent Valparaiso, quand, de la chambre de mon hôtel chinois, j'ai pu mesurer le Bund de Shanghai, le long de Houang Pu..., ces noms ont remonté plus de 40 années d'imaginaire filial, ramenant avec eux les icebergs, les voiliers et tous les trafiquants qui se dissimulent, sauf à ma vue, derrière chacune de leurs lettres. Et le passant qui m'a vu sourire, doit encore se demander à quel spectacle il échappait et qui n'était réservé qu'à cet étranger béatement immobile ! Je pense aux noms, qu'adolescent, je découvris au cours de mes humanités gréco-latines, de mes fringales religieuses, de mes curiosités culturelles, de mes voracités cinématographiques : Agamemnon, Anabase, Acropole ; Rome, Capoue, Pompeï ; Abraham, Nabuchodonosor, **Jérusalem** ; **Teotihuacan**, Machu Pichu, Iguazu ; Stonehenge, Versailles, La Grande Muraille ; Sunset Boulevard, Tombstone et Gary Cooper...

Écrire est véritablement un acte créateur. Peut-être pas ex nihilo ! Mais ex memoria ! La macération des souvenirs, des impressions et des rêves, dans le long processus des apprentissages

morphologiques, lexicaux et syntaxiques surtout pour un polyglotte globe-trotter (!) engendre des signifiés in-circon-scriptibles Je mesure l'horreur de ce néologisme, seul capable d'exprimer l'incommensurable territoire et résonance des phonèmes et des morphèmes, quand ils emmagasinent dans leurs caves sonores toutes leurs acquisitions philologiques.

C'est comme *baptiser* ! Une personne, un bien, un événement régulier. Chacun le fait, ou peut le faire, même à son insu, et alors il s'interdit d'en jouir. Ces jours, sur la Côte, dans notre tribu et dans sa langue, trois mots et expressions disent le 15 août et sont toujours associés dans cette migration saisonnière du clan.

*Les Iris*, c'est le nom de la petite résidence familiale sur les hauteurs de Nice, dont le jardinet devait déborder des fleurs de Vincent et qui maintenant en abrite le souvenir. *La Fête de l'été* : cœur des vacances, centre de la chaleur et de la lumière, fête et anniversaire des Marie de la famille, jour national de la tribu, chapitre obligé de la saga, proclamation des textes fondateurs. etc... *Pastèque* : immense, lourde, juteuse, douce et glacée ; taillée en longues et épaisses tranches que l'on mange/boit à pleines mains (mon père, de son vivant, ajoutait, à chaque fois, qu'on pouvait s'y laver aussi) ; choisie plusieurs jours à l'avance, méticuleusement, sur les marchés de la Libération et de Saleya, et engrangée au fond du réfrigérateur ; seul fruit du banquet ; ne se déguste pratiquement que ce jour de l'année. Les enfants, les petits-enfants et les alliés se réjouissent à la seule évocation de *la pastèque de la Fête de l'été aux Iris*, et la programment en premier lieu dans leur calendrier estival. Pastèque, été, Iris : ces mots ne peuvent s'écrire sans la fête, sans cette fête, sans le soleil, la lumière, la chaleur, tous les bleus ; sans la grande nappe blanche, la macaronade ancestrale et les longues flûtes pour le champagne glacé, sans la messe célébrée sous le pommier (!) et les parasols, ni sans les descendants qui s'initient aux rites. Et pourtant, ces mots ne sont pas sacrés, intouchables et terribles : ils célèbrent seulement le culte de la mémoire présente. Ils ont plutôt vertu sacramentelle, instituant ce qu'ils signifient dans le cœur de l'été. Ainsi. la migration a un axe : on y va, on en revient. Ainsi la mémoire est commune : on s'y réfère et on s'y reconnaît. Ainsi la smala a sa tente de rassemblement pour y fêter sa Pentecôte annuelle... En écrivant, c'est au forgeron et au fer forgé que je songe. sur l'enclume de la page blanche où s'abat mon marteau plume, je redécouvre tous les alliages du métal qui deviendra inscription de mémoire ! Et je songe aux origines de mes cris...

Nascuntur poetae... Mais on devient écrivain ! Si le poème, si la poésie est une respiration du daïmon, l'écriture est un produit du tripalium, du travail et du travail pénible (tripalium, je le rappelle. signifie torture). Phylogénèse ou ontogénèse, il faut à l'artisan du texte le matériau de la mémoire atavique et personnelle. Brut, le matériau ! Un texte peut contenir la vigueur d'un cri... primordial (primal, dira Arthur JANOV) ; mais un cri ne sera jamais un texte. Le texte est d'un autre ordre. celui d'une *industrie de transformation*. La mémoire ne peut s'assimiler aux souvenirs, même émus, des anciens combattants, en ces jours nationaux de novembre et de juillet, devant un pastis ou un ballon de rouge. Si elle est rappel, c'est pour être battue, comme les oeufs en neige. C'est une huile de pierre – petroleum – à raffiner en *essence*. Un coupon n'habille pas : il y faut le tailleur et la coupe...

Le génie d'Arthur RIMBAUD a hurlé tôt et peu de temps ; celui de Madame de STAËL, à l'occasion, puis il s'est tu ; et celui de Victor HUGO, partout et pendant un siècle : *Hélas !* ajoute méchamment SAINTE BEUVE. Si *le travail et le temps ne font rien à l'affaire*, il n'empêche que sans eux nous n'aurions rien à lire de ces auteurs. La mémoire de RIMBAUD est une révolte de l'insolence ; celle de Madame de STAËL, une revanche de l'exil ; quant à celle d'HUGO, elle s'apparente au gigantisme visionnaire. Leur mémoire est la leur, travaillée par leur génie propre. *Le style. c'est l'homme*, certes ! Mais les mots même qu'il utilise, qu'il taille et agence, et qui sont encore mouillés de leur bain de mémoire, comme les photos trempées dans le révélateur et qu'on étend sur le séchoir des pages blanches qu'elles vont bientôt illustrer. HUGO allait jusqu'à dessiner lui-même certains *passages*, insatisfait peut-être du résultat des mots pour y substituer quelques *prises de vue* ! Et quand. insatisfait encore, il ne savait plus... il inventait des mots, c'est-à-dire des sons, c'est-à-dire encore des images sonores, pour dire en même temps son génie et son manque :

*Tout reposait dans UR et dans « Jerimadeth » !*

La Légende des Siècles, Booz endormi.

Car la mémoire permet tout au génie : quand, difficile à contenter, malgré L'Histoire et la Culture, il fait la moue capricieuse, elle lui offre les débris épars des souvenirs perdus pour qu'il s'en sustente. Ce qui fait de Notre-Dame de Paris l'héroïne médiévale la plus contemporaine, bien que née quelque part entre le deuxième Empire et la 3<sup>e</sup> République. Si *l'imaginaire de l'art n'est pas qu'une combinaison de réels* (A. MALRAUX), c'est que la mémoire est, par nature, insaisissable, et que l'imaginaire qu'elle alimente distille toujours de *l'imprédictible* : même combinés parfaitement, les mots ne sont jamais que les fracta sans cesse récoltes dans les fouilles de la Magna Carta humaine... Il n'y a pas identité entre la mémoire et l'écriture, mais entre l'histoire que semble me raconter ma mémoire et celle que raconte mon texte : on ne peut pas plus ramener une image mnésique à sa description qu'un texte à sa rédaction. Le texte a tenté de trouver des équivalents aux éléments mémoriaux, au figuratif imaginaire. Mais que l'écriture institue le mot, le texte nous révèle à quel point l'affirmation rédactionnelle et la rêverie de la mémoire sont distinctes... Qui peut quoi contre la supériorité narrative des images ? Le génie de l'écrit est ailleurs, il est paradoxalement dans la part de ce qui ne peut y être ramené. Il y a de l'impossible à écrire que l'écrit parfois réussit à transmettre, c'est par là qu'il libère le réel de l'illusion. Le réel demeurant la réalité la plus intransmissible. Ce que j'écris n'est jamais ce que je me raconte, et ce que je raconte n'est jamais ce qui s'est passé. Il s'agit en fait d'interpréter une *histoire* en fonction d'une image puissante comme l'évidence. Ainsi le musicien que chacun entend interpréter sa partition : mais quelle partition ?

(...) *Or il n'existe pas plus de Chartreuse non écrite que de symphonie imaginaire ou de modèle d'un tableau cubiste. Le livre est le résultat d'une élaboration, d'une suite de parties, tantôt gouvernées et tantôt instinctives, dont chacune se répercute ; dans lesquelles le grand romancier trouve une coordination qui lui appartient comme le timbre de sa voix... Il n'y a pas de partition (...)* (A. MALRAUX. o.c.). Qui, le timbre de la voix, le son, les ondes, la vibration, les phonèmes, voyelles et consonnes, la langue et d'abord la parole, le *gueuloir*, la déclamation, la proclamation, la réclamation : ce qui retentit !...

Vous rirez peut-être...

En ralliant Shanghai, par mer depuis Hong Kong autour de l'An Neuf, je m'étais muni de la *Condition Humaine* dont je sélectionnai, pendant la traversée, les passages que je me promettais de lire, dans les pièces du Peace Hotel, sur le Bund : j'avais une chambre au Sea Gull, le Mariners Club, à quelques encablures du monument. Un soir, je naviguai jusque-là, mon livre sous le bras. Il gelait et les lumières du Peace dessinaient dans la ténèbre le pourtour *années 30* de sa masse laide et inoubliable. Je grimpai, au hasard, vers un étage du haut, m'enfonçai dans la moquette feutrée, frappai à une des portes. Aucune réponse. Je tâchai d'entrer : la porte résista. J'avançai outre. À ma troisième tentative, je tombai sur une porte laissée sans tour de clé et la chambre, à l'évidence, était occupée. Impudemment, je me calai dans l'embrasure de la haute fenêtre donnant sur le Bund et le Huang-Pu et, à la lueur blafarde des illuminations de la façade, je commençai de lire les premières lignes du premier chapitre : *La seule lumière venait du building voisin, un grand rectangle d'électricité pâle, coupé par les barreaux de la fenêtre dont l'un rayait le lit juste au-dessus du pied, comme pour en accentuer le volume et la vie. Quatre ou cinq klaxons grincèrent à la fois. Découvert ? Combattre, combattre des ennemis qui se défendent, des ennemis éveillés* (J'écris et recopie ces lignes sur la terrasse de ma retraite varoise : il est 19 heures. Je reviens du bain, dans une crique de Fabrégas. Mon hôte vient de me servir une Lambic (Gueuze de la Bécasse) ; dans la cuisine, on s'affaire pour le repas. De l'air, mais pas de vent. Le Faron porte un chapeau blanc-cendre. La mer est plane... Le bonheur !) MALRAUX date son texte du 21 mars 1921, minuit et demi... Ce que je raconte est censé (m)'être arrivé le 1 janvier 1992, à zéro heure trente, au même endroit, ou à peu près. Je sais que je ne le rapporte pas dans mes *Lettres en souffrance*. Je viens d'écrire un peu plus haut : *Ce que j'écris n'est jamais ce que je me raconte et ce que je raconte n'est jamais ce qui s'est passé.*

Suis-je en train de vous parler du rêve que je vivais dans ma cabine, au milieu de l'ouragan tropical de la Mer de Chine, l'avant-veille du jour de l'An 1992, en relisant les aventures de Tchen, dans une édition des Classiques Larousse ? Que s'est-il réellement passé dans ce même Peace Hotel, à la même heure, 65 ans plus tard ? *La vague de vacarme retomba, quelque embarras de voitures... Il se retrouva en face de la tache molle de la mousseline et du rectangle de lumière, immobile dans cette nuit où le*

*temps n'existait plus.* (En rentrant au Sea Gull, quand j'écrivis ma lettre de Shanghai, ai-je scotomisé ma rencontre avec Tchen, le Tchen de Malraux, au profit de Hua, Hang Hua, qui m'aborda un matin au pied des marches de ce même Peace Hotel, repère obligé à la jonction de Nanjing Lu et du Bund ?). Etait-ce un jeu, étais-je tombé dans le rêve ?

Je cessai de lire en silence, et l'envie irrésistible d'entendre une voix. Ma voix dans cette nuit privée que je violais par défi, me poussa (malgré moi) à reprendre, en haletant d'excitation, de peur et de plaisir. (...) *Assassiner n'est pas seulement tuer. Dans ses poches, ses mains hésitantes tenaient, la droite un rasoir fermé, la gauche un court poignard. Il les enfonçait le plus possible, comme si la nuit n'eût pas suffi à cacher ses gestes. Le rasoir était plus sûr, mais Tchen sentait qu'il ne pourrait jamais s'en servir ; le poignard lui répugnait moins. Il lâcha le rasoir dont le dos pénétrait dans ses doigts crispés ; le poignard était nu dans sa poche, sans gaine. Il le fit passer dans sa main droite, la gauche retombant sur la laine de son chandail et y restant collée. Il éleva légèrement le bras droit, stupéfait du silence qui continuait à l'entourer, comme si son geste eût du déclencher quelque chute. Mais non, il ne se passait rien : c'était toujours à lui d'agir (...)*

Ma voix était allée crescendo, si bien qu'au dernier mot, elle devait être parfaitement audible à quiconque se fût trouvé dans la pièce à ce moment-là. Quand je me tus finalement, une angoisse m'étreignit la gorge que je ressentais fatiguée, et la main droite qui serrait le livre à le froisser. Des gouttes de sueur froide me glissaient sur la nuque après avoir un instant perlé au bout de mes cheveux. Je ne me sentais pas paralysé, mais plutôt, je n'éprouvais nulle envie de fuir. L'oreille tendue j'épiais la ténèbre. Je crois vraiment que le temps n'existait plus. Je crois vraiment que c'était à moi d'agir : il ne se passait rien. Eusse-je été surpris, je n'avais prévu aucune issue. On m'aurait finalement livré à M.M. le consul de France. Ou bien, avec l'impétuosité que décuple la panique, j'aurais *foncé dans l'tas*, jusqu'à l'escalier de service et me serais évanoui dans le restaurant du dernier étage, ou dans les salons du hall !

Et puis soudain, je n'y tins plus ! Gouverné par l'instinct, je jetai un dernier œil sur le Bund et la rivière, noire à cette heure, avisai la porte que j'avais refermée derrière moi, m'avançai dans sa direction, légèrement courbé comme pour me camoufler (!) et m'emparai de la poignée. L'idée s'installa en moi que durant 50 secondes au moins – j'ai chronométré depuis – j'avais lu à haute voix, dans une chambre étrangère, dans les premiers instants de 1992, et je ne savais plus s'il fallait en rire, me moquer ou le regretter. J'ouvris brusquement et laissant la porte béante, je courus vers l'ascenseur qui attendait ! Ma chance ! Je descendis jusqu'au hall, me mêlai d'abord aux rares clients, puis, entendant de la musique, je me rendis au jazz-band. Je tombai sur une chaise commandai un double scotch, un air d'entre les deux guerres finit de m'illusionner. J'étais en nage et heureux, comme un vieux poisson...

Au bout de quelques minutes, je n'y pu résister. J'ouvris à nouveau le livre et ajoutai ma voix au tumulte nostalgique de la musique et des vieux corps langoureux qui se pressaient sur la piste : *Le corps glissa d'un léger mouvement vers la droite. Allait-il s'éveiller maintenant ? D'un coup à traverser une planche, Tchen l'arrêta dans un bruit de mousseline déchirée, mêlée à un choc sourd. Sensible jusqu'au bout de la lame, il sentit le coup rebondir vers lui, relancé par le sommier métallique. Il raidit rageusement son bras pour le maintenir : les jambes revenaient ensemble vers la poitrine, comme attachées ; elles se détendirent d'un coup. Il eût fallu frapper à nouveau, mais comment retirer le poignard ?*

Je refermai le livre, avec le sentiment d'avoir commis une obscénité. Je soupçonnai un client qui me faisait face de m'avoir espionné, ce qui l'avait quelque peu épouvanté d'après le regard qu'il me lança quand nos yeux se croisèrent... Je revoyais la chambre. Tchen venait de frapper dix étages plus haut. J'étais seul à le savoir... Pensant avoir suffisamment donné le change, je me levai, laissai quelques yuans sur la table, retraversai le hall et sortis sur Nanjing Lu. Je pris à gauche en direction du Bund. Il faisait très froid. En l'honneur du Nouvel An western, les illuminations avaient été maintenues et l'antique boulevard était éclairé a giorno. Je levai les yeux vers le 10<sup>e</sup> étage du Peace et songeai de nouveau à Tchen. Une dernière fois, j'ouvris *La Condition Humaine* : (...) *C'était du balcon que venait l'ombre... Tchen se trouva face à Shanghai. Secouée par son angoisse, la nuit bouillait comme une*

*énorme fumée pleine d'étincelles... Une sirène s'éleva, puis se perdit dans cette poignante sérénité. Au-dessous, tout en bas (là où je me tenais...) les lumières de minuit reflétées à travers une brume jaune par le macadam mouillé (sic) par les raies pâles des rails, palpitaient de la vie des hommes qui ne tuent pas... toute cette ombre immobile ou scintillante était la vie comme le fleuve, comme la mer invisible au loin - la mer... Prêt à pleurer... il demeurait, contemplant le mouvement des autos, des passants qui couraient sous ses pieds dans la rue illuminée... Au-delà de fleuve, une sirène remplit tout l'horizon (...)* Le froid et la fatigue eurent raison du voyageur du temps. Je passai le Waibedu, bifurquai à droite, longeai le désormais vide ex-consulat soviétique et regagnai le Sea Gull... Je restai encore longtemps assis à la baie de ma chambre, en buvant du thé chinois, à contempler dans la première nuit de l'année, le théâtre vivant de ma mémoire et de mon rêve !

Je viens de relire ce dernier paragraphe fleuve, après une nuit où le temps s'est rafraîchi. L'histoire que le texte me raconte se substitue, je le sens bien, à celle que me racontait ma mémoire, avant que je ne passe à l'écriture. De ma cabine du Jin Jian à ma terrasse provençale, presque huit mois ont coulé. J'ai mis aux Lettres un point final, à Taipei, le dernier jour de juillet. Dans la montagne de Hsinchu, le daïmon m'a contraint d'ouvrir un Post Scriptum : j'ai revu d'où je viens depuis janvier 1991. À Shanghai, MALRAUX et Tchen nous attendaient Hua et moi. Sur les marches du Peace Hotel. C'est la première fois que – fiction ? histoire ? – ma vie se surprend ainsi à glisser dans la littérature. Comme chacun, je suppose, j'ai lu *La Condition* à 20 ans ; l'an prochain, le livre en aura 60 ! Avant de remonter la Mer de Chine, je l'ai vu se presser pour embarquer avec moi. Les tarifs du Peace sont bien au-dessus de mes moyens : je devais cependant *faire quelque chose* ! (Dans *Les Noyers de l'Altenburg*, MALRAUX fait dire à un de ses personnages *Pour l'essentiel. l'homme est ce qu'il cache : un misérable petit tas de secrets*. À quoi son interlocuteur, plus jeune, réplique avec brutalité : *L'homme est ce qu'il fait* !) Ma nuit shanghaienne porte bien des traits malruciens. Celle qui s'est déroulée dans la nuit du 31 décembre au premier janvier ? Ou celle à qui j'ai prêté le timbre de ma voix dans la nuit du 21 au 28 août, 8 mois plus tard ?

Le cœur de Tchen battait dans ma poitrine au rythme de Malraux ; le texte de *La Condition*, à basse et haute voix, servit de script à la scène du Peace ; la nuit du Bund illuminé enveloppait le grand sommeil de 60 ans ; jusqu'à la pluie jaune du macadam donnant sa touche d'authenticité à cette *reconstitution historique*. J'ai réellement grimpé aux étages. Je me suis réellement aventuré dans les chambres. J'ai réellement lu les premières lignes de *La Condition*, me suis réellement mêlé aux clients du Jazz-Band, ai réellement contemplé longtemps depuis la vaste baie de ma chambre du Sea Gull le Peace et le Huang-Pu dans les lumières humides de la nuit ! Qui peut quoi contre la supériorité narrative des images ? Ce qui m'est arrivé, c'est l'impossible à écrire, c'est l'intransmissible. En écrivant ce que j'ai écrit, je racontais en fait autre chose ; et ce que j'ai raconté ne s'est en fait jamais passé ! Si l'humain des mots se confirme par eux et en eux, alors ce qui s'est passé cette nuit-là restera toujours présent dans la séquence mnésique : bateau - mer de Chine - Shanghai - Peace Hotel - Malraux - Tchen - La Conditions humaine - nuit - pluie - chambre - musique... Évidence, tempérament, timbre de la voix...

*(...) Toute création est l'aboutissement d'opérations sur les formes (...)*

*(...) L'imagination est un domaine de rêves, l'imaginaire un domaine de formes (...)*

*(...) L'homme ne gouverne pas son imagination comme son esprit, mais aléatoirement comme sa sexualité. Il ne décide point d'imaginer comme de danser : il est un animal imaginant (...)*

André MALRAUX (o.c).

Ma nuit au Peace tient indéniablement de l'imagination et de l'imaginaire : une réalité rêvée (d)écrite en voix off et en flash back référentiel. Sans prétendre à l'aboutissement de l'opération, quelque chose a été appelé à l'existence. Le rêve commence à Hong Kong, quand, au seul son de Shanghai, je me mets en quête de *La Condition*. Sur le bateau, dans la tempête et les embruns, il y a mon père, le capitaine Segalen, l'exotisme et MALRAUX, le compagnon de Tchen ! Quand je débarque, sac au dos, dans le givre de la Saint Sylvestre, et qu'à pied je gagne le Mariner's Club, je me souviens avoir frêmi, non de froid mais d'une excitation toute naïve : celle du petit garçon en moi ! Quand je découvre du haut de mon 11<sup>e</sup> étage, le Huang Pu et le Bund, je me laisse happer définitivement par le rêve : je plonge à travers le miroir. Je suis en 1921. Je sais que c'est plus tard, le parallèle entre Tchen

et Hua, entre ma curiosité du bâtiment et la chambre de l'assassinat, le balcon sur le Bund et moi sur le macadam, entre Tchen qui s'interroge et encore moi qui lis, entre MALRAUX et enfin moi qui écrivons... L'escalier, l'ascenseur, la porte ouverte, le jazz-band, le scotch... autant de mots, autant de rêves... Mon entrée dans le récit, ma sortie : moi acteur, moi lecteur, moi *scripteur*, moi *rêveur*. Il y a décidément du *Grand Sommeil* dans tout cela, et de *La Femme à abattre*. J'ai certainement jonglé avec des formes que je n'ai pas trouvées incompatibles. Avec tous les éclairages du *Troisième Homme*. Au fur et à mesure, j'ai inventé la suite, une suite possible, comme il m'est arrivé dans une pampa de la Terre de Feu, de *contrôler* le galop d'un cheval dans le vent et la pluie ! Avec la seule volonté de n'être pas désarçonné ! Tout se précipitait chimiquement ! J'avais appuyé sur le bouton, j'avais déclenché le processus... *Une force qui va*. Oui, j'étais en ce début d'année et je suis au mois d'août, un véritable *animal imaginant*. Ainsi les imaginaires ne se succèdent pas les uns aux autres, en procédant l'un de l'autre, en s'engendrant successivement. Ils empruntent les chemins mystérieux, plus mystérieux encore, de la métamorphose : ils s'élaborent par eux-mêmes, par leur vie d'organisme vivant, échappant totalement à toute conjecture, parce que leur élaboration est plus puissante que le déterminisme, l'histoire et l'imitation. La porte qui s'est une fois ouverte sur un couloir ne s'ouvre pas nécessairement sur le même couloir, ni même sur un couloir. Et le balcon de la fenêtre qui regarde Shanghai regardera, la fois suivante, un océan ou une pyramide. Qui vérifiera jamais si un ascenseur m'attendait au bout du corridor, quand j'ai abandonné la chambre en courant. *On* vous dit qu'il s'est présenté !... Il se trouve que j'ai atterri dans le hall ; laissons aux mystérieux possibles les autres destinations ! La mémoire n'est pas historique, mais historique. Le passé dont elle témoigne a affaire avec le présent, mais elle-même évolue dans le devenir. Il n'a pas de mémoire, celui qui s'étonne que la tradition a retenu quatre évangiles. Et il n'a jamais entendu parler d'imaginaire, celui qui prétend plus pratique de n'en faire qu'un avec les quatre retenus ! Les biographies, les autres biographies, surtout, sont une élaboration de mémoire et d'écriture : tout récit d'enfance est, par essence, fantastique, comme plus tard, tout événement déterminant ou toute rencontre significative. Comment le disciple va-t-il se souvenir *objectivement* de son appel par le Maître ? Comment les Douze vont-ils se souvenir *objectivement* du dernier repas ?

Trois images, presque statiques, éclairent comme des phares l'Amarcord de FELLINI (Amarcord signifie, en dialecte frioulan : je me souviens !) qui, pour le jeune Federigo, ont constitué un puissant sédiment d'imaginaire, si puissant qu'il a rendu 50 ans plus tard le cinéaste capable d'en rendre, par l'art cinématographique, une véritable transfiguration. Son enfance s'est déroulée dans un petit bourg sur l'Adriatique, près de Rimini. Un matin d'épais brouillard, l'enfant, encapuchonné, doit se rendre à l'école. Les yeux fixés au sol, il avance sur un bas-côté de route, dont les arbres cassés prennent des formes fantastiques. On entend et on distingue un camion passer. Et puis, plus rien ! Un silence de ouate ! Arrêt brusque. Les longues cornes en lyre d'une *buffala* trouent l'opacité grise de la brume. L'enfant et la vaste bête efflanquée s'observent l'espace de quelques secondes et chacun continue son chemin pour s'évanouir dans l'invisible... Un autre matin : il a neigé depuis quelques jours ; la place du bourg est toute blanche dans le dédale de la neige dégagée. Les garçons entament une bataille de boules de neige. Au milieu du *triangle acéré des lourds canards sauvages*, un cri inhabituel : *C'est le paon de Monsieur le Comte !* crie quelqu'un. Chacun lève les yeux vers le ciel, et le paon atterrit sur un remblai de neige, majestueux et silencieux. On contemple médusé ! Alors, sûr de lui, le volatile fait la roue et la polychromie de ses plumes *technicolorise* le fond blanc de sa prestation. Silence. toujours. Plusieurs secondes. Fondu au noir... Troisième image : tout le bourg s'est précipité dans les embarcations du port ; on vogue vers le large ; et puis la nuit tombe et on attend. On s'est assoupi, recroquevillé dans des couvertures. **Soudain, un cri : *Le voilà, le Rex, la plus grande réalisation du régime*** (de Mussolini !) En effet, la hauteur démesurée d'un navire, rutilant de toutes ses illuminations, passe immensément devant et au-dessus de la multitude de barques lilliputiennes, dans le meuglement assourdi d'une corne de brume. Tout le monde hurle, bat des mains, agite des mouchoirs, envoie des baisers. Et la fière silhouette noire criblée de mille feux disparaît à nouveau dans la nuit... *FIN*...

De même que ces images sont aptes à saisir l'homme intérieur, ainsi les métamorphoses de l'imaginaire sont-elles aussi capables de saisir les différents hommes intérieurs que chacun est successivement ou à la fois. L'imaginaire monte comme la pâte dans la mie : volume, consistance, goût, forme, couleur... Tout est altéré, sauf le poids. Le four va encore ajouter d'autres qualités, en

l'asséchant un peu. Du pétrin à la table, quel chemin ! Quelle mutation ! Il en va de même pour l'image de l'homme sous-tendue par chaque religion et chaque culture : elle repose moins sur une idéologie que sur l'imaginaire et sur une formation exercée dès l'enfance par la contagion et le conte ! Cette image est pédagogique, par essence porteuse de pluriel. Elle est le nouveau possible aléatoire par delà la nécessité de la représentation mentale de la métamorphose. En nous confiant aujourd'hui, au moyen du cinéma *de quelles images il vient*, FELLINI nous parle moins du petit Federigo de Rimini que du Maestro de Cinecittà. La métamorphose passe par l'artifice pour *montrer* la mémoire : mais c'est la métamorphose qui se réalise et l'artifice retourne au rayon des accessoires. *Amarcord* propose un des possibles du pluriel dont retentit, reconnaissable entre mille, le timbre d'une voix : celle de Federigo FELLINI. L'aléatoire ne peut pas être formateur de valeurs, il est la contingence même. La mémoire ne s'affirme qu'en étant travaillée ; elle partage avec l'écriture – et toute expression artistique –, d'être un aboutissement, bien que paradoxalement elle soit le point de départ. Écrire comme on se souvient, certes, mais aujourd'hui : *L'imaginaire de l'aléatoire (... ) est le vaste passé que filtre pour nous la métamorphose.* (André MALRAUX, o.c.).

Paul BARBA NEGRA a réalisé pour la télévision une série d'émissions qu'il a intitulée : *Architecture et géographie sacrée*. La voix ensorceleuse de Michel BOUQUET qui interprète le texte d'accompagnement nous transporte magiquement de France (N.D. de Paris, N.D. de Chartres, le Mont Saint Michel, Versailles) en Grèce (Athènes, Delphes), en Égypte (Abydos., Karnak) ou au Mexique (Teotihuacan). De la configuration même des lieux et de leur orientation, le maître d'œuvre tire avec l'architectonique et les traditions qui les habitent une histoire symbolique des formes et représentations puissamment ordonnées à révéler aux yeux de qui les contemple aujourd'hui, le sens qui les relie de part et d'autre du présent. On s'y promène aussi dans une paradoxale et épique précarité dont les expressions en ruines semblent avoir conservé sous le soleil ou dans la pluie l'aventure spirituelle qui en exigea l'érection. Chaque élément prend sens dans et par l'ensemble : nombre, ordre de grandeur, figure géométrique, disposition. Le hasard a été exclu du chef d'œuvre, tout a été prémédité et ordonné à une utilisation stricte et univoque, avec une vertigineuse et virtuose caméra, qui donne à voir, à la limite de l'excès, l'intention délibérée des architectes engagés au service d'un propos délibéré. Les histoires que racontent les livres de pierre – bibliolithes ou lithobibles ! – comme les *forêts de stèles* que je traverse depuis un an, sont elles-mêmes le compromis aléatoire de grappes de tradition, déversées toutes ensemble un jour, ici, pour se **laisser ex-primer**, en ce moment du temps, en ce lieu de l'espace, le provisoire aboutissement de leur carrière. L'aléatoire n'a pas de précédent. Il est la preuve historique de notre naïf étonnement devant l'émergence de l'être. En *passant* le temps, il en retient toutes les scories, la balle, les impuretés, tout ce qui, dans un autre sens, ne *pass*e pas au travers du filtre. Et, avec ces rebuts de la durée, il élève tous les monuments de la mémoire. Sumer, Athènes, Rome et Florence ; Homère et les Tragiques, la Bible et les Classiques, pour ne parler qu'art et écriture !, sont les bornes miliaries de notre précarité. Nous y faisons pèlerinage parce que tout cela, un jour, exista... Le ministère de l'écriture, à sa place, remplit lui aussi sa fonction liturgique. Il plonge ses mots dans la vie, la sienne, celle des autres, de tous les autres et de toute autre vie. Son génie – c'est-à-dire sa qualité propre de vivant – lui fait accommoder telle ou telle préparation chromatique pour y tremper sa langue, et si ce qu'il relate a des couleurs changeantes, c'est que le passé ne cesse d'advenir aussitôt que contemplé... ainsi qu'un grand canal, une pyramide, une salle hypostyle ou une acropole. La vie des mots déborde du cadre de leurs lettres, merveilleux commerce entre concentration et extension. Le caillou jeté dans l'eau de l'océan primordial que situe dans le temps et l'espace (architecture et géographie sacrée) le bassin des temples de la Vallée du Nil transmet, par les cercles concentriques qui naissent de sa chute, jusqu'aux frontières de la création, l'énergie inépuisée de la genèse.

*Charme profond, magique, dont nous grise  
Dans le présent, le passé retrouvé  
Baudelaire*

Le ministre écrivain, démiurge assis aux limites du monde, ne cesse de lancer les cailloux de ses mots dans les mers qu'il connaît, pour en agiter la vertu, comme l'Ange censé venir à l'improviste agiter celle de la piscine de Bethesda : le premier malade qui s'y plongeait alors était guéri. Artisan de ses

propres mots / **maux, celui** qui écrit ne cesse de mourir à la douleur qu'ils lui procurent. La même douleur m'a atteint à Thassos, au Machu Pichu, dans la Cité **Interdite, comme** à mes écritoires d'Aix, de Montpellier et de Taipei. Quiconque meurt, meurt à la douleur. François VILLON, jadis ! Écrire, c'est travailler aux douanes du temps, préposé au contrôle de ce qui s'exporte au-delà des frontières.

*Quand d'un passé ancien rien ne subsiste,  
après la mort des êtres, après la destruction des choses,  
seules, plus frêles mais plus vivaces,  
plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles,  
l'odeur et la saveur restent encore long temps  
comme des âmes à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste,  
à porter sans fléchir sur leur gouttelette presque impalpable,  
l'édifice immense du souvenir...*

Marcel PROUST, *Du côté de chez Swann*, Gallimard, Folio 821

Peut-être toute la recherche, toute l'écriture, toute l'entreprise proustienne tiennent-elles dans ce *restent encore long temps*. Peut-être toute recherche, toute écriture, toute entreprise archéologique se rapportent-elles à *l'édifice immense du souvenir...*

Pourtant, au moment de mettre un point final à ce Post Scriptum, dans la salle à manger-bibliothèque-salon des Iris qui fut mon *poêle* si long temps et si souvent, je me sens bien plus concerné par *l'odeur et la saveur* qui *seules plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles (... ) restent encore long temps comme des âmes à se rappeler, à attendre, à espérer sur la ruine de tout le reste (...)*

Plus que les mots de la mémoire, mon travail d'écriture en coltine les sensations ; et encore plus que la chose vue, c'est la chose sentie, goûtée, ouïe, touchée que j'écris... si et quand j'écris *l'odeur et la saveur ! Plus fidèles ! Elles restent... à se rappeler, à attendre, à espérer !*

*Parfois on trouve un vieux flacon qui se souvient  
D'où jaillit toute vive, une âme qui revient  
Baudelaire*

Encore la vivacité, la matérialité, la persistance de *ma* mémoire doivent-elles tenir de ma coïncidence, de ma concomitance, de ma contemporanéité – de leur degré plus précisément – avec *la vie* qui est la mienne. Naturellement. je suis ce que je vois, entends, sens, goûte et touche : j'en suis imprimé, impressionné, marqué comme un livre, une pellicule, une bête. Mon écriture, comme ma mémoire, est physique d'abord. Je ne pense pas avoir écrit de texte – ou alors malgré moi ! –, qui ne soit proprement consommable par l'un ou plusieurs des sens. *Immatériel* peut-être, c'est-à-dire qui ne relève pas de la matière, mais pas *abstrait*, c'est-à-dire retiré de la réalité physique, toujours *concret*, c'est-à-dire ne faisant qu'un avec la chose et l'être créés. Écriture symbolique, sacramentaire, performative... Au cours de mes années de collège et de lycée, nous avions à entretenir les divers jardins des racines grecques et latines. J'ai toujours été amusé par ces activités symboliquement bucoliques et potagères ! Mais tout cela restait méditerranéen. D'autres jardins, depuis, sont venus agrandir mon domaine : ceux des racines anglo-saxonnes, façon cottage du Sussex, au désordre apparent ; ou façon forêt bavaroise, sombres et moussues ; ceux des racines **ibéro lusitaniennes**, de part et d'autre de la mer **océane**, éclatantes et vénéneuses. Je cultive à présent les racines chinoises, en des jardins immenses, savants et compliqués, qui me racontent d'obscurcs histoires de dragons et de renardes, parmi lotus et nénuphars...

Racines, terre, eau, sève, suc, parfums, fragrances... couleurs, éclats... formes, feuilles, fleurs, tiges, branches, troncs... bourgeons, fruits, grappes... écorce, peau, mousse, printemps, été, automne, hiver... humus, eau, terre, racines. La métaphore est dépassée, tous ces jardins produisent effectivement la matière première des entreprises scripturaires. Et il n'est pas indifférent pour celui qui écrit d'avoir entendu *dire* pour la première fois le mot *mer* à Shanghai, à Capri ou à Ushuaïa : moi, ce fut en Alger, côté baie et côté casbah, blanc et bleu, avec beaucoup de lumière, d'iode et de chansons, toutes mes eaux y trouvent leur source ; en moi, tout océan, tout fleuve et tout lac est d'abord quelque peu

méditerranéen ! Je suis allé plus tard à la montagne, à la vallée, à la prairie, à la neige, au brouillard, au froid ; au manteau, au foulard et aux gants... Et quand je change ainsi de *jardin*, j'ai le sentiment de fouler une terre étrangère et d'utiliser une langue d'emprunt qui ne réveille en moi aucune trace de mémoire : je parle sans sentir et j'écris sans réflexe... En exprimant la mémoire accumulée, les mots témoignent de l'expérience vécue... Me voici près de mettre un point final à cette *auguste* ruminant, inaugurée dans la montagne taiwanaise. Le poids des écritures entassées depuis trois ans avait du atteindre le niveau de la charge licite. Pourquoi tant de mots et en si peu de temps ?... Aucune entreprise ne fut préméditée depuis Pâques 1990, elles se sont imposées d'elles-mêmes à un homme devenu, d'une certaine façon, disponible, à l'avenir, à la vie, à soi ! Le désir désencombré d'un objet pré-fabriqués aura retrouvé la dynamique de son fonctionnement. Décolonisé, il a recouvré la virginité des forêts, rétablissant l'équilibre écologique de ses échanges avec l'imprévu, l'imprédictible, l'improbable... À nouveau respecté, il a rejoint, après tous ses mouvements imposés, la nuit obscure de son séjour...

J'ai cru, en le forçant - comme en une chasse à courre -, lui extorquer ce qu'il n'accorde que de bon cœur. Comme Robinson de Vendredi, j'ai exigé de lui qu'il se soumette. Je sais maintenant qu'il eût préféré mourir, m'abandonner à mon hybris. Au Nouveau Monde des Quinientos Anos, il a substitué l'Empire du Milieu des 5000 ans. Au centrifuge, le centripète : au *Waiguo*, le *Zhongguo*. Il m'a conduit à *Chingchuan*, à la source limpide. M'y laver. Comme à Siloë, l'aveugle-né. Les yeux propres, je constate que j'ai passé tout ce temps à mon chevet, comme j'ai appris à accompagner les phases terminales. Et pendant dix huit mois - en un second noviciat de la vie, le premier à Dormans <sup>1</sup> m'a coûté lui aussi le même temps ! - j'aurai visionné le long métrage de mon existence, tout en en rétablissant le *script*.

J'allais de rivage en rivage, et de cap en sommet, m'inventant des missions, m'affabulant d'aventures. Non qu'il ne m'arrivât rien, mais je restais le pèlerin de la Voie Lactée, avançant vers nul lieu saint, naviguant vers nul port : une force sans but se nourrissant d'elle-même, et du plaisir qu'à dépenser elle éprouvait...

L'esprit me vint de m'arrêter, de suspendre le mouvement perpétuel, de cesser de faire et d'entreprendre, de me terrer et de me taire, d'apprendre la patience du temps !

Mon salut fut enfin de n'être plus utile et de me laisser enseigner par le silence, de ne plus me sauver de devant moi et d'assister à ma restauration, mais sans n'y rien pouvoir. Je devins *passif* et solitaire : *une bête de somme devant le sablier*<sup>2</sup>.

Une bête de somme devant le sablier ? C'est ainsi que je me *prophétisai* le 2 février 1991, dernier jour de mes Exercices Spirituels Ignaciens, à la Baume les Aix, vers 10 heures 30. Plus que d'avoir récupéré le temps, c'est de m'être récupéré *animal* qui me réjouit. Cet animal, l'écriture l'a d'abord traqué - supposant, elle aussi, pouvoir le forcer ! Puis elle l'a observé. avec bienveillance ! C'est alors que le safari s'est mué en compagnonnage et, confiance pour confiance, les mots ont fini par se confier à la piste qu'ils filaient ! C'est eux qui rappelèrent du fond de ma mémoire mon désir enfoui, tapi, à l'agonie. Une *anima* revisitée par l'*animus* à nouveau.

Et l'animal en moi reprit souffle. Son souffle !

### ***En Provence d'un dimanche à un autre dimanche***

***23 août - 6 septembre 1992***

***Vincent-Paul Toccolli. sdb.***

---

<sup>1</sup> *Le noviciat est une période probatoire pendant laquelle le candidat à la vie religieuse se soumet pour (faire) évaluer ses forces et sa capacité à entrer dans l'ordre. La durée en est de douze mois et un jour, sans coupure ! J'ai dû m'y reprendre à deux fois, n'ayant pu en supporter le régime et le maître la première fois, au bout de six mois ! Ayant voulu m'y remettre pour un second essai, je pus conclure : c'est pourquoi je parle de dix huit mois !*

<sup>2</sup> *L'Échelle de Perfection, Factuel/Parole et Silence, Paris 2006*





L'auteur : *Vincent-Paul Toccoli, né à Alger en 1942, a poursuivi pendant plus de 17 ans des études multiples en sciences humaines et religieuses : missionnaire en Amérique Latine et en Chine, psychanalyste, conférencier, écrivain, consultant international, il est actuellement Délégué à la Culture pour le Diocèse de Nice.*

« J'ai vu des ciels, des mers et des déserts, et des monts que personne n'a vus ni ne verra jamais ! J'ai brouillé les pistes de latitude en longitude, de tropiques en équateur, entre les hémisphères et jusqu'aux pointes extrêmes des terres habitées : j'ai traversé les ouragans, les moussons et les typhons, les tempêtes et les avalanches ; j'ai remonté et descendu les fleuves et les cultures, et j'ai dressé ma bouche à prononcer leurs langues : voilà pourquoi mes mots échangent des signaux de mémoire ! Pour dire comme jamais la vie, l'amour, la mort...

Mémoire de l'écriture, écriture de la mémoire : l'humain des mots se confirme par eux et en eux. Chaque "nuit" ne peut pas se rappeler de toutes les autres, ni épuiser toutes celles à venir ! Mais chaque "nuit", dans le tempérament de celui qui la cite, accourt, enveloppée comme d'un grand manteau par une nuit milliaire dont elle descend génétiquement ! Ce soir, ici, pour moi et la nuit que j'écris, c'est un immense ciel tout proche aux mille étoiles étonnamment brillantes, dont un vaste rectangle me servait de plafond, depuis le plateau bas d'un camion - cargo où, abrité sous une couverture puant le suint et le bouc, et que m'avaient charitablement prêtée des Indiens Quechua, mes compagnons de voyage, je voyageais entre Sucre et Potosi de Bolivie, par un été de Capricorne, et au sommet de montagnes andines de plus de 4000 m d'altitude ! Quatre heures de traversée nocturne et une température bien au-dessous de zéro. Je regardais le ciel en face, comme Colomb depuis sa caravelle, Pascal depuis sa chambre et Antoine de St Exupéry depuis son cockpit. J'ai aussi une nuit sur un bateau au large des Baléares, une autre dans un fjord d'Ecosse, à Kinlochleven, une autre encore à Arad, dans une piscine au-dessus de la Mer Morte ; et puis les dernières à Lecce, devant Santa Croce et en mer entre Hong Kong et Shanghai ! Et "ma nuit obscure" de la Baume-les-Aix... Tant de nuits m'éblouissent quand j'écris le mot "nuit" !... Je sais bien que le lecteur ne les retrouvera pas. Mais lui aussi a les siennes : la mienne en battra le rappel, lui offrant l'occasion d'apporter leur mémoire en relais de la mienne, aux quatre lettres que j'arrache à l'éternel repos des dictionnaires...

Au cours de mes années de collège et de lycée, nous avions à entretenir les divers jardins des racines grecques et latines. J'ai toujours été amusé par ces activités symboliquement bucoliques et potagères ! Mais tout cela restait méditerranéen. D'autres jardins, depuis, sont venus agrandir mon domaine : ceux des racines anglo-saxonnes, façon cottage du Sussex, au désordre apparent ; ou façon forêt bavaroise, sombres et moussues ; ceux des racines ibéro-lusitaniennes, de part et d'autre de la mer océanne, éclatantes et vénéneuses. Je cultive à présent les racines chinoises, en des jardins immenses, savants et compliqués, qui me racontent d'obscures histoires de dragons et de renardes, parmi lotus et nénuphars... »